Hebdomadaire 18ème année, n° 6
Du 8 février au 14 février 1984
BELGIQUE 40 Fr.

SPORT 80

REPORTAGES: NICO CLAESEN
BOUCLES DE SPA
FREDDY MAERTENS
ALBERT ROOSENS

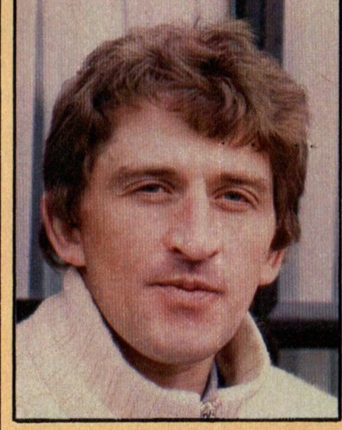
LE FAVORI DU TIERCE DE SPORT 80 LE "15": OR D'AVRIL

Pages 28-29

Cette semaine dans



Nr. 6



Lokeren a de nombreux problèmes. Equipe prestigieuse de notre championnat par le passé, la formation drivée par Dimitri Davidovic sombre lentement dans l'enfer. Mais elle n'est pas la seule à connaître de grosses difficultés. Il en va ainsi à La Gantoise, au Beerschot, au RWDM... Raymond Arets fait le point... en queue de classement.



Freddy Maertens a des tas de projets. Il s'entraîne ferme et militera lors du prochain exercice dans une petite formation néerlandaise. Non sans ambitions après des saisons de très grande misère. «Je ne puis tout de même pas quitter le cyclisme professionnel sur une note défavorable!», dit-il. 48-51



Nico Claesen est actuellement le footballeur belge faisant couler le plus d'encre. On parle déjà d'un échange Czernia-Claesen! Le «clan» Claesen a examiné la question, en notre compagnie, à Opgrimbie. Cela avant d'aborder d'autres sujets de conversation qui nous ont permis de découvrir le «vrai» Claesen... 18-20

Guillaume Driessens fêtera ses 72 ans en mai prochain. L'heure de la retraite? Allons donc... ce n'est pas pour demain. «Lomme» — notre photo: Kuiper et Priem sont à ses côtés! — entend prouver à la tête de la nouvelle équipe Kwantum qu'un bon directeur sportif n'est pas un... luxe! 34-35



Chaque article engage la responsabilité de son auteur

Les abonnements peuvent être souscrits par versement au C.C.P nr 000-0008861-34 du Sport 80

BELGIQUE:	
3 mois	520 fr.
6 mois	1 000 fr.
1 an	1 985 fr.
GR.-DUCHE DU LUXEMBOURG:	
3 mois	525 fr.
6 mois	1.170 fr.
1 an	2 340 fr.

ETRANGER:
Tarif sur demande

Editeur responsable
Ch. Vander Mijnsbrugge
114 av. J. Goffin
1080 Bruxelles

Toute correspondance doit être envoyée à l'adresse
«SPORT 80»
105 boulevard Em. Jacqmain
1000 Bruxelles, tél. 02/219.32.90.

Régie Publicitaire
Publicité d'Aujourd'hui
Avenue F. van Kalken 9
1070 BRUXELLES
Tél. 02/528.80.70.

Imprimeries
Uitgeverij J. Hoste n.v. Bruxelles
ASTRA PRINTING N.V. 2100 Deurne
Helio

FOOTBALL D'ELITE, POTS-DE-VIN ET BETES NOIRES

Le sport d'élite est un milieu spécial. Tout comme le showbizz, le monde du cinéma, l'industrie des armes et l'industrie aéronautique, il a ses lois secrètes.

L'une d'entre elles est la loi du silence. On ne parle pas de certaines affaires, bien que tout le monde sache qu'elles existent. On les réprouve, mais on les accepte. On y est opposé, mais on y participe. Parce que l'on ne peut faire autrement. Des millions... des milliards de pots-de-vin sont offerts à des cheiks arabes bien connus, à des princes et des premiers ministres. Qu'il s'agisse de constructions dans le désert ou de chasseurs supersoniques a peu d'importance. On sait pertinemment bien que cela a eu lieu, on en tire de gros titres dans la presse et, dans la plupart des cas, les choses ne vont pas plus loin. Ou bien l'enquête judiciaire dure tellement longtemps que l'on oublie l'affaire ou bien elle ne gêne plus personne.

Dès qu'une vedette arrive au sommet, elle est épiée à tout instant. On ne compte plus les étoiles de cinéma, les chanteurs du showbusiness qui durent s'expatrier pour ne pas se retrouver derrière les barreaux.

En Belgique, on ne rit pas de cela. Les grosses affaires sont délicates et on peut parfois s'effondrer. Mais, en sport, on ne court aucun danger. Il est de notoriété publique que les sportifs professionnels aiment bien recevoir une partie de leurs revenus sous la table. Mieux même: c'est souvent la condition décisive pour qu'un contrat soit signé ou non.

La gestion de nos clubs est ainsi devenue de plus en plus difficile. Combien de dirigeants de clubs n'avons-nous pas entendu dire qu'ils étaient désavantagés par rapport à d'autres, parce qu'il leur était devenu impossible de satisfaire les exigences non officielles de leurs étrangers souvent fort coûteux? Nous voici au creux du problème. Négocier un grand transfert équivaut à réaliser une importante transaction commerciale. On offre et on exige, pour aboutir à un compromis. Des intermédiaires jouent là un rôle.

Le Président fédéral Wauters trouve ces managers superflus. Sur le principe, il a naturellement raison. Les clubs peuvent très bien négocier entre eux des échanges de joueurs. Mais c'est une utopie.

D'autant plus que l'on peut encore engager des étrangers au milieu de la saison. Les managers vont en reconnaissance. Nos clubs n'ont pas les moyens d'écumer le monde eux-mêmes. Les managers occupent donc ce créneau. Et ils ont raison. Quoi qu'on en pense. Les joueurs ont fait l'expérience que sans manager, ils n'auraient jamais obtenu les prix astronomiques que ces messieurs osent forcer sans vergogne. Celui qui loue ou qui vend une maison sait que la même règle prévaut dans le secteur immobilier.

Et en ce qui concerne le fameux «circuit noir financier», dont la BRT parle sans cesse depuis dimanche, il ne faut pas faire un dessin. Combien de Belges payent-ils chez le notaire le montant exact qu'ils devaient pour l'acte notarial relatif à l'achat d'un appartement ou d'une maison?

Les sociétés sportives n'échappent pas plus à la pression des vedettes que les notaires à l'exigence de leurs clients.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle, depuis quelques mois, des pelotons entiers de l'inspection des contributions ont été envoyés dans les clubs de football les plus importants, pour y éplucher prix, contrats et transactions.

Il est fatal que des choses qu'il aurait mieux valu cacher aient fait surface.



Comme Jef Jurion est le plus actif, le plus habile et le plus introduit des intermédiaires sur le marché du football, il était presque inévitable que sa trace soit retrouvée à droite, à gauche, si pas partout. Et il était tout aussi inévitable que des responsables de clubs vinssent se greffer à l'affaire. Le Président de l'Antwerp, Eddy Wauters, fut la première victime. Personne ne serait étonné que d'autres figures de proue du football soient aussi mises en cause. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les affaires auxquelles on attribue soudain tant d'importance, que l'on veut visiblement gonfler vers un énorme scandale, ont toujours existé. Chez nous, ailleurs, partout.

Tout comme doivent toujours exister et partout des contrôleurs des contributions pour empêcher que le citoyen se défende trop bien contre cet ogre qui s'appelle l'Etat.

La fraude fiscale doit être combattue, ne fût-ce que pour garantir l'égalité entre les citoyens et empêcher que les uns payent et les autres profitent. Mais si l'Etat exige tellement de ses citoyens que les payeurs en deviennent des «poires», il est compréhensible que l'on recherche des moyens de contourner l'obstacle. Les circuits de l'argent «en noir» ne sont rien d'autre que cela. Et ils n'existent pas qu'en sport. Au cours d'une discussion autour d'une table sur la fraude fiscale, discussion à laquelle participaient plusieurs ministres, un naïf lança que tout le monde avait déjà essayé de tromper son contrôleur. Et d'ajouter: «D'ailleurs, celui qui ne l'a jamais fait peut se lever». Tous restèrent assis.

En ce qui concerne maintenant Jef Jurion et le Président de l'Antwerp Eddy Wauters, «Sport '80» se refuse à tout commentaire:

1°) parce que nous ne savons pas plus sur cette affaire que ce que tout lecteur ou auditeur a déjà appris;

2°) parce que nous avons toujours entretenu avec ces gens des relations très amicales que nous tenons, quoi qu'il en soit, à conserver à l'avenir;

3°) parce que le Président Wauters et Joseph Jurion ont toujours fait preuve vis-à-vis de «Sport '80» de la même correction que nous voulons leur témoigner aujourd'hui dans la situation difficile qui est la leur.

«Sport '80» n'a pas le droit de juger.

C'est pourquoi nous trouvons doublement regrettable que certains condamnent d'ores et déjà, avant même que l'on sache quoi que ce soit de l'enquête en cours



SI ERWIN VANDENBERGH QUITTE

LA BELGIQUE, I
CANDIDAT ACH



THE DAY AFTER
passé, à l'heure
la vingt et unièn
championnat de divi
pensées étaient somb
geant à cette rencontr
met» qui dans un sta
Vanden Stock jolime
posa Beveren, leader,
locales. Ce devait être
football. Un régal pou
Un grand spectacle a
deux formations opta
ment pour un footbal
Hélas... ce fut la guer
empoignade de chiff
une ambiance qui pa
l'émeute. Le football
sé... Chacun avait pe
Qui prit la responsab
clencher cet effroyab
me ? Qui appuya sur
bouton ? L'arbitre ?
Beveren ? Dans leur
joueurs anderlechtoi
moindres ! - criaient
des arbitres contre le
«mauve et blanc». Et
rappeler les événéme
de la journée précéde
furent sanctionnés d
pour le moins imagi
Crucke était au banc

Anderlecht — Beveren fu
incidents et en phases co
En voici une dont on parl
l'issue de la rencontre. V
a pénétré dans le rectang
réparation et l'interventi
lippe Garot est visibleme
Vandenbergh tombera s
Crucke n'intervienne.

Au risque d'être les
diable, nous prendr
en soulignant sa sér
Crucke pouvait-il «i
fautes aussi flagrant
commises par Walte
Jacky Munaron ? Ce
pas. En ce qui conce
faits bien précis, le S
que la possibilité de
lui-même. Par contr
l'image de Paul Van
prétendrons que M.
berné par le «profes
de gars comme Theu
brichts qui ont pas n
chinois dans leur sa
répréhensibles. «Ce
renards, prétendait
Himst. Grün et Scifo

SI ERWIN VANDENBERGH QUITTE LA BELGIQUE, PSG SERA LE PREMIER CANDIDAT ACHETEUR



Anderlecht — Beveren fut riche en incidents et en phases contestables. En voici une dont on parla fort peu à l'issue de la rencontre. Vandenbergh a pénétré dans le rectangle de réparation et l'intervention de Philippe Garot est visiblement tardive. Vandenbergh tombera sans que M. Crucke n'intervienne.

THE DAY AFTER... Dimanche passé, à l'heure des bilans de la vingt et unième journée de championnat de division I, nos pensées étaient sombres en songeant à cette rencontre «au sommet» qui dans un stade Constant Vanden Stock joliment garni opposa Beveren, leader, aux troupes locales. Ce devait être la fête du football. Un régal pour les yeux. Un grand spectacle animé par deux formations optant généralement pour un football de qualité. Hélas... ce fut la guerre. Une folle empoignade de chiffonniers dans une ambiance qui parfois frisa l'émeute. Le football était atomisé... Chacun avait perdu la tête. Qui prit la responsabilité de déclencher cet effroyable cataclysme ? Qui appuya sur le petit bouton ? L'arbitre ? Anderlecht ? Beveren ? Dans leur vestiaire, les joueurs anderlechtois - et non des moindres ! - criaient au complot des arbitres contre les intérêts «mauve et blanc». Et certains de rappeler les événéments brugeois de la journée précédente quand ils furent sanctionnés d'un penalty pour le moins imaginaire. M. Crucke était au banc des accusés.

Au risque d'être les avocats du diable, nous prendrons sa défense en soulignant sa sérénité. M. Crucke pouvait-il «ignorer» des fautes aussi flagrantes que celles commises par Walter De Greef et Jacky Munaron ? Certainement pas. En ce qui concerne ces deux faits bien précis, le Sporting n'a que la possibilité de s'en prendre à lui-même. Par contre, et cela à l'image de Paul Van Himst, nous prétendrons que M. Crucke a été berné par le «professionnalisme» de gars comme Theunis et Lambrichts qui ont pas mal de coups chinois dans leur sac à actions répréhensibles. «Ce sont de vieux renards, prétendait Paul Van Himst. Grün et Scifo ont été fauchés et... refauchés. Mais mes gamins ont toujours essayé de tenir sur leurs jambes. S'ils s'étaient laisser tomber, deux ou trois Beverenois auraient pris le chemin des vestiaires. Dans ces conditions, il faut tenter de comprendre Munaron et De Greef, tous deux victimes des circonstances et de leurs nerfs...»

A Beveren, on se défendait d'avoir mis le feu aux poudres. Et Philippe Garot d'affirmer : «Nous ne sommes jamais à l'aise dans ce genre d'ambiance. Nous perdons même une grande partie de nos moyens, ce qui explique notre «timidité» alors que nous jouions pourtant à onze contre neuf !»

Anderlecht a-t-il perdu pour autant toutes ses chances de revenir à hauteur de Beveren ? Comment expliquer cet immense écart au classement général ? Le malaise Vandenbergh? Le manque de réalisme ou même d'homogénéité du quatre arrière ? L'absence d'inspiration de la ligne médiane ? Ce sont quelques-unes des questions posées aux principaux acteurs de la rencontre de samedi passé, Vercauteren, Vandenbergh, Olsen, Munaron ainsi qu'à Paul Van Himst... Tous prétendaient qu'Anderlecht ne pouvait que se faire «respecter» face à Beveren. Au risque d'y perdre ce beau football qui fit sa gloire ?

Bon nombre de spécialistes suivirent avec curiosité la performance d'Erwin Vandenbergh qui ces dernières semaines fut au centre de la polémique dans tous les journaux. On lui reprochait généralement de faire preuve d'un manque de dynamisme au point de ne plus être d'aucune utilité à son équipe. Contrairement à ce que certains espéraient peut-être secrètement, le Lierrois ne s'enferma pas dans un mutisme dangereux et préféra susciter la discussion. Ainsi, Erwin Vandenbergh alla de son plein gré à la rencontre de Paul Van Himst afin que de concert ils puissent redéfinir sa position sur le terrain. Face à Beveren, après une quinzaine passée loin du giron anderlechtois, les résultats furent plus que surprenants : Erwin Vandenbergh travailla d'arrache-pied et fut l'un des meilleurs joueurs sur le terrain. Par la force des événements, il se replia en milieu de terrain, chassa le porteur du ballon tout en trouvant encore les ressources morales et physiques pour être rudement dangereux dans le grand rectangle adverse. Sa réplique au but d'Erwin Albert avait des relents de revanche sur le mauvais sort...

Erwin Vandenberg : «Inconsciemment, je tenais probablement à me mettre en évidence. Ce n'est un secret pour personne : je me suis senti visé par de récents commentaires. Van Himst et moi avons tout simplement remis les choses au point. C'est de la cuisine interne. Mais on a douté de moi, de mes capacités... sans trop me demander d'explications. Cela m'a fait mal. Je n'étais pas apte à me défendre avec tous mes moyens. **Libre à chacun de raisonner comme bon lui semble mais ma prestation contre Beveren est un fameux démenti.** Je me sens nettement mieux. On a vu la différence. Taiseux de nature, j'évolue cette saison dans un contexte où... le dialogue n'est pas nécessairement à la «une» des préoccupations. Ce qui peut expliquer des grenouillages. Mais je ne suis cependant pas persuadé que de vastes échanges favorisent nécessairement la cohésion. Le football est chose très simple. Tout est fonction de ce qui se passe sur le terrain. Si cela va bien en cours de match, il n'y a pas de soucis dans les vestiaires...»

LES «SEIZE» METRES: MON DOMAINE !

Le rôle qu'Erwin Vandenbergh occupe dans sa formation prête régulièrement à discussion. Le Lierrois sait mieux que personne que l'avant-centre est jugé en fin de saison, à l'heure des comptes. La productivité d'un goleador est le seul fait que l'on retient finalement. «J'ai parfois l'impression que supporters et... journalistes ne savent pas très bien ce qu'ils veulent en parlant de moi, dit-il. Pourquoi suis-je à Anderlecht? Quand je m'isole en tête de l'attaque, on me reproche de ne pas participer à l'élaboration des attaques. Par contre, si je me replie trop régulièrement, on se demande si je ne ferais pas mieux d'en garder sous la semelle. A mon humble avis, on m'a... acquis en fonction de mes qualités de buteur. Je n'ai tout de même pas été quatre fois meilleur réalisateur du championnat de Belgique pour rien. Dès lors, j'estime que mon rôle n'est certainement pas de régir la ligne médiane. Je n'en ai d'ailleurs pas les moyens. Il y a au Sporting quelques joueurs nettement plus doués que moi techni-

Morten Olsen:
"A DEFAUT D'AUTOMATISMES, NOTRE FOOTBALL DOIT ETRE FAIT D'ENGAGEMENT..."

quement et qui sont aptes à faire «pétiller» le jeu. Techniquement, j'ai le sentiment qu'il ne peut plus être question de progrès en ce qui me concerne. **Dans les «seize» mètres adverses, par contre, je ne redoute personne. C'est mon domaine, mon boulot. Mon bastion.** Cependant, contrairement à des buteurs de type Gerd Muller, je ne puis vivre uniquement en fonction de mes propres intérêts. J'aime participer à la joie d'autrui. Et quand je délivre la dernière passe, croyez-moi, je suis le plus heureux des attaquants».

AUTOMATISMES !

Erwin Vandenbergh est également le premier à se plaindre des nombreux malheurs et problèmes qui contraignirent Paul Van Himst à changer mille fois son fusil d'épaule.

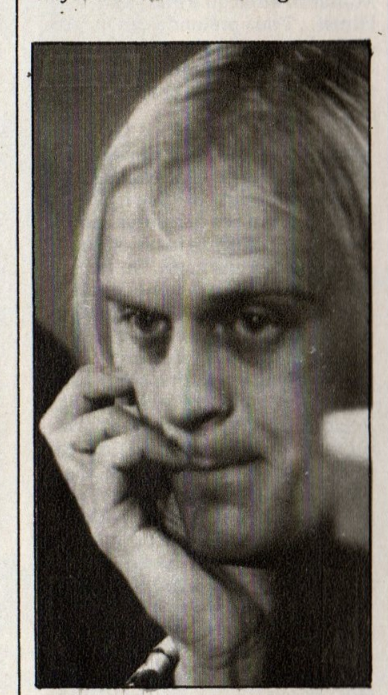
L'année passée, le courant passait aisément, il y avait un fil conducteur, dit-il. Les différents secteurs de l'équipe étaient parfaitement soudés. Ce n'est plus tout à fait le cas. Nous avons régulièrement dû parer au plus pressé. Que ce soit à l'arrière ou dans la ligne médiane. Or, une équipe trouve sa force dans ses synchronisations. Et des automatismes se forgent au fil des semaines. Le noyau de l'équipe ne doit pas varier. Nous n'avions pas d'unité de pensée.

Cela peut entraîner l'immobilisme. A quoi sert-il de s'engouffrer sur les ailes quand vous ne recevez pas le ballon? Inconsciemment, j'ai moi aussi perdu de ma mobilité. Un match comme celui que nous venons de disputer contre Beveren prouve cependant que nous ne manquons pas de force morale. Revenir deux fois à égalité à neuf contre onze... ce n'est pas donné à tout le monde. Je le répète: sans tous ses problèmes, le Sporting aurait présenté une équipe plus cohésive depuis le début du championnat.»

Trop modeste finalement, Erwin Vandenbergh estime avoir été servi pas les circonstances. «J'aime ce genre de rencontre nerveuse, dit-il. Chacun y va. A fond. Pour le bien de l'équipe. Ce nul arraché dans des circonstances héroïques pourrait constituer un fameux déclic. Tout les rouages se sont peut-être remis en place. C'est important pour toute l'équipe mais surtout l'attaque. Dans notre secteur tout va nettement plus vite qu'ailleurs. Sans synchronisation parfaite, les attaquants perdent une bonne partie de leur valeur, de leur puissance de feu...»

DU PARC ASTRID AU PARC DES PRINCES

Nous avions évoqué la semaine passée la possibilité d'un échange Ceulemans-Vandenbergh. L'information fit couler beaucoup d'encre dans tous les milieux. Ceci dit, de grands clubs étrangers s'intéresseraient également de près à Erwin Vandenbergh. **Et sur ce que le Lierrois nous a montré samedi soir, on ne peut que se dire que l'intérêt de certains dirigeants du PSG ne peut aller que croissant!** A Paris, on nous envie Erwin Vandenbergh qui en quelques semaines pourrait devenir l'égal de Delio Onnis ou de Bertrand Lacombe. Qu'on se le dise dans certains milieux anderlechtois... Le jour où Vandenbergh sera à «vendre», PSG sera le premier cercle prestigieux à contacter les dirigeants anderlechtois...
Il fut également dit en son temps que Frankie Vercauteren ne songeait qu'à une seule chose depuis le début de la saison: changer d'air. Et certains de se souvenir des offres très intéressantes qui émanèrent en fin de précédente saison de la part d'Ajax. Frankie Vercauteren cherche-t-il à monnayer ses talents à l'étranger?



Le premier fautif du match suit le reste de la rencontre sur le banc. De Greef déclarait: «J'ai voulu jouer la balle les deux fois, mais j'ai chaque fois manqué mon coup de quelques centimètres»

Entend-il fuir ce public pour le moins rébarbatif?
«Je me suis fait à l'idée de ne pas être très populaire aux yeux des supporters anderlechtois, dit-il. A 27 ans, il me semble cependant intéressant de découvrir un nouveau milieu, de tenter une aventure... Cependant, précisons bien que mon contrat à Anderlecht n'arrive à terme qu'en fin juin 1985. Cela veut dire que je ne ferai pas actuellement le premier pas pour quitter les «Mauve et Blanc»! Toute possibilité de transfert vers l'étranger doit avant tout être analysée par les dirigeants de mon club. La porte est ouverte, mais ce n'est pas à moi de prendre une décision.»

LA NERVOSITE DE VERCAUTEREN !

Depuis la reprise, on a pu remarquer une grande nervosité dans le chef du capitaine anderlechtois. Il l'explique: «Je fais partie du petit groupe de joueurs qui sont énormément sollicités. Dès lors, il est normal d'accuser légèrement le coup. Nerveusement, nous sommes soumis à rudes épreuves. Beveren et Seraing tournent le tonnerre. Ils réalisent des moyennes de champions. Dès lors, nous sommes placés dans l'obligation de gagner tous nos matches, si nous entendons être champions ou même qualifiés pour la Coupe de l'UEFA. **Un 0—0 au marquoir équivaut pour nous à une défaite.** Une défaite par rapport aux meneurs et à ce Standard dont le «retour» est sensationnel. Ce ne sont pas les responsabilités d'un Soulier d'Or qui ont modifié mon comportement. Ma vie de capitaine est également plus difficile. L'année passée, les problèmes se réglaient automatiquement. Je n'avais guère à intervenir Aujourd'hui, je suis nettement plus sollicité. Tant par les joueurs que par les dirigeants et la presse. Il y a eu le problème des Danois, du nombre d'étrangers, des blessés... Personnellement, j'estime que le rôle du capitaine se limite au groupe des joueurs. Je fais tout ce qui est possible pour remonter le moral d'un gars, analyser ce qui ne tourne pas bien... J'essaye d'aider tout le monde, de créer un bon climat...»
Par contre, Frankie Vercauteren se refuse d'intervenir quand des problèmes surgissent entre l'entraîneur et des joueurs. Ce fut le cas cette saison avec Erwin Vandenbergh, Wim Hofkens et Kenneth Brylle...
«Là, ce n'est pas mon rôle, certifie Frankie Vercauteren. Ce sont généralement des situations complexes que l'on fait mieux de clarifier en tête à tête. **Dans un club comme Anderlecht, il y a énormément de petits bruits. Mais quand l'heure est aux grandes explications, chacun se replie sur soi. Les joueurs ne sont alors que des tigres de papier.** Non, le capitaine doit veiller avant tout à l'unité du groupe. Mais quand quelque chose oppose l'entraîneur à un joueur, il n'a pas à intervenir. Erwin Vandenbergh l'a bien compris. Il a demandé une entrevue avec notre entraîneur. Tout s'est bien déroulé. Et sa prestation face à Beveren fut exemplaire. Moi, dans une telle discussion, j'aurais l'impression d'être juge et partie.»

SABOTAGE

Revenant au match Anderlecht-Beveren, Franky Vercauteren estime que sa formation a été lésée par l'arbitrage de M. Crucke. «Même un joueur comme Morten Olsen pourtant connu pour son fair-play y a perdu son latin, dit-il. J'admets les exclusions de Munaron et de De Greef qui n'ont finalement pas eu une attitude très professionnelle. Mais c'est en ignorant totalement les fautes adverses que l'arbitre a faussé la rencontre. Plus d'un Beverenois méritait également l'exclusion. Toutes les erreurs sont admissibles. Chacun peut se tromper. Mais depuis le début de la saison, nous avons l'impression que les arbitres s'acharnent sur Anderlecht. Cela peut se chiffrer à trois ou quatre points. Des hors-jeu fantaisistes, des pénaltys qui n'en sont pas: faites le compte... et cela donnerait un tout autre classement général.»
Morten Olsen reprenait les mêmes arguments et précisait immédiatement: «Le fait de revenir à 1—1 puis à 2—2 prouve que nous avons le moral. Depuis quelques semaines, Anderlecht y va de tout son coeur. Chacun se bat. Et en attendant que nous retrouvions tous nos automatismes, nous sommes condamnés à jouer de la sorte. Le Standard n'en avait-il pas fait de même quand son infirmerie fut

Morten Olsen: «Pour l'instant, nous ne pouvons développer un beau jeu. En raison de nombreuses défections, l'équipe n'est pas assez soudée...»

Suite page 21


1


2


3

5

Si Anderlecht-Bever
match inoubliable,
dans le sens positif
ne pensa que spora
football. Mais sur c
photos — numéroté
chronologiquement
heureusement le ca
de Beveren, Marek
parti comme un lièv
droit. Il contourne
se débarrasse à tou
Danois et de Vande
contre) coupe subite
démarrage pour me
les deux Anderlecht
vent. Son centre ne
décisif cette fois, m
terme d'une phase
le premier but des
dut marqué. Kusto
encore d'un grand
Beveren, car il insc
portant le deuxième
Mais, dans le camp
on ne mâchait pas
commentaires sur l
Kusto fut accusé pa
Anderlechtois d'avo
aux poudres. Si l'on
gardien Munaron, s
exclusion fut un bel
«ficelles» profession
Kusto. «Il a commis
ne fut pas sanction
donné un coup de p
pas la moindre excu
geste, mais Kusto s'
tomber comme une
quelques minutes pl
courrait à nouveau
cabri...»

MA





2



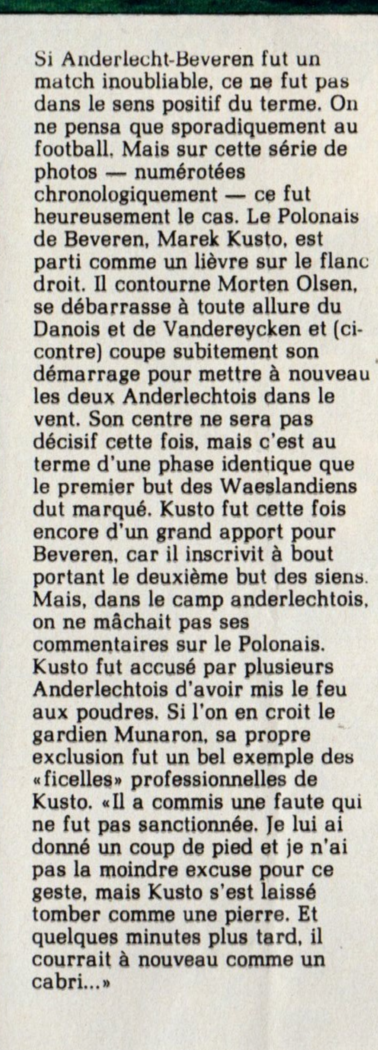
3



4

MAREK KUSTO: HABILE, CE LIEVRE!

Si Anderlecht-Beveren fut un match inoubliable, ce ne fut pas dans le sens positif du terme. On ne pensa que sporadiquement au football. Mais sur cette série de photos — numérotées chronologiquement — ce fut heureusement le cas. Le Polonais de Beveren, Marek Kusto, est parti comme un lièvre sur le flanc droit. Il contourne Morten Olsen, se débarrasse à toute allure du Danois et de Vandereycken et (ci-contre) coupe subitement son démarrage pour mettre à nouveau les deux Anderlechtois dans le vent. Son centre ne sera pas décisif cette fois, mais c'est au terme d'une phase identique que le premier but des Waeslandiens dut marqué. Kusto fut cette fois encore d'un grand apport pour Beveren, car il inscrivit à bout portant le deuxième but des siens. Mais, dans le camp anderlechtois, on ne mâchait pas ses commentaires sur le Polonais. Kusto fut accusé par plusieurs Anderlechtois d'avoir mis le feu aux poudres. Si l'on en croit le gardien Munaron, sa propre exclusion fut un bel exemple des «ficelles» professionnelles de Kusto. «Il a commis une faute qui ne fut pas sanctionnée. Je lui ai donné un coup de pied et je n'ai pas la moindre excuse pour ce geste, mais Kusto s'est laissé tomber comme une pierre. Et quelques minutes plus tard, il courrait à nouveau comme un cabri...»



5



6



7

DOMMAGE QU'ON TARDE A JOUER CE F.C. LIEGEOIS - BERINGEN !

Le billet de RAYMOND ARETS



Combien y a-t-il encore, actuellement, de clubs mêlés à la lutte pour la descente en division II? Très logiquement, on peut en compter sept si même, grâce à leur victoire du week-end dernier, Lokeren et le Beerschot se sont légèrement détachés du lot. En toute certitude, on doit s'attendre en principe à une lutte extrêmement serrée dans la mesure où, vraiment, il est virtuellement impossible de désigner ce qu'on pourrait appeler un oiseau pour le chat dans le lot des mal lotis.

Evidemment, chiffres en mains, le cas de La Gantoise est le plus désespéré. Le choc psychologique du changement d'entraîneur n'est qu'un aspect très provisoire. L'arrivée de Robert Goethals n'a en fait rien arrangé. Au contraire, puisque les Buffalos se retrouvent seuls en dernière position. Le fait d'avoir donné un maximum de boulot à Kerremans ne représente pour eux qu'une bien mince fiche de consolation. Contre Seraing, ils se sont battus en vain. Ce n'est pas la première fois. Mais ils se battent, c'est déjà cela.

Au R.W.D.M., on continue à souffler le chaud et le froid. Les Bruxellois ont fait les frais de la rentrée de l'éternel Beheydt. Pouvaient-ils espérer prendre un point au Cercle de Bruges? Après leurs deux victoires successives, sûrement. Johan Vermeersch, qui ne parle plus du bon Dieu depuis qu'il avait quelque peu bénéficié de son aide, annonce qu'il modifiera sensiblement son équipe à l'occasion de la venue de Waterschei, en perte de vitesse, à Molenbeek. D'ici là, il aura réfléchi. Il se rendra compte qu'il n'a pas tellement le choix.

René Van der Gijp (notre photo) et ses équipiers de Lokeren ont fêté une victoire plus que précieuse face à Waregem (1—0). Avec 17 points, soit trois de plus que le RWDM, avant-dernier, Lokeren respire un peu...

Quoi qu'il en soit, il est clair que l'équipe du Stade Edmond Machtens aura toutes les peines du monde à sortir du bas du classement. Il est limité en talent et il manque de maturité. On peut, éventuellement, attendre de lui l'un ou l'autre éclat. Mais sûrement pas de la régularité.

LA COLERE DE WASEIGE

Notez bien que Beringen est aussi mal en point... au propre comme au figuré. Et ce, malgré Urbain Lespoix, sauveur prématuré d'un club qui a oublié Jef Vliers dans son lit de malade pour... se refaire une santé. L'avenir des Limbourgeois ne s'annonce pas rose, et on ne peut à ce propos que s'étonner du laxisme du comité sportif, qui aurait dû avoir fait disputer le match remis Liège—Beringen depuis longtemps. Pourquoi ne pas l'avoir programmé pour le mercredi suivant? Quand, au cours d'une journée de foot, il n'y a qu'un match remis, on devrait obliger les clubs à le rejouer tout de suite. Surtout dans le cas qui nous occupe. Tout serait bien plus clair si cette rencontre, qui ne se disputera que le dernier week-end de février, avait livré son verdict. Mais, même s'il se retrouvait avec deux points supplémentaires, le F.C. Liégeois n'en serait pas moins retombé dans la zone dangereuse, hors de laquelle on le croyait erronément sorti. Ces Liégeois ne changeront décidément jamais.

Depuis le début de saison, ils n'ont gagné qu'une seule fois à Rocourt... contre le Standard. Ce n'est pas gai pour leurs supporters, ni pour Robert Waseige qui, dimanche, après le match, a piqué une terrible colère. Il avait raison; Liège est apparu très «désordre», pas professionnel du tout, dans sa confrontation avec l'Antwerp.

Trois défaites consécutives (quatre avec celle de Coupe de Belgique), c'est beaucoup. Et la perspective du déplacement à Sclessin n'arrange évidemment rien. Reste tout de même qu'avec deux points de plus, Liège sauterait le Lierse qui n'a vraiment pas fait le poids chez lui, contre le F.C. Malinois, et qui semble réellement très mal embarqué. Le Lierse va mal, c'est incontestable. Il n'est pas loin de la crise.

Mais voulez-vous parier que dans le cadre de nos bagarres du maintien, il y aura encore des têtes d'entraîneurs qui vont tomber?

C'est l'habitude chez nous.
Il n'empêche que, pour le moment un seul entraîneur est sérieusement mis en doute par ses dirigeants. Effectivement, si Han Grijzenhout laisse s'enliser Waterschei qui sera, bientôt, dans les parages dangereux, sa tête risque de tomber.

Et le jour où cela arrivera, Jef Vliers n'aura vraiment plus mal au dos. Ainsi va la vie.



François de Sart poursuivi par Harry Cnops. Lamentable contre l'Antwerp (1—3), le F.C. Liégeois a raté le coche. Avec ses quinze maigres unités, le Great Old peut être inquiet pour son proche avenir

par Jean-Paul Colonval

ALBERT ROOSENS:

"L'UNION BELGE NE VEUT PAS DEPENDRE DE L'ETAT CAR LE FOOTBALL DOIT RESTER UNE AFFAIRE DE SPECIALISTES..."



«Il est possible que je quitte l'Union belge dans deux ans, affirme Albert Roosens. Mon cher désir serait alors de... revenir à Anderlecht et de m'y occuper des jeunes»

Albert Roosens comment se porte l'U.R.B.S.F.A. et combien d'employés sont-ils à son service?

— Eh bien! (un rire significatif) l'U.R.B.S.F.A. se porte bien. Il y a à Bruxelles une centaine d'employés et une trentaine dans les provinces.

Les finances de la Fédération sont-elles florissantes? Il y a quelques années, les clubs recevaient une ristourne des taxes qu'ils versaient. Qu'en est-il aujourd'hui?

— Bien que les finances soient florissantes, les clubs ne reçoivent plus de ristourne. Nous avons convenu de faire un programme avec, entre autres, la prospection des jeunes qui nécessite la dépense de plusieurs millions l'an. Nous venons de terminer une mise sous informatique de toute l'administration fédérale et nous avons tenu aussi à ce que chaque province dispose de son bâtiment personnel. Tout cela entre dans le cadre d'un vaste programme d'investissements d'ailleurs approuvé par les clubs en assemblée générale. Il a été convenu qu'il n'y aurait donc plus de ristourne sauf cas absolument exceptionnel.

Comment organise-t-on la promotion du football aujourd'hui?

— Avec tous les moyens possibles et imaginables, les plus modernes. Nous essayons d'avoir une action vers l'extérieur grâce à de bonnes relations avec la presse et les media. Egalement par une information précise à tous ceux qui s'intéressent - et même à ceux qui ne s'y intéressent pas - à la pratique du football. Et ainsi nous pouvons promouvoir notre sport favori.

250.000.000 FB

Quel est le budget annuel de la Fédération?

— Un quart de milliard!

On dit fréquemment que l'U.R.B-.S.F.A. est une maison de verre. Qu'est-ce que cela signifie au juste?

— Cela veut dire que c'est une véritable démocratie. Que tout se passe au grand jour. Il n'y a rien qui puisse être caché. La Fédération, ce n'est pas un organisme privé, c'est un ensemble de deux mille clubs. Il y a une commission nationale d'études qui se réunit régulièrement et, en Assemblée Générale, les décisions sont prises. Tout d'ailleurs est publié, depuis le premier jusqu'au dernier chiffre.

Le Football est-il une vache à lait pour l'Etat?

— Je ne puis pas parler d'une vache à lait mais c'est quand même appréciable lorsqu'on sait qu'il y a six pour cent de TVA à payer sur toute recette. En outre, il y a des taxes communales, provinciales et autres. Il est incontestable que l'Etat tire un profit réel de la Fédération. Mais, surtout, ce qu'il tire de nous, c'est un profit indirect. Chaque semaine, nous permettons à 150 mille ou 200 mille jeunes gens de pratiquer du sport et dont l'Etat n'a pas à se préoccuper ni intervenir pour un centime, je crois que c'est arppéciable.

L'U.R.B.S.F.A. souhaite-t-elle percevoir des aides de l'Etat? Et, dans l'affirmative, sous quelles formes?

— Nous ne voulons pas recevoir d'aides de l'Etat. Nous avons l'expérience de pays étrangers qui sont dans le cas. Cela aboutit à un assujettissement et nous ne voulons en aucun cas nous trouver dans la même situation. Nous voulons par-dessus tout diriger ce sport nous-mêmes sans ingérence extérieure. Nous estimons par ailleurs que le football est une affaire de spécialistes, qui ne se prête pas à des gens parachutés suivant les circonstances dans le milieu et qui n'ont aucune compétence.

Le football sport olympique, qu'en pensez-vous?

— Vous le savez, l'idée olympique telle qu'elle s'est manifestée jusqu'à présent est complètement dépassée. Auparavant, le sport olympique était réservé aux gens riches qui avaient tout le loisir de pratiquer leur sport favori. Actuellement, l'athlète qui veut réaliser des performances, qui souhaite rivaliser avec l'étranger, doit pouvoir se préparer, respecter des tas d'impératifs. Dès lors, il faut qu'il soit rémunéré sinon il lui est impossible de pratiquer son sport. Par conséquent, le football peut être un sport olympique à l'instar de l'athlétisme car enfin, il est loin le temps où les athlétes étaient revêtus d'une blanche hermine. Nous connaissons aujourd'hui les cachets des grands champions. Il en est de même au tennis et dans tous les autres sports de haute compétition. Regardez, le ski lui non plus n'y a pas échappé. Donc, je trouve normal qu'à l'avenir les jeux olympiques soient des jeux open.

TRANSFERTS ONEREUX

Il y a Zeist en Hollande, Lilleshall en Angleterre, Coverciano en Italie et très dernièrement Clairefontaine en France. La Belgique est une des grandes fédérations européennes à ne pas avoir son centre des sports. Existe-t-il au niveau fédéral un désir de combler cette lacune? Des projets ont-ils vu le jour?

— A mon plus grand regret d'ailleurs, à celui de la Fédération toute entière. Mais, c'est une chose extrêmement difficile car, dans un pays comme le nôtre, où allez-vous installer ce centre? Cela pose des problèmes insolubles. Il n'est pas question de l'installer ni en pays flamand, ni en pays wallon. A Bruxelles, cela devient pratiquement impossible de trouver un domaine ayant une superficie suffisante et les prix en outre sont horriblement élevés. C'est sans conteste un rêve que nous continuons à caresser mais que nous aurons sans doute du mal à réaliser. A notre tout grand regret d'ailleurs.

Pensez-vous qu'au niveau professionnel, le football soit réellement viable en Belgique en dépit des quelques mauvais exemples qui se sont présentés?

— Oui je crois qu'il est viable en dépit de grosses difficultés qu'il ne faut pas cacher. Vous avez vu qu'il y a une spirale qui est surtout internationale. Vous avez pu constater combien il est difficile pour nos clubs de conserver leurs joueurs vedettes. L'exemple d'Anderlecht qui a dû céder Coeck et Lozano et qui éprouve cette saison les pires difficultés. Le Standard a été dans le même cas avec Gerets. Le phénomène en touchera peut-être d'autres demain. Il est évident que les salaires des joueurs et des entraîneurs ne font qu'accentuer les difficultés rencontrées par les clubs. Et, dans ce domaine, tôt ou tard, il faudra que l'on redevienne raisonnable. Dès lors, ces mesures permettront de retrouver les bilans en équilibre et j'espère qu'à l'avenir on ne réitérera plus certaines folies pour des transferts alors qu'on ne disposait pas des moyens adéquats. Pour rendre le football plus viable, il faudrait aussi procéder à des regroupements. On évoque souvent le déclin du football wallon. Par exemple, s'il y avait un seul grand club à Charleroi ou même dans le centre et le Borinage, ce club serait parfaitement viable. Mais, naturellement avec l'esprit de clocher, ce n'est guère aisé. Si on venait à regrouper quatre clubs, il n'y aurait plus qu'un seul président alors qu'il y en avait quatre! Ce sont toujours ces problèmes de personnes qui font échouer de telles entreprises. Pour citer un autre exemple, si dans la région de Waregem, Courtrai et Harelbeke il n'y avait qu'un seul club professionnel, il pourrait vivre facilement. Un seul club à Bruges serait plus puissant que les deux actuels. La même chose pour ce qui concerne Beveren et Lokeren. S'il n'y avait qu'un seul club dans les centres d'une certaine importance, je pense qu'une vocation professionnelle serait possible à assumer.

En opposant de telles remarques, vous sous-entendez quand même qu'en Belgique il y a trop de clubs professionnels avec un interland limité?

— Mais que voulez-vous? C'est inévitable. Quand j'entends, à juste titre, un club comme Lokeren se plaindre de la maigre assistance. Ils n'ont guère d'interland. Ils sont situés entre Gand, Saint-Nicolas et Beveren! Cela pose de gros problèmes. Il n'en reste pas moins qu'une diminution des coûts salariaux est plus facile à réaliser que des fusions. Pour ce qui concerne ces dernières, c'est une idée que j'ai lancée il y a vingt ans et je dois bien reconnaître que je n'ai pas rencontré beaucoup d'échos.

Albert Roosens, ne craignez-vous pas que les fusions n'abâtardissent les clubs et leur fassent perdre complètement leurs racines?

— L'idée que l'on se faisait autrefois des clubs est dépassée. Les clubs liégeois évoluent pratiquement sans joueurs liégeois et les clubs de la capitale ne comptent plus dans leurs rangs que quelques Bruxellois. Les gens viennent de partout et ce sont de véritables entités de professionnels. Il faut éviter des fusions dans lesquelles il y a trop de clubs. Il faut trouver aussi des dénominations valables. C'est certainement un obstacle en même temps que la préséance des dirigeants appelés à former le nouveau club. Rappelons-nous que nous avons assisté à des exemples à Bruxelles où un club se retrouvait avec deux présidents, deux secrétaires généraux, deux trésoriers. C'est un peu le même problème que nous connaissons avec la régionalisation où tout est dédoublé et où tout coûte terriblement cher. Evidemment, il y a aussi des gens qui restent attachés à leur esprit de clocher. Mais, je le répète, je ne vois pas comment on pourrait s'en tirer si on ne pense pas à regrouper les forces car les clubs d'une même région se disputent une clientèle trop peu nombreuse pour faire vivre tout le monde.

Donc, dans votre esprit, fusion cela veut dire aussi assainissement.

— Absolument. C'est un terme à la mode qui veut dire beaucoup de choses et qui, par ailleurs, ne signifie rien du tout.

Albert Roosens, il existe en Europe une tendance qui va de plus en plus vers la «liberté» ou la «libéralisation. Les Français ont été les premiers à indiquer la voie en accordant aux joueurs leur liberté de mouvement en fin de contrat. En Angleterre, les prix se sont littéralement effondrés. En Hollande, dès l'âge de 30 ans les professionnels disposent d'une liberté à certaines conditions et, en Italie, les joueurs seront libérés d'entraves à l'expiration de la saison 85-86. Pensez-vous que l'on s'oriente vers une révision du règlement dans notre pays car, admettons-le, libérer un joueur à 35 ans, cela ne ressemble plus à rien?

— Non, bien sûr, mais les libérer trop tôt cela ne ressemble à rien non plus. Les Français se mordent les doigts aujourd'hui d'avoir accordé cette liberté. Les autres ne savent pas dans quoi ils s'engagent. En Hollande, ils ne sont d'ailleurs pas très heureux du système non plus. De toute façon, si l'on veut stabiliser un peu les clubs, il faudra mettre un frein à cette liberté totale puisqu'au fond cela ne coûtera pas moins cher. En effet, il vaut mieux que le montant de transfert aille dans la caisse du club que dans la poche du joueur car autrement l'argent sortira du circuit et le football s'appauvrira.

Dans cette optique, pensez-vous que la réglementation de l'UEFA soit la meilleure?

— C'est quand même une situation intermédiaire qui donne une solution favorable surtout pour le joueur et aussi pour le club.

Depuis une dizaine d'années, les clubs professionnels français ont été mis, par la Fédération, dans l'obligation de créer leur propre centre de formation. Avec pour résultante depuis deux ans l'éclosion d'une pléiade de talents ainsi que la conquête du titre européen pour juniors. N'y a-t-il pas quelque chose à faire en Belgique? Quelles réflexions vous inspire l'exemple français?

— C'est une idée que j'ai déjà développée à différentes reprises dans la Vie Sportive. J'ai été, souvent observateur pour le compte de l'UEFA et, à l'occasion de mes nombreuses missions à l'étranger, j'ai visité cinq ou six centres. J'ai visité celui de Nantes, Sochaux, Saint-Etienne, Lille! Tout cela est parfait, un véritable rêve et nous devrions pouvoir faire la même chose. Malheureusement, l'obligation de scolarité portée à dix-huit ans vient de ruiner ce projet. Prendre des jeunes gens peu doués pour l'étude et, dès l'âge de 15 ans, les mettre dans les centres de formation ne sera donc plus possible. On devra donc attendre dix-huit ans et footballistiquement ce sera trop tard. Nos voisins sont donc très avantagés à se sujet! Malgré ce handicap, cette idée, nous continuons de la cultiver et je peux vous affirmer que deux ou trois clubs étaient fortement intéressés à ouvrir ces centres. Mais, voilà les nouvelles obligations en matière de scolarité ont tout bloqué.

C'est dommage car les Français ont obtenu d'étonnants résultats!

— Des résultats merveilleux. Il faut d'abord sélectionner avec une sévérité excessive. On choisit en général des éléments peu doués pour les études. Il est indispensable qu'ils soient très valables techniquement mais qu'ils aient en surplus une forte personnalité et un potentiel de santé très important.

Lorsqu'Albert Roosens franchit les portes du Parc Astrid, n'est-il pas la proie d'une certaine nostalgie?

— Non, non, non! J'ai toujours eu dans mon cerveau différents compartiments. Lorsque j'entre au Sporting, eh bien! j'entre au Sporting! Quand j'en sors et que je rentre à la Fédération. Eh bien! je ferm la porte du Sporting et celle de la Fédération est ouverte. Non, non, non, j'ai su au moment où j'ai quitté Anderlecht qu'il fallait me faire une raison. J'ai choisi à l'époque délibérément de devenir secrétaire de la Fédération et c'est cela qui est mon «job», la chose que je poursuis avec le plus d'ardeur et d'enthousiasme.

Vous faites beaucoup de football derrière votre bureau rue de la Loi, le terrain ne vous manque-t-il pas?

— Cela a été pour moi le moment le plus difficile, surtout la première année. J'avoue en avoir beaucoup souffert. C'est d'ailleurs pour cette raison que vous ne parviendrez pas à me retenir au bureau le mercredi après-midi car je me précipite au Heysel pour suivre les entraînements. Le samedi matin, je vais voir des rencontres à moins, bien entendu, que j'aie réunion. Samedi après-mid, je fais de même et il m'arrive encore bien d'aller voir un match le soir! Au grand étonnement de mon épouse qui déclare que je deviens plus fou que jamais! Et... je continue le dimanche! Bien sûr, auparavant, je voyais le terrain tous les jours mais, même si cela a été très dur au début, je me suis désormais organisé en conséquence.

Et pour clôturer cet entretien, si j'osais, je vous poserais une question plus impertinente, un peu plus personnelle. Albert Roosens, vous qui défiez le temps, quel âge avez-vous? Comment voyez-vous l'avenir en ce qui vous concerne?

— Eh bien, mon avenir, il se restreint de plus en plus étant donné que j'ai 67 ans maintenant. J'ai encore deux ans de contrat à la Fédération. Après cela, on verra bien! Il est possible qu'on me demande de rester si je me sens encore suffisamment costaud. Il est possible que j'arrête également. Alors, je me retrouverai dans l'un ou l'autre club. Quand je dis l'un ou l'autre club, vous avez deviné de quel club il s'agit. Cela ne peut être que le Sporting Club Anderlechtois. Car, si je suis extrêmement sévère à son égard, il n'en reste pas moins qu'au fond de mon cœur je reste mauve et blanc. Après vingt ou trente ans passés dans ce club, il m'est impossible de l'oublier. Il serait alors possible que je demande à ce club de m'occuper des jeunes. Ce serait mon rêve! ■

LES ZIG-ZAGS DU FOOTBALLER

par Roger De Somer

PAS DE COMPLIMENTS POUR HELLEPUTTE, DEUX BOUQUINS POUR VERCAUTEREN...

Capitaine du Lierse, Herman Helleputte était, sans doute, le plus affecté par la défaite de son équipe contre le Club Malinois.
Un vrai Lierrois, Herman. Qui, chez lui, a même la photo de son entraîneur Gust Baeten.
Une autre de ses idoles: le légendaire Bernard Voorhoof. Car c'est lui qui lui a vraiment appris ce qu'était le football, alors qu'il était encore tout gosse.
Onze ans déjà que ce garçon au regard «à la Omar Sharif» joue en Première. Et il n'a pas encore trente ans. Car il fut l'un des plus jeunes Professionnels belges. S'il a la moustache de Sharif, il a eu aussi deux... sosies! Flor Van Uytsel, puis l'Allemand Uwe Rapolder. «Parfois gênants», dit-il en souriant. Quand l'un de ces deux-là faisait un moins bon match, c'est souvent moi que j'entendais critiquer au comptoir des bistrots lierrois!»
Herman est heureux au Lierse. Mais il a un regret quand même: «Pourquoi les observateurs du football belge sont-ils si réticents en matière de compliments à l'égard des Lierrois? Pas un joueur du Lierse parmi les cinquante premiers au classement du Soulier d'Or! Anormal, non?»
C'est un taiseux. Mais un sage, aussi. «Moins on parle de nous, moins il y a de frictions au sein du club. D'ailleurs, je n'ai jamais conservé ni photos, ni découpures de presse. Il m'arrive bien sûr de lire un journal. Mais je n'irai jamais en acheter un spécialement parce que l'on y parle de moi». Herman saura-t-il, un jour, que nous avons parlé de lui dans nos Zig-Zags?

On peut, si l'on est bibliophile, être fier d'avoir chez soi les œuvres complètes de Molière, de Goethe, de Shakespeare, voire de Georges Simenon. Mais faudra-t-il, un jour, réserver un rayon entier de sa bibliothèque aux ouvrages consacrés à... Frankie Vercauteren? C'est qu'il vient d'en sortir deux coup sur coup. Le premier que nous avons reçu est celui de René Boonen: «Un ketje en Or». Franky, bien sûr. Pas René, qui se contente d'être un charmant confrère.
C'est René qui nous rappelle que lorsque Franky s'affilia à Anderlecht, on parla de trahison au... Daring. Comme une dizaine d'autres vedettes du Sporting, c'est par le Frère Grégoire que Franky se laissa finalement influencer. Comme il y avait une entourloupette quant à la date d'affiliation, Eugène Steppé, alors secrétaire du Sporting, n'hésita pas à dire à son interlocuteur: «Mais, Frère Grégoire, ce n'est pas très moral. C'est un mensonge». «Je sais, mon cher Eugène, mais quand le Bon Dieu saura que j'ai menti dans l'intérêt d'Anderlecht, il me pardonnera facilement!»
Etonnant bonhomme que ce Frère Grégoire qui, à la mi-temps des matches ne donnait pas à ses gamins le quartier d'orange traditionnel mais... un morceau de cervelas. «Parce que les gosses préféraient cela». Comme quoi il peut, aussi, y avoir des accommodements avec... la diététique sportive!
L'autre bouquin n'est pas dû à un confrère mais à deux: Jean-Louis Donnay et Philippe Lacourt. Pour eux, Franky c'est «Le petit Prince du Parc». Digne descendant donc de ses aînés que nous avions baptisés les «Princes du Parc», voici une vingtaine d'années, après une inoubliable victoire au Tournoi de Paris. Franky ne s'est pas gêné pour parler des journalistes à nos deux confrères: «Les journalistes peuvent «faire» ou «défaire» un joueur, selon leurs envies. Si quelqu'un joue mal mais qu'ils ne désirent pas l'accabler, il leur suffira d'écrire qu'il a été moins bon que d'habitude. Si, en revanche, ils n'apprécient pas du tout ce même joueur, ils s'apesantiront sur ses lacunes et sa médiocre prestation».
Très juste, même si, personnellement, nous avons toujours pensé qu'il y avait toujours, dans n'importe quel match et à n'importe quel niveau, matière à souligner ce qui y avait été bon plutôt que s'attarder sur ce qui y avait été médiocre.
Le football s'est toujours nourri de pas mal d'idées reçues. Comme les Anglais sont les plus forts, les Italiens les plus truqueurs, les Français les plus élégants, les Espagnols les plus vindicatifs, les Allemands les plus volontaires, etc., etc.
Mais voici que nous tombe sous les yeux une affirmation que nous n'attendions vraiment pas: **«Les Allemands sont les footballeurs professionnels les plus mal entraînés d'Europe!»**
Un gag? C'est ce que nous avons cru, au premier abord. Avant d'en lire davantage et d'apprendre que le Professeur Liesen, de l'Institut des Sports de Cologne venait de rendre un verdict impitoyable, après avoir analysé le dossier et les performances de septante joueurs de la Bundesliga.
«La plupart des entraîneurs des clubs professionnels allemands fatiguent trop leurs joueurs en leur faisant effectuer parfois deux fois par jour des séances de jogging entrecoupées de sprints sur 200 ou 400 mètres, mortels pour les jambes. C'est parce qu'ils n'ont plus d'influx nerveux lorsqu'arrive le week-end que les joueurs se livrent, alors, à un festival de mauvaises passes et de fauchages inutiles, voire d'insultes aux arbitres et à leurs adversaires. Tout cela parce qu'il y a eu, en semaine, une trop grande production d'acide lactique par des muscles fatigués et que les périodes de repos sont de plus en plus courtes».
Le Professeur Liesen a rapidement trouvé un allié: Erik Klamm, le responsable de l'entraînement physique à Bochum, qui a déclaré: «Ce qui se passe au cours des stages de l'équipe nationale ou des plus grands clubs est de la folie meurtrière. Il est faux de croire que plus on fait courir les joueurs, meilleurs ils deviennent». Vrai ou faux? Quelques-uns des meilleurs entraîneurs allemands viennent de répondre au Herr Professor: «Que ceux qui ne connaissent rien au football ne s'en mêlent pas!»

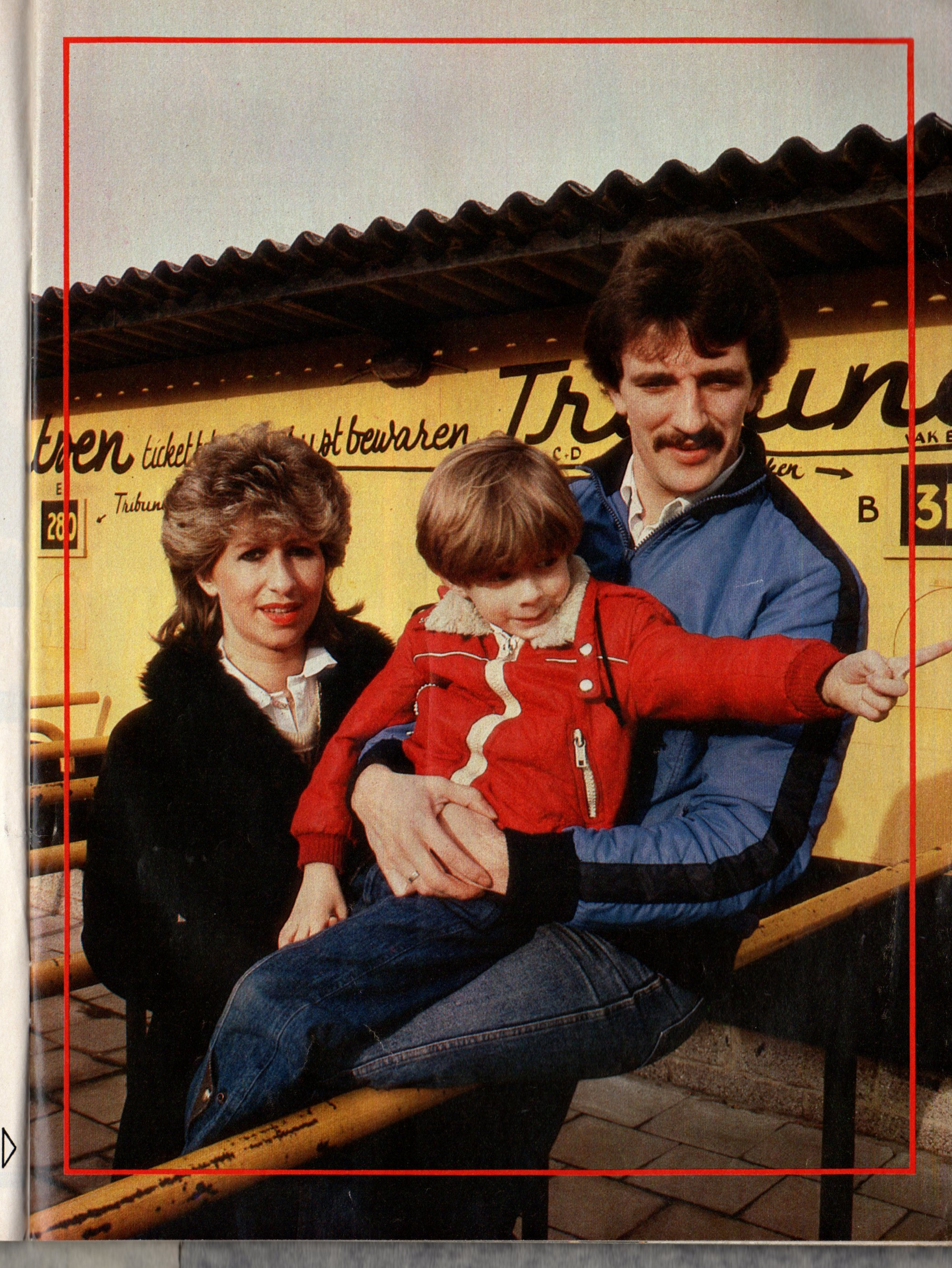
LE COIN DES COLLISTES
LA «COLLE» DU N° 4

«Un joueur insulte un juge de ligne alors qu'il se trouve dans son propre rectangle défensif. Il est exclu. Mais comment reprendra-t-on le jeu?
Réponse: Coup franc indirect à l'endroit où la «faute» a été commise.
LES BONNES REPONSES:
Deux nouveaux Collistes, cette semaine mais une bonne réponse seulement: celle de Dardenne Patrick. Andrée Quintyn, qui nous écrit de Siefen (Allemagne) a été moins heureuse mais que cela ne l'empêche pas de demeurer parmi nous!
Les autres bonnes réponses: Bailly Patrick (c'est bon pour cette fois! A l'avenir, préciser tout de même que le coup franc doit être **indirect!**) Berken Pierre, Claustriaux Christian, Mlle Colas, Colas F.X., Coomans J., Delsool Oscar, Denys Henri, Discart Paul, Dolivier José, Drugman Francis, Dufoir José, Flamand Marc, Gruslin Henri, Lacroix Freddy, Lacroix Marie-Claire, Lamaye Henri, Lanckbeen Freddy, Lardo Valentin, Leroy Léon, Lowagie Simon, Renard Armand, Van Bossche Jean, Wauthion Roger, Zingale Salvatore.
La «Colle» n° 5 (Bonnes réponses la semaine prochaine)
Coup d'envoi. Un joueur de l'équipe qui en bénéficie met le ballon en mouvement et celui-ci est intercepté immédiatement par un adversaire qui vient d'entrer dans le cercle. Suite des événements?
Réponse: Rien de spécial! Il n'est, en effet, pas précisé que deux joueurs d'une même équipe doivent avoir touché le ballon avant qu'un adversaire entre dans le cercle.

ET LA «COLLE» DE CETTE SEMAINE

Un joueur saute les deux pieds en avant vers le ballon que joue un adversaire. Jeu dangereux et pénalisation?
Envoyez vos réponses à Roger De Somer, avant mardi prochain, à l'adresse suivante: Sport 80, 105 Bd. Emile Jacqmain, 1000 Bruxelles.

Herman Helleputte est le prototype du parfait clubman travaillant dans l'ombre. Il s'étonne du manque d'inspiration des chroniqueurs sportifs quand ils parlent de ce Lierse... qui se porte très mal en queue de classement




BASTOS
20 CIGARETTES SIGARETTEN
FLOR FINA
KING SIZE
FILTER
BASTOS
25 SIGARETTEN CIGARETTES
FILTER
FLOR FINA
BASTOS
TABACS NATURELS
a.r. - 20.12.82 - Le tabac nuit à la santé

Qu'en est-il d'un éventuel échange Claesen-Czernia?

NICO NOUS PRECISE:

"JE NE QUITTERAI LE PAIRAY QUE SI SERAING SE SEPARE DE PLUSIEURS JOUEURS DE BASE!"

Travaillant avec une rare efficacité, Nico Claesen continue à marquer des buts comme à la parade. Avec ses seize roses, il fait figure d'indiscutable «sensation» du présent championnat. Cela pour le plus grand plaisir des dirigeants de la plus belle équipe du moment : le F.C. Sérésien. Star adulée, enviée, jalousée, Nico Claesen (21 ans) n'a rien changé à sa façon de vivre. Il a gardé toute sa simplicité, sa gentillesse... Nous nous en sommes rendu compte en lui rendant visite à Opgrimbie où l'occasion nous fut également donnée de faire plus ample connaissance avec les siens, son père, sa maman, sa soeur, son frère et sa fiancée Dominique...

Nico Claesen et sa fiancée Dominique. Les projets de mariage existent. Mais l'échéance n'a pas encore été fixée. «J'entends d'abord jeter les bases de ma carrière de footballeur!», dit-il

Nico Claesen à Anderlecht en échange d'Alex Czerniatynski ! Avec quelques millions en plus, à la clef, pour un F.C. Sérésien qui avec cet apport pourrait résoudre plusieurs problèmes financiers. De source sûre, nous savons que ce projet a du succès auprès d'éminentes personnalités du cercle bruxellois. Mais de là à la réalisation de cette idée, il y a un pas difficile à franchir. D'autant plus que les dirigeants sérésiens n'ont guère l'intention de se laisser manoeuvrer. Nico Claesen, c'est plus qu'une valeur bien cotée à la bourse du football belge. C'est un homme, une des idoles du public sérésien, un vrai «Rouge et Noir», la force vive des troupes chères à Georges Heylens.

«Nous nous attendions à une véritable surenchère à propos de plusieurs de nos joueurs, affirme Paul Plateus, vice-président des Metallos. Mais, notre but n'est pas de montrer le bout du nez parmi les ténors du football belge avant de... disparaître. Non, nous avons désormais un rang et ferons tout ce qui est possible pour le garder. Dès lors, pas question de nous séparer des éléments forts de notre équipe. **Nous estimons, à juste titre, que Nico est nettement plus fort qu'Alex. J'ajouterai même que Claesen nous semble supérieur à Vandenbergh.** Or, ce dernier a été acquis pour une somme phénoménale. Soixante millions ou plus. Nico vaut plus que lui. Nous avons un trésor, pourquoi chercherions-nous à nous séparer de lui ?»

Chez les Claesen, à Opgrimbie, une charmante commune limbourgeoise de trois mille habitants, on a également eu vent de cette «information» mais elle ne suffit cependant pas à briser le cocon de sérénité dans lequel vivent Nico et les siens.



Nico Claesen en compagnie de ses parents. «Ma mère garde mes sous, dit-il. Elle connaît la valeur d'un franc. Oui, je gagne bien ma vie et Seraing m'a toujours payé à heure et à temps...»

«Le bonheur m'est donné d'évoluer dans une grande équipe, précise immédiatement Nico Claesen. Serait-ce nécessairement le cas à Bruges, Anderlecht ou au Standard ? Je n'en suis pas certain. Il y a trois semaines, au soir de notre visite au stade Constant Vanden Stock, je me suis dit que les «Mauve et Blanc» avaient un grand club, de superbes installations... mais pas d'équipe ! Il fallait les voir ces super-professionnels sur le terrain. De vrais gangsters prêts à tout pour gagner. A un moment, René Vandereycken que j'avais pourtant en très haute estime est venu à ma hauteur pour me dire : **«Hé ! toi, le p'tit gars d'Opgrimbie... que fais-tu sur cette pelouse ? Rentre chez toi...»** De la part d'une idole, c'est plus que regrettable. Je songe également à l'exemple d'un Dirk Goossens pétri de talent et ne parvenant pas à s'exprimer dans le contexte anderlechtois. Une telle mésaventure pourrait également être mon lot. Vedette aujourd'hui, réserviste demain ? Un risque que je ne veux pas courir. Anderlecht et Bruges frappent à ma porte depuis de nombreuses années. Il y a quelques mois, j'aurais pu jouer au PSV Eindhoven. Je me méfie des progressions fulgurantes. A chaque saison sa vérité, son petit progrès. A Seraing, j'ai pu gommer la différence séparant la division III (Patro Eisden) de la division II. Puis avec tous mes équipiers, j'ai assimilé les nouvelles données de la division I. Si j'étais passé directement d'Eisden à Anderlecht, par exemple, il y a gros à parier que «Nico Claesen» aurait eu de grosses difficultés à surnager ! Seraing est une équipe ambitieuse. Qui dit qu'elle s'arrêtera de progresser ?

J'ai signé un contrat de deux ans. Et je ne reverrai ma position que si le club change sa politique du tout au tout. Si Seraing cède quelques éléments «moteurs» comme Jens Bertelsen, Patrick Gorez, Francis Pomini, Peter Kerremans ou Jules Bocande, je serai dans l'obligation de faire une nouvelle analyse de ma situation sportive.

J'entends évoluer dans une équipe sérésienne ambitieuse, désireuse de franchir des paliers supplémentaires. Si l'on «provoque» un phénomène de récession, je quitterai le Pairay ! Dans ce cas, mon prochain club ne serait pas uniquement fonction de l'offre financière. Je n'irai pas nécessairement au plus offrant. L'entourage serait l'élément primordial. Mon nouvel entraîneur devrait absolument me soutenir à fond. Je ne pourrais réaliser quoi que ce soit de valable dans un entourage indifférent. C'est en raisonnant de la sorte que j'avais préféré signer à Seraing plutôt qu'à Tongres, Bruges ou Anderlecht. Avec Barré, je faisais le meilleur des choix. Il m'a soutenu envers et contre tous. Lors de moments difficiles, il venait me voir à Opgrimbie. Pour me parler. Pour m'encourager. Pourtant, Baré avait de gros soucis. Avec mes parents, je l'ai parfois vu... quasiment à plat dans le canapé de notre salon. Il devait prendre nombre de pilules pour se remonter. Baré vit pour son club, pour ses joueurs... Et il en va de même pour Georges Heylens. J'ai besoin de ce genre d'hommes à mes côtés pour me réaliser...»



NICO CLAESEN

« JE REMETS TOUT MON ARGENT A MA MERE QUI ME DONNE MES DIMANCHES... »

HEUREUX SERAING!

Le pays liégeois fut de tout temps terre d'accueil pour les footballeurs limbourgeois. Ils sont venus en nombre au F.C. Liégeois, au Standard ou à Tilleur où l'on a toujours apprécié leur caractère, leur force de travail. De plus, ces clubs ont eu une large audience dans la plus pauvre des provinces belges. Au Standard, les Limbourgeois forment de larges légions de supporters qui sont toujours les bienvenus sur les travées du vieux stade de Sclessin. Hélas, trois fois hélas, la situation économique se déréglant considérablement, des observateurs se font un malin plaisir d'attiser les éventuels problèmes qui opposent Liégeois et Limbourgeois. Dans les pages «informations générales» de tous vos quotidiens, vous pouvez lire: **«Plus de sous flamands pour Cockerill!». «La sidérurgie liégeoise se séparera d'abord d'ouvriers limbourgeois!», «Le charbon limbourgeois trop cher...».**

L'encre a malencontreusement coulé jusque dans les pages sportives. Ainsi quand Nico Claesen rencontre un journaliste flamand, la première question concerne généralement son choix au moment de signer un contrat à Seraing. Un jeune limbourgeois doté d'un tel talent dans une équipe comme... Seraing, est-c normal. N'y avait-il pas assez de clubs flamands ambitieux pour lui?

«L'ambition était au rendez-vous quand j'ai signé pour Seraing, dit-il. Il me semblait que Seraing avait des objectifs plus nobles que ceux de Tongres ou de Winterslag. En changeant de milieu, je pouvais également vivre une expérience enrichissante. J'ai découvert la Wallonie, d'autres habitudes. Et je me suis mis à l'étude du français, ce qui est plus qu'utile. A Seraing, on m'a toujours réservé un accueil chaleureux. J'y suis un Limbourgeois très heureux. Et je regrette que certains tentent de compliquer la situation. Ainsi, on m'a toujours payé à heure et à temps!»

En dernière instance, c'est le père de Nico Claesen, Jos qui fit pencher la balance en faveur de Seraing. Dans les journaux locaux, on parle de... trahison, de rupture de contrat.

«Un correspondant avait eu vent du **«contrat»** que Nico avait signé avec Tongres, dit-il. Il ne s'agissait cependant pas d'un contrat... mais bien d'une demande d'emploi. Elle nous avait été proposée par un dirigeant de Tongres. Nous n'étions cependant nullement liés à Tongres. J'ai dit à un moment que le club qui fournirait du travail à mon fils emporterait le morceau. Tongres ne nous avait proposé qu'un... formulaire de demande d'emploi! Le journaliste n'a écouté qu'un son de cloche. Dommage car ses affirmations sont encore présentes dans l'esprit de quelques sportifs limbourgeois».

L'ARGENT

Il y a peu, Nico Claesen nous confia combien fut grand le rôle de son père dans son éclosion. Jos Claesen est déjà un vieux serviteur du Roi Football. Cet employé de l'usine Ford de Genk fit ses débuts à Opgrimbie. Il milita ensuite durant huis saisons en première provinciale sous les couleurs de Maasmechelen. On le retrouva successivement en front de bandière, dans le «deux» et en tant que libero, poste qu'il abandonna à l'approche de la quarantaine avant de retrouver Grimbie '69, le cercle de ses débuts. Jos Claesen abandonna le football de compétition quand il eut deux fois vingt ans et se tourna par la suite vers l'entraînement des jeunes. Naguère à Opgrimbie, il n'y avait pas de minimes. Il décida dès lors d'affilier son fils Nico au Patro Eisden.

«Il n'était pas difficile de deviner le talent qui dormait en lui, lance Jos Claesen. **Nico ne vivait que pour le football.** Jamais il ne rechigna à l'entraînement. Et vous ne pouvez imaginer sa peine quand une rencontre était remise. Nico était malheureux durant toute la semaine. Je n'ai jamais dû lui rappeler l'heure d'un entraînement. Il n'en va pas tout à fait de même pour son frère Peter, 17 ans. Je suis actuellement son entraîneur à Opgrimbie. Peter est moins doué. S'il rate un entraînement, ce n'est pas une catastrophe. Il est nettement moins motivé que Nico. Peter ne se rend jamais à Seraing pour encourager son frère. Mais il ne le jalouse pas, bien au contraire. Le football n'est tout simplement pas sa passion!».

Menant aisément de bonnes études, Nico Claesen hésita quelque peu avant d'opter finalement pour le football. Sa maman se souvient de cette période qui ne fut guère aisée pour son fils aîné. «Nico n'avait guère eu de problèmes au cours de ses A2, dit-elle. Il étudiait facilement. Pour ses professeurs, il s'agissait là d'un élément d'avenir. Toujours très sérieux, il n'aurait pas supporté de traînailler parmi les cancres. Nico aurait pu terminer avec fruit un cycle d'A1 en électro-mécanique. Un de ses équipiers de Patro Eisden suivait des cours d'éducation physique. Nico tenta d'en faire de même. Là, ce fut trop difficile. **Nico revenait le soir et il n'avait même pas le temps d'avaler quoi que ce soit avant de se rendre aux entraînements. En fait, il ne quittait même pas son vélo. Je l'attendais avec un paquet de tartines qu'il dévorait en roulant.** Le football avait pris le pas sur ses études. Franchement, nous n'étions pas tranquilles. Avait-il fait le bon choix? Que lui réservait l'avenir? Nous nous posions beaucoup de questions. Mais il était tellement sûr de lui, tellement heureux de jouer au football...».

Chemin faisant, les émissaires des grands clubs se firent plus nombreux à Opgrimbie. Ils y découvrirent un jeune homme très timide. «Et mon manager, mon... père, un homme qui sait compter», lance Nico Claesen.

«Il y a deux ans, Nico était loin de faire la fortune des journalistes, souligne Jos Claesen. Il ne répondait que par «oui» et «non» à toutes les questions. Et il ne fallait pas espérer la moindre petite note d'humour. Quand il pouvait s'arranger pour fuir journalistes et... dirigeants, il ne s'en privait pas. Il a beaucoup changé. Nico s'exprime désormais ouvertement. Il ne cache plus ce qui le préoccupe. A la maison, cependant, il ne parle pas trop football...».

Les performances de Seraing aidant, Nico Claesen gagne confortablement sa vie. Fait curieux, il s'entoure des conseils de ses parents pour gérer son argent. **«Je remets tout ce que je gagne à ma mère, dit-il. Elle connaît mieux la valeur d'un franc que moi. Elle possède mon livret d'épargne. Je jette de temps en temps un coup d'oeil.** Franchement, mes parents se débrouillent pour mon plus grand bien. Ma mère me donne de l'argent de poche tous les dimanches. Elle prévoit également un petit quelque chose pour mes frais divers: essence, vêtements, sorties... Mes parents me remettront le fruit de mes épargnes quand j'aurai décidé de me marier. En ce domaine, Dominique et moi-même n'avons pas encore de projets bien définis.»

Dominique n'est guère intervenue dans la conversation. Dans son approbation par des hochements de la tête, on a pu cependant deviner que cette fille de commerçant (commercialisation de carrelages) était prête à supporter les côtés négatifs de la vie d'un footballeur professionnel.

PROGRESSER

En s'imposant à La Gantoise, Seraing s'est lancé seul à la poursuite d'un Beveren qui au stade Constant Vanden Stock a montré ses limites. Ne pourrait-on pas à Seraing en venir à regretter ces quelques unités perdues par manque d'expérience en cours de route? Les Rouge et Noir n'auraient-ils pas tort de renoncer à revenir dans le sillage de Beveren?

Nico Claesen: «Nous devons absolument courir notre chance. Notre équipe fait l'unanimité. Elle est remarquablement soudée. Le talent ne manque pas. Il me semble que tout un chacun doit toujours viser de plus en plus haut. Moi, je goûte au plaisir d'évoluer en tête du classement général. L'idée d'éventuellement retomber en queue de classement ne serait pas faite pour me plaire. D'autant plus que nous avons les moyens de prôner une politique sportivement ambitieuse. Le but essentiel est cependant l'UEFA. Ne rêvons pas du titre. Ce sera peut-être pour la saison prochaine. Ceci dit, Seraing doit désormais compter avec des difficultés qui ne furent pas siennes au premier tour. Nous avons des blessés. On ne se passe pas facilement d'éléments aussi précieux que Bocande, Rupcic ou Oblitas. Malgré cela, nous sommes parvenus à battre La Gantoise qui lutte avec acharnement pour le maintien. Il me semble que c'est tout à notre honneur.»

Diable Rouge, partant certain pour l'Euro '84, éventuel adversaire d'Erwin Vandenbergh pour une place en équipe nationale, Nico Claesen était il y a peu... chômeur. Il pointait à Opgrimbie. Nico ne percevait pas un seul centime. Il tenait tout simplement à être en ordre avec les divers organismes d'assurance: mutuelle, ONSS... Depuis peu, le F.C. Sérésien lui fournit ses bons trimestriels.

A Seraing, on a constaté que Nico Claesen évoluait à son meilleur niveau depuis... qu'il ne travaille plus. **«Nous ne tenons pas spécialement à ce qu'il retrouve un emploi, nous signalait M. Paul Plateus. Ses journées à la poste d'Hasselt étaient épouvantablement longues. Debout à six heures, couché à vingt-deux ou vingt-trois heures...»**

Nico Claesen ne partage pas tout à fait cet avis et exprime des théories proches de celles généralement développées par son entraîneur, Georges Heylens.

«Personnellement, j'estime qu'il est quasiment impossible de s'entraîner deux fois par jour avec enthousiasme, dit-il. Pour bon nombre de footballeurs professionnels, le football est un boulot comme d'autres. **Pas d'accord, le football, cela se vit avec les tripes.** Il faut y aller à fond à l'entraînement. Et cela, on ne peut le faire qu'une fois par jour. A Seraing, on s'entraîne l'après-midi. On est également généralement libre le mercredi. Cela vous fait pas mal de temps à tuer. Je n'ai pas l'intention de m'enfoncer dans l'oisiveté. A la maison, je bricole. Aujourd'hui, je m'étais promis de réviser l'écoulement des eaux usées de la cuisine. Projet remis à demain en raison de votre visite...»

Un petit clin d'oeil à la limbourgeoise en guise d'au revoir. Les managers n'auront pas facilement raison de la détermination des Claesen à suivre leur propre route. La meilleure...

Texte: Pierre BILIC
Photos: Michel GOUVERNEUR

Philippe Garot:

"SI UNE EQUIPE DOIT NOUS REMONTER, CE SERA LE STANDARD !"

Suite de la page 6

pleine? Regardez les résultats aujourd'hui. Les Rouches ont récolté des points dans des moments difficiles grâce à leur force de caractère. Ils ont dès lors retrouvé la confiance. Et désormais, les titulaires revenant, la machine tourne à plein régime. **Comme les Rouches, nous serrons les coudes.** Comme eux, nous allons au combat. Cela nous a permis de revenir avec un point de Bruges. Et qui ne mesure pas la portée de notre exploit contre Beveren? Nous avons «dominé» les leaders du championnat de Belgique à neuf contre onze!»

Morten Olsen déplore également les nombreux blessés qui par leur absence compliquèrent singulièrement la tâche de Paul Van Himst. «Seraing et Beveren misent sur douze ou treize joueurs, dit-il. Cela veut nécessairement dire que huit à neuf joueurs sont toujours alignés. A Anderlecht, cinq ou six joueurs seulement ont disputé l'intégralité des rencontres. La «base» est nettement trop petite. Il n'y a pas de véritables automatismes. Au contraire, nous devons nous adapter aux nouveaux arrivants. Tenant compte de cela, je suis nettement moins offensif. Je dois veiller avant tout à verrouiller notre défense. Je monte moins facilement. Car mon action ne sera pas nécessairement comprise par tout le monde. Mais même dans ces conditions, nous essayons de jouer au football. Beveren a d'emblée refusé de participer au spectacle. Pour moi, c'est une attitude plus que lamentable. D'autant plus qu'elle fut favorisée par le mauvais arbitrage de M. Crucke. Je ne comprends pas: veut-on absolument détruire Anderlecht?»

Se refusant à toute déclaration, Jacky Munaron finit par avouer: «Je sais... mon action sur Kusto est répréhensible. Elle ne se pardonne pas. Mais le Polonais avait commis au préalable une faute sur Olsen. M. Crucke ne la siffla pas. Le coup de pied décoché à Kusto n'est finalement qu'un mauvais réflexe. Il y a cependant mis du sien. Il se tordait de douleur. Quelques instants plus tard; Kusto courait à nouveau comme un lapin. **C'est plus qu'un symbole: M. Crucke a été piégé par le professionnalisme des gars de Beveren.»**

Walter De Greef expliquait quant à lui ses deux interventions fautives par un... manque de fraîcheur. «Mon intention première était chaque fois de viser le ballon, souligne-t-il. Il me manqua deux fois quelques centimètres!»

SERAING, STANDARD

Paul Van Himst réfuta avec précision les arguments de ceux prétendant que le Sporting possède un noyau suffisamment étoffé que pour résoudre tous ses problèmes. «Il m'est arrivé d'installer Kindermans et Thoelen sur le petit banc, dit-il. Croyez-vous que c'est pour le plaisir de dire que le Sporting n'a personne d'autre? Toutes nos lignes ont eu à souffrir de nombreux blessés. En fonction de cel a, notre classement actuel est même un miracle! **Le titre? D'après moi... Beveren finira par s'écrouler. On ne peut avoir la baraka tout au long du championnat. Et attention à Seraing. Les gars de Georges Heylens pourraient mettre tout le monde d'accord.»**

Un sentiment que ne partageait pas tout à fait Philippe Garot: «Beveren est une équipe sereine. Nous n'aimons pas le stress. Or, il risque bientôt de faire de très gros dégâts. Beveren perd une grosse partie de ses moyens en percevant l'haleine d'un adversaire dans son cou. Croyez-moi, si une équipe doit nous remonter: ce sera le Standard! Et personne d'autre. Nous pouvons trembler en analysant la fabuleuse série que le Standard est en train de réaliser. C'est plus qu'une moyenne de champion...»

TEXTE: Pierre BILIC
Bruno GOVERS
PHOTOS: André BARANYI
Martine HANSEN
Michel GOUVERNEUR

Après les citrons, Marek Kusto prit la place de Peter Crève, posa de nombreux problèmes à Morten Olsen, fut à la base du premier but de Beveren et mit le second à son actif

*Amis Liégeois,
En raison des développements de «l'affaire Jurion», nous avons annulé le reportage concernant la rencontre F.C. Liégeois-Antwerp. En vous priant de nous excuser, nous vous invitons à lire le Billet de Raymond Arets concernant la «descente».*

Texte: Bruno GOVERS
Photos: Philippe CROCHET

DANY DIELTIENS

"AU PLUS FORT DE LA PRESSION ADVERSE, NOTRE PLACEMENT LAISSE TOUJOURS A DESIRER"



Dany Dieltiens donne ses instructions à la faveur d'un corner brugeois. «Ce n'est pas un manque d'application qui nous a coûté la défaite au Cercle mais plutôt un manque d'expérience», dit-il.

Rudy Cossey fut à créditer d'un bon match face au Cercle. En fin de partie, il s'autorisa quelques montées et l'une de ses «têtes» loupa d'ailleurs l'objectif de fort peu.



A l'issue de la rencontre RWDM—Beveren, entrant en ligne de compte pour les huitièmes de finale de la Coupe de Belgique et disputée aux prémices de janvier, Johan Vermeersch, l'entraîneur molenbeekois, brillait par son absence dans les dédales du stade Edmond Machtens. Certains insiders, généralement bien informés, soutinrent alors que le coach des coalisés était resté prostré dans son dug-out avant de faire faux-bond à la meute des plumitifs. Sans doute les relents d'une défaite imméritée l'avaient-ils laissé d'humeur acariâtre.

Dimanche dernier, à l'Olympiastadion brugeois, théâtre de la première contre-performance des rouge et noir depuis le début du second tour, les journalistes attendirent une fois de plus vainement que le mentor des Bruxellois fît son apparition pour la traditionnelle conférence de presse. Après un quart d'heure d'attente, ils furent en définitive conviés à pénétrer dans les vestiaires et là devait s'offrir à leurs yeux le spectacle d'un homme assis, hagard, dans un coin. La lippe déconfite, Johan Vermeersch débita, alors, par saccades, le speech-type de l'entraîneur déçu: coup de réparation non accordé pour ses couleurs, équipe visitée décevante en matière d'esprit d'entreprise. Toutefois, là où d'autres, dans la même position que lui, n'ont pas le courage de regarder dans leur propre sac, Vermeersch, pour sa part, n'hésita pas à égratigner les manquements des siens: «Durant toute la semaine, j'avais signifié à qui voulait l'entendre qu'en dépit de la bonne marche des opérations, pour nous, ces derniers temps, chaque tâche devait être abordée avec le maximum d'attention.

Aujourd'hui, certains m'ont déçu en ce sens et il n'est pas impossible que je modifie la composition de mon équipe en vue du match qui nous opposera, le week-end prochain, à Waterschei. Je n'ai que faire de touristes ou d'éléments en mal de concentration dans mon team, a fortiori, à ce stade-ci de la compétition».

Paroles dures, que celles-là, et qui, propagées dans l'assemblée ne recueillirent point l'approbation générale. Dany Dieltiens, le portier du RWDM y alla d'ailleurs d'un avis on ne peut plus pertinent. «En vérité», remarqua-t-il, «ce n'est point un manque d'application dans notre chef qui nous a joué un tour pendable face au Cercle de Bruges. Je ne crois pas, en effet, que l'on puisse faire état d'une décompression chez certains.

Cette joute face aux vert et noir ne s'inscrivait, en fait, pas vraiment dans la lignée de celles que nous venions de livrer contre Waregem et Lokeren. Si, à la faveur de ces deux matches, nous avions pu contrôler à l'aise le déroulement des opérations, il n'en alla cependant pas du tout de même devant les troupes de Henk Houwaart. A cette occasion, pour la première fois depuis longtemps, nous fûmes soumis à une pression intense, surtout en début de seconde mi-temps et, dans de tels moments, on se rend bien compte que notre arrrière-garde pèche encore par inexpérience. Le placement laisse alors à désirer, mais n'est-ce somme toute pas normal quand on sait que la manoeuvre doit être dictée par l'un ou l'autre élément manquant singulièrement de planche?

On a souvent fait état, lors des matches-aller, de nombreuses fautes stupides qui nous coûtèrent chaque fois de précieux points. Ces prétendus manquements individuels cachaient en réalité de fameuses carences collectives. Des bourdes, il s'en passe toutes le semaines sur n'importe quelle pelouse du royaume. Même au Standard ou à Anderlecht. Mais dans ces formations, elles sont pour ainsi dire toujours «récupérées» par le placement judicieux de l'entourage. Chez nous, en raison de la jeunesse de l'effectif, il y a encore matière à progression dans ce domaine. Il n'empêche que depuis mes débuts en équipe fanion, en octobre dernier, j'ai pu constater une amélioration sensible dans le jeu de position de la ligne arrière. Au départ, personne n'osait y donner de directives. Aujourd'hui, en revanche, on n'hésite plus à crier sur un partenaire quand le besoin s'en fait sentir. Toutefois, si l'effet est bénéfique lorsque nous dictons la manoeuvre à l'opposant, il reste beaucoup de chemin à accomplir sous forte domination adverse. Efforçons-nous de nous appliquer sur cette tâche. Ce n'est d'ailleurs qu'une question de temps»...

Wim Kooiman, insuffisamment remis d'une élongation, ne disputa que la première mi-temps de Cercle-RWDM.





MEME LES RUSSES EN EURENT DES SUEURS FROIDES...





Konstantin Beskov, l'entraîneur du Spartak Moscou, prochain adversaire du Sporting en Coupe de l'UEFA, était au Parc Astrid pour suivre la rencontre Anderlecht-Beveren. Il ne s'attendait certainement pas à vivre une rencontre aussi rude. Il fut sidéré par le dynamisme des «neuf» joueurs bruxellois et par la hargne de leurs supporters. On lui avait parlé du beau jeu anderlechtois, il a découvert une équipe de battants. «Nous aurons fort à faire pour contenir ces lions!», a-t-il lancé en quittant le stade. En haut, à gauche. Patrick Stalmans «bascule» Alex Czerniatynski sous le regard de Jaspers. A droite: une chute spectaculaire d'Olsen. Peruzovic, Kusto et Vercauteren (6) suivent la phase avec intérêt. En bas, à droite: Erwin Vandenbergh égalise après que Lambrichts ait 'raté» un centre de Vandereycken. A l'arrière plan, nous reconnaissons Baecke, Garot (3) et Peruzovic. En bas à gauche: Walter De Greef commet une faute grossière sur la personne de Schönberger. C'était le deuxième booking de De Greef qui avait précédemment agressé Ronny Martens. De Greef chercha à s'excuser après la rencontre: «J'ai visé le ballon. Il me manqua quelques centimètres!». N'empêche, Walter, c'est comme cela que l'on provoque les accidents les plus désolants.



SERGE HANON

LA DEUXIEME GENERATION MAUVE ET BLANC

Les années d'or de la décade soixante. Les Beatles et les Stones sont au sommet des hit-parades. Les garçons aiment les cheveux longs. Mais c'est aussi l'âge d'or pour un club belge en particulier: le Sporting d'Anderlecht. Six fois champion, dont cinq fois consécutivement. Le Sporting s'appuie alors sur une telle brochette de talent que l'on verra un jour les onze Anderlechtois jouer contre la Hollande!
Mais n'est-il pas curieux de constater que les fils de ces joueurs là n'aient guère marché sur les traces des pères? Exception faite du fils de Jef Jurion, qui joue en Minimes, seul Serge Hanon, en effet, semble en passe de pouvoir faire carrière dans le football. Il a 20 ans, fait actuellement son service militaire, joue avant-centre en retrait en Réserve et est le meilleur marqueur de l'équipe.
Il a eu son père comme entraîneur durant plusieurs années en équipe d'âge. Lorsqu'il devint Junior UEFA, son père aurait pu «monter de catégorie» en même temps que lui mais il a refusé. Pour éviter que certains insinuent qu'il favorisait tout spécialement son fils!

Serge Hanon (1 m. 85 et 74 kgs) ne tient pas du tout à ce qu'on le compare sans cesse à son père. Il connaît trop bien la classe de celui-ci qui, après avoir connu la gloire à Anderlecht, s'en alla jouer au Cercle de Bruges sous la direction de... Urbain Braems, puis termina sa carrière à l'AEC Mons.
«L'intelligence du jeu était la qualité principale de mon père. Il connaissait l'art de la bonne passe et faisait surtout courir les autres. Moi je joue juste en retrait de l'attaque et j'aime les combinaisons courtes, le une-deux surtout. Il est normal que les gens comparent mon style à celui de mon père mais il n'y a pas de similitude. Je n'ai jamais songé à la manière dont jouait mon père et je n'ai jamais tenté de l'imiter. Lorsque je suis sur le terrain, je m'efforce de jouer le mieux possible. Un point c'est tout. Contrairement à ce qu'ont prétendu certaines mauvaises langues, ce n'est jamais parce que mon père était entraîneur que je pouvais jouer. Je connais ma valeur et je sais ce que l'on attend de moi. Il est toujours difficile de percer à Anderlecht car les jeunes joueurs de valeur y sont nombreux. Et lorsque l'on obtient enfin sa chance, il ne suffit pas de jouer un seul bon match. Il faut faire preuve de régularité. Mais je ne m'effraie pas à l'idée qu'il y a quinze internationaux au Sporting! Prenez le cas de Walter Degreef: n'a-t-il pas fait la navette durant deux saisons entre l'équipe Réserve et la Première? C'est après avoir joué un match terrible contre Lens qu'il est devenu titulaire à part entière. Et s'il continue à bien jouer, il n'est pas impossible qu'il figure parmi les «22» pour le Championnat d'Europe, en France. Tout va parfois très vite. L'important est de tenir le coup et d'être régulier.»

Serge et Pierre Hanon, deux générations de footballers sous le maillot mauve et blanc. Serge est en train de se faire un prénom au Sporting. A 20 ans, il est le meilleur buteur de la réserve

Tel est le problème actuel pour Serge Hanon. «Il a 20 ans mais, physiquement, il n'en a que 18», prétend Pierre Hanon. Quand Serge Hanon fait le récit de sa carrière, dans la calme maison paternelle à Alsemberg, on est surpris de constater qu'un gamin de 20 ans à peine ait déjà connu tant de coups durs. Ce fut d'abord le genou, alors qu'il était Cadet. Et puis, Serge a grandi de 30 centimètres en quatre ans! Plus tard, ce fut la mononucléose, mal mystérieux qui fatigue sa victime à l'excès au moindre effort. C'est ainsi que Serge s'est affalé un jour sur le sable de la plage, alors qu'il n'était qu'à une trentaine de mètres de l'hôtel. Difficile de rêver de football dans ces conditions! Pierre et Jenny Hanon ont admiré leur fils à l'époque. Cette époque où, terminant, ses humanités, il souffrit encore d'une fracture du pied. Chaque fois, pourtant, il trouva le courage de refaire surface. S'entraînant seul, durant des heures, dans les bois voisins, pour travailler sa résistance.
«Ce qui est frustrant, dit Pierre Hanon, c'est de regarder jouer son fils, comme le font tous les pères mais de ne pas pouvoir dire, comme eux, qu'il a vraiment bien joué. «Au fil du temps, j'ai perdu courage, doutant qu'il puisse jamais arriver à un niveau enviable. Il a connu la poisse chaque fois qu'i: en était à sa deuxième saison dans une catégorie. Donc au moment même où il convient de s'imposer pour obtenir une nouvelle promotion. Il lui est arrivé de rester inactif durant quatre mois, puis, une autre fois, durant six et même huit. Il en est maintenant à sa deuxième saison en Réserve mais il n'en est vraiment devenu titulaire qu'en octobre. Il m'est toujours difficile de dire ce que vaut exactement mon fils. Mais ce que je sais, c'est qu'il a dû avoir une force de caractère exceptionnelle pour revenir chaque fois. Sans ce caractère, il jouerait, peut-être, maintenant, dans un petit club amateur. Comme il a 20 ans, les gens disent souvent qu'il aurait déjà dû faire la preuve de sa valeur. Personnellement, je n'ai jamais raté un seul match pour blessure et il y a pas mal de joueurs dans ce cas.»

«Serge a été longtemps inconnu ou méconnu au Sporting. C'est maintenant seulement qu'on commence à le découvrir. Voyez Scifo.

C'est un phénomène comme jeune footballeur. Mais où en serait-il s'il n'avait pu jouer que six mois de véritable compétition en quatre ans?»

«Le problème, dit Serge, c'est que personne ne semble vouloir croire en moi. Je le comprends mais je ne m'incline pas! Mon problème est un retard sur le plan physique et il est évident qu'il ne peut être résolu en quelques mois. La seule chose que je souhaite maintenant est de rester à l'abri de blessures graves durant quelques saisons. Le reste dépend uniquement de moi!»

Roger DE MAERTELAERE
Photos: Michel DAMANET

TIERCÉ SPORT80

Mercredi 8 Février — Sterrebeek
Prix AIGLE — Trot Attelé — 2200 mètres — 150.000 F.B.

par Yves THIBAUT

Nos	Chevaux	Distance	Drivers
1	NOBLESSE	2180	Dir Roelens
2	MIDNIGHT		Rik Lingier
3	NEVERLOST B		Rene Bierinckx
4	PICOLO	2200	Dany Lefevre
5	POLIENNE ROBINE		B. Vanveerdeghem
6	MURATTI		Thierry Hoste
7	ONFREDO		Eddy Colpaert
8	KRUGER		Georges Wynant
9	NYIRA		Kris Vandevoorde
10	ORIPIDE	2220	Etienne Crahay
11	PIC NIC		Joel Verstraeten
12	PALERMO		Eric Demeyer
13	RAILROAD		Marc Desoete
14	MEPHISTO WORTHY		Luc Lannoo
15	OR D'AVRIL		Marc Huygens
16	KALYMNO	2240	A. Van Meirhaeghe
17	MALABAR		Marcel Volckaerts
18	PONTOIS		Wim Bogaert

DES PERFORMANCES SIGNIFICATIVES

Pour ce Tiercé un peu particulier, réservé aux amateurs, nous avons été chercher des courses de la même catégorie, disputées sur des distances similaires, afin d'en tirer des enseignements intéressants.

Il apparait clairement qu'OR D'AVRIL possède une toute première chance, mais une course disputée en septembre attire l'attention sur PALERMO qui rendait 20 mètres à notre favori. L'ennui c'est que ce cheval n'a plus couru depuis lors.

24 décembre 83 — Sterrebeek 2300 mètres

1er OR D'AVRIL	*2320-1'23"1*
2ème OU VAS TU II	*2300-1'24"1*
3ème MALABAR	*2340-1'22"7*
4ème MIDNIGHT	*2280-1'25"1*
5ème NEVERLOST B	*2300-1'24"6*

C'est NEVERLOST B qui est le mieux placé ici pour espérer une revanche sur OR D'AVRIL. Il est intéressant de constater qu'OR D'AVRIL, MALABAR, MIDNIGHT et NEVERLOST B étaient tous conduits par les mêmes drivers que ceux qu'ils retrouveront au sulky cette fois-ci.

3 novembre 83 — Sterrebeek 2300 mètres

1er PIGALLE	*2320-1'22"3*
2ème PIC NIC	*2300-1'23"3*
3ème OR D'AVRIL	*2340-1'21"9*
4ème NEVERLOST B	*2300-1'23"7*

Avantage à OR D'AVRIL, puisqu'il rendait, avec succès, 40 mètres à NEVERLOST B. PIC NIC aura sans doute du mal, aux conditions actuelles, à confirmer.

21 janvier 84 - Sterrebeek 2200 mètres

1er OR D'AVRIL	*2220-1'20"3*
2ème POLIENE ROBINE	*2200-1'21"3*
3ème JUSAN	*2180-1'22"0*
4ème PORTO HEAD	*2180-1'22"0*
5ème ORIPIDE	*2220-1'20"7*

Encore OR D'AVRIL, mais POLIENNE ROBINE et ORIPIDE ne sont pas battus de beaucoup. Là aussi, les drivers étaient les mêmes que ceux que ces chevaux retrouveront dans ce Tiercé.

6 septembre 83 — Sterrebeek 2200 mètres

1er PETRUS	*2200-1'21"8*
4ème PALERMO	*2220-1'21"7*
5ème OR D'AVRIL	*2200-1'22"6*

Cette course situe PALERMO à un niveau supérieur à OR D'AVRIL, puisqu'il le devançait en lui rendant 20 mètres. Malheureusement, PALERMO n'a plus couru depuis lors.

BRELAN D'AS:

OR D'AVRIL, POLIENE ROBINE & ORIPIDE

Un seul échec en cinq sorties, et pour les reste rien que des victoires. Il ne faut pas être devin pour faire un favori d'OR D'AVRIL.

Analysons d'abord l'échec : c'était sur 2300 mètres à Sterrebeek, dans une course d'amateurs et on retrouvait Marc Huygens au sulky. Mais lors de sa prestation suivante, OR D'AVRIL améliorait son record, rassurant ainsi sur sa condition actuelle.

La distance est tout à fait dans ses cordes, puisqu'il s'imposait sur 2200 mètres le 19 décembre et le 21 janvier. Il connaît bien Marc Huygens avec lequel il a gagné deux fois dernièrement, ce qui excuse l'échec du début janvier.

Récemment il devançait POLIENE ROBINE, ORIPIDE, MALABAR, MIDNIGHT et NEVERLOST B.

C'est net, OR D'AVRIL possède tous les atouts en main pour remporter ce prix Aigle.

Après une assez longue période creuse, POLIENE ROBINE vient de très bien courir sur ce même parcours en arrivant à se placer seconde d'OR D'AVRIL, tout en précédant ORIPIDE et PONTOIS.

Cette performance indique un net retour en condition et démontre aussi que cette jument s'entend avec Bart Vanveerdeghem qui lui sera encore associé ici.

Une confirmation de cette dernière sortie vaudrait une place à l'arrivée à POLIENE ROBINE.

ORIPIDE est, en principe, un spécialiste des 1600 mètres et de la course en tête. Il est, le plus souvent drivé par Justin Minet. Ce dernier ne nous en voudra pas si nous estimons que c'est surtout lui qui apprécie prendre d'emblée tête et corde pour foncer au poteau.

Car ORIPIDE a démontré le 21 janvier, avec le jeune Etienne Crahay, qu'il pouvait bien se défendre sur 2200 mètres, même s'il partait avec un handicap initial.

En principe, il est barré par OR D'AVRIL et POLIENE ROBINE. Mais une place est plus que probablement à sa portée.

PRESQUE TOUS MILLIONNAIRES!

En principe, la valeur d'un trotteur se mesure à ses gains. Du moins si l'on tient compte de son âge. C'est ainsi que les chevaux les plus riches doivent rendre du terrain au départ à ceux qui totalisent moins de gains qu'eux; tandis qu'à capital égal, les plus jeunes, qui ont mis le moins de temps à l'amasser, sont préférables aux plus vieux.

Au départ de ce prix Aigle, il n'y a pratiquement que des chevaux millionnaires. Mais, comme cette course s'adresse à des drivers amateurs, ceux qui ne comptent pas encore beaucoup de succès se voient gratifiés d'un avantage de 20 mètres sur les autres. Ce qui modifie considérablement les conditions de la course.

Des conclusions: PICOLO, ORIPIDE, PIC NIC; et surtout MALABAR et PONTOIS, trouvent ici un engagement délicat. Par Contre, NYIRA, OR D'AVRIL et KALYMNO se retrouvent bien placés.

DES AMATEURS EXPERIMENTES

Il y a «amateurs» et «Amateurs». C'est à dire que certains d'entre-eux vont pratiquement découvrir le cheval qui leur sera confié dans ce Tiercé; ou n'ont pratiquement jamais disputés une épreuve de ce genre. D'autres, par contre ont l'habitude d'affronter les «pros» et arrivent même parfois à se distinguer dans cette catégorie.

Certains, enfin, connaissent très bien le cheval qui leur sera associé et ont déjà gagné avec lui.

Pour s'imposer dans ce genre d'épreuve, il faut le cheval, mais aussi l'homme capable de le faire.

Un tuyau? Bart Vanveerdegem vient de très bien courir en compagnie de POLIENE ROBINE; Etienne Crahay était au sulky d'ORIPIDE lors de sa meilleure prestation récente et, de plus, ce jeune homme s'est déjà distingué contre les professionnels les plus coriaces; Marc Huygens a gagné plusieurs fois avec OR D'AVRIL, tandis que Marc Desoete, qui aurait sans doute pu conduire PICOLO, lui a préféré RAILROAD, un cheval en forme qui est souvent associé à son frère Carlos.

Suivez ces drivers, ils ont beaucoup d'atouts en main.

L'AVANTAGE DES "-20"!

Par «—20», nous entendons moins vingt mètres. Il est indéniable que partir devant est très intéressant dans ce type d'épreuve où les bousculades sont monnaie courante.

Or, chacun des trois chevaux qui partiront en tête possède, dans son jeu, des atouts non négligeables. NOBLESSE reste sur des échecs, mais le 14 janvier, sur 2800 mètres, il était longtemps dans le coup contre de bons chevaux avant de baisser pavillon. Sur plus court il peut tenir.

MIDNIGHT, même battu par OR D'AVRIL et MALABAR le 24 décembre, n'est pas à mésestimer. quant à NEVERLOST B, il reste sur deux échecs, mais on sait qu'il s'est déjà bien comporté en pareille compagnie.

RISQUEZ VOTRE CHANCE

Cette semaine, OR D'AVRIL fait figure de base assez solide. Nous ferons tourner nos jeux autour de ce cheval qui, sauf incident de course, ne devrait pas décevoir.

Combinaisons	Type de jeu	Mise engagée
15-x-10/5-3-13-2-1	HS	100 F.B.
15-5-10-3-13	CS	200 F.B.
15-X-X/5-10-3-13-2-1	CSU	300 F.B.
15-X-10/CH (*)	HS	320 F.B.
(*) CH ② Champ, c'est à dire tous les autres chevaux.		
15-X-X/5-10-3-13-2-1-14-12	CSU	560 F.B.
15-5-10-X/3-13-2-1-4-12-4-17	CSX	640 F.B.



Samedi passé, tout le monde entourait Regina Luiz à l'issue du Grand Prix Regina Luiz. Qui sera à la fête ce mercredi?

LA PREUVE PAR LE CHRONO

Pas de doute possible, aussi bien en valeur absolue que si l'on prend en considération les chronos récents, c'est OR D'AVRIL qui se met nettement en évidence. En principe, ce Tiercé ne peut lui échapper.

CHRONOS RECENTS

1	Or D'AVRIL	1'21"7
5	POLIENE ROBINE	1'22"0
10	ORIPIDE	1'22"1
4	PICOLO	1'23"1
6	MURATTI	1'23"5
13	RAILROAD	1'23"6

CHRONOS VALEUR ABSOLUE

15	OR D'AVRIL	1'21"7
2	MIDNIGHT	1'21"9
5	POLIENE ROBINE	1'22"0
10	ORIPIDE	1'22"1
1	NOBLESSE	1'22"3
4	PICOLO	1'22"4

LE PRONO DE SPORT80

Les Bases

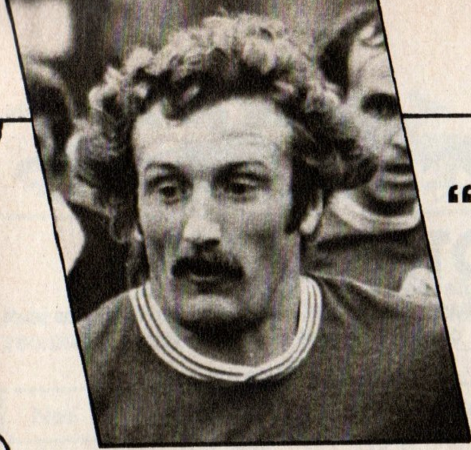
15 OR D'AVRIL
5 POLIENE ROBINE
10 ORIPIDE

Pourquoi pas?

3 NEVERLOST B
13 RAILROAD
2 MIDNIGHT

A surveiller

1 NOBLESSE
14 MEPHISTO WORTHY
12 PALERMO



EDDY DE BOLLE

"MON SEUL REGRET EST DE NE PAS AVOIR VECU MON AVENTURE ANDERLECHTOISE DANS LES MEILLEURES CONDITIONS !"

Dès l'instant où, dans notre pays, on estime qu'un footballeur trentenaire fait partie des «has been», on peut considérer qu'Eddy De Bolle est, au propre comme au figuré, un des plus jeunes «vieillards» de notre football. Non seulement, sur le plan du talent, et le bougre en sait quelque chose, mais aussi dans le domaine de la fraîcheur athlétique. Exemple flagrant, un de plus d'ailleurs, que les chiffres donnés par l'état civil représentent fréquemment une référence douteuse. Aux prochaines «prunes», ce véritable «Ketje» fêtera son âge canonique (35 ans), celui de la liberté, celle que l'U.R.B.S.F.A. accorde avec des airs de fausse libéralité.
Curieuse trajectoire que celle de ce garçon promis, semblait-il, aux meilleures destinées. C'est sous le règne de Marcel Fluche que le jeune prodige de Molenbeek connut à l'âge de seize ans les joies d'un avènement en équipe première. International UEFA, De Bolle voyait s'ouvrir devant son talent précoce des horizons souriants. Après cinq saisons passées dans le giron de son clug d'origine, ce fut le grand saut chez le voisin. A Anderlecht, Eddy connut les aléas de la vie professionnelle mais si ses satisfactions demeurèrent mitigées, il n'en reste pas moins que l'expérience valait à elle seule le déplacement. Trois saisons plus tard, De Bolle, impatient de faire l'aller et retour entre la réserve et l'équipe première prit ses cliques et ses claques et suivit Georges Heylens dans ce qu'on appela en son temps l'époque Bayet. Vingt-quatre mois plus tard, De Bolle regagna le plus haut niveau à La Louvière, juste le temps de se faire remarquer et de regagner la confiance de ses anciens employeurs du Daring redevenu entretemps le RWDM. Deux ans plus tard, nouvel exode pour Alost cette fois où le tandem Heylens-De Bolle est à nouveau reconstitué. Des retrouvailles qui n'ont strictement rien à voir avec le hasard ou la coïncidence. Dans la vie civile où il l'emploie dans son commerce, l'entraîneur de Seraing a toute confiance dans un joueur qui lui renvoie l'ascenseur avec tout le respect qui convient en pareil cas. Chez Georges Heylens, la confiance n'est pas un vain mot. Francis Pomini en sait quelque chose. Dès lors verrait-on Eddy De Bolle émigrer la saison prochaine sur les hauteurs du Pairay que l'on n'en serait pas outre mesure surpris!
La trentaine agissante, c'est aussi l'âge de la sagesse, c'est pourquoi il nous a paru intéressant de rencontrer le libero alostois.

GEORGES HEYLENS

Quels sont les entraîneurs qui vous ont marqué?

Je pense que dans chaque entraîneur il y a des qualités et des défauts. De toute manière, il y a toujours quelque chose à retenir. Sans aucune exagération, c'est Georges Heylens qui m'a le plus marqué. Il m'a fait sortir de ma timidité maladive et m'a donné le caractère pour m'exprimer au mieux de mon talent. Je retiendrai également Johan Boskamp dont l'expérience comme entraîneur fut par trop limitée dans le temps. Le Hollandais avait d'excellentes idées footballistiques. En outre, en tant que professionnel, il constituait un fantastique exemple sur le terrain comme en dehors de celui-ci.

Avez-vous été professionnel? Pendant combien de temps? En aviez-vous la mentalité?

J'ai été pro pendant six ans. A l'Union, à Anderlecht et au RWDM. Qu'est-ce que cela veut dire avoir la mentalité de professionnel? Pour moi, cela signifie avoir un tempérament de gagneur. Ce qui est mon cas!

Avez-vous fait le bon choix en allant à Alost?

C'est quelque chose qui n'est pas évident. Après, c'est toujours plus facile de juger. Je crois qu'il y a, sur le plan footballistique, une grande différence entre l'élite et la division II. Sur le plan physique, c'est plus dur. Il est plus aisé de jouer au football en division I. On y trouve de meilleurs échos.

S'adapter à Alost pour un Bruxellois, cela ne semble pas évident?

J'ai eu des obstacles à surmonter au début. Une fracture du pied a longtemps retardé ma préparation et l'on attendait de moi monts et merveilles. Il y eut quelques déceptions au commencement car je n'avais pas atteint mon rendement optimal. Tout cela est oublié aujourd'hui et mon adaptation s'est effectuée sans heurts.

Quelles sont les causes des résultats moyens de l'Eendracht?

Essentiellement des problèmes d'efficacité. Nous ne parvenons pas à inscrire de but. Il faut renconnaître que le départ de Salvador, il y a deux ans, a creusé un grand vide que Teuben n'a pas réussi à combler en dépit de sa bonne volonté. Le Brésilien était très intelligent et il faisait de l'espace pour les autres.

Jean-Pierre Borremans est-il mis en cause?

Vous savez, sans doute mieux que moi (!), que lorsqu'une équipe ne fait pas les résultats escomptés, on cherche toujours des puces sur la tête de l'entraîneur. C'est inévitable. Je précise cependant que physiquement et tactiquement il n'y a absolument rien à redire du travail de notre entraîneur.

On murmure que sous peu il pourrait y avoir des changements à la tête du club?

C'est exact et il n'y a pas de fumée sans feu. Le club, aux dires de certains, connaîtrait des difficultés financières. Il n'est pas impossible que l'on assiste à des développements assez rapides.

LIBERO

Eddy De Bolle libero est-ce un aboutissement à 35 ans? Ou cela signifie-t-il qu'il n'est plus capable de jouer au milieu du terrain?

Pas du tout. J'ai eu une longue conversation avec l'entraîneur qui m'a demandé d'occuper ce poste afin de stabiliser la défense. Je me suis rendu à ses raisons parce que le bien de l'équipe passe avant mes intérêts personnels. Il est exact que mes préférences vont vers une place au milieu du terrain et j'ajouterai que je me sens toujours parfaitement capable d'assumer ce rôle.

Comment voyez-vous la suite de votre carrière?

J'espère encore jouer pendant au moins deux ans. Ma santé est excellente pour le moment et il n'y a donc aucune raison d'arrêter tant qu'on se sent capable. Après quoi, je m'orienterai vers une carrière d'entraîneur.

Avez-vous des regrets?

Oui, peut-être! Celui d'avoir été à Anderlecht sans avoir été prêt psychiquement pour affronter une telle aventure même si elle m'a beaucoup apporté sur le plan expérience.

Et si c'était à refaire?

Je choisirais un club moins ambitieux dans un premier temps pour parfaire mon écolage et me stabiliser avant le grand saut. Mais, avec des si...!

Jean-Paul COLONVAL ■

Eddy De Bolle espère encore être actif durant deux saisons. Après cela, il se tournera vers le métier d'entraîneur...



VOLVO

GARAGE PAUL DE SMET

Chaussée de Gand 135
1730 - Zellik-Asse
☎ 02-465.22.65



JANVIER 1984

D	L	M	M	J	V	S
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

FEVRIER 1984

D	L	M	M	J	V	S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29			

MARS 1984

D	L	M	M	J	V	S
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

AVRIL 1984

D	L	M	M	J	V	S
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

MAI 1984

D	L	M	M	J	V	S
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

JUIN 1984

D	L	M	M	J	V	S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

JUILLET 1984

D	L	M	M	J	V	S
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

AOUT 1984

D	L	M	M	J	V	S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

SEPTEMBRE 1984

D	L	M	M	J	V	S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23/30	24	25	26	27	28	29

OCTOBRE 1984

D	L	M	M	J	V	S
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

NOVEMBRE 1984

D	L	M	M	J	V	S
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	

DECEMBRE 1984

D	L	M	M	J	V	S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23/30	24/31	25	26	27	28	29

L'équipe KWANTUM-DECOSOL roule avec des Volvo de Paul de Smet

GUILLAUME DRIESSENS

Nos coureurs n'ont pas encore compris que c'est la crise...

ILS VEULENT TOUJOURS ROULER EN MERCEDES ET FAIRE DU GENRE

«Je me fais du souci, Monsieur», dit Maria Driessens. «Quand il parle de courses, il se fâche. Un des ces jours, il va encore attraper quelque chose...»
Mais Guillaume Driessens rassure son épouse. «Je suis encore allé voir le médecin la semaine passée. Il voulait prendre ma tension. «13», lui ai-je dit. Et, de fait, quand il contrôla, c'était bien cela. Je me connais, tout de même! C'est pourquoi il n'y a aucune raison que je ne travaille plus. Je ne suis pas éternel et je devrai me retirer un jour, mais je n'en ai pas l'envie pour l'instant».
Driessens est dans le monde du vélo depuis un demi-siècle. En '84, il a obtenu à la Ligue sa licence de directeur sportif pour la 36ème fois. On est pour ou contre «Lomme». Ses détracteurs disent qu'il est surfait, «bidon». Driessens répond en citant les vedettes qu'il a coachées: Van Looy, Merckx, Maertens, De Vlaeminck.
Cette fois, c'est Jan Raas qui l'a appelé et ce Zélandais au caractère peu amène n'est pas précisément l'homme à se confier à un directeur sportif «qui n'y connaîtrait rien».

Il y a un an, j'était très déprimé», dit Driessens. «Le jour de Liège-Bastogne-Liège, il y eut cette algarade avec Willems. J'en avais marre de ce garçon, cela ne pouvait plus durer. Là, j'ai bien pensé que j'allais abandonner pour de bon le sport cycliste. Mais en rentrant à la maison, on m'a déjà téléphoné d'Italie pour me proposer la direction d'une équipe. Les patrons de l'équipe Willems ont essayé de me récupérer, en me nommant manager, mais j'ai refusé, car je ne voulais plus rien savoir de cette formation. J'ai ressenti comme un affront le fait qu'ils m'offraient une autre fonction, comme si mes trente années d'expérience ne signifiaient rien. Ils ont choisi le côté du coureur et c'était leur droit, mais chacun a pu constater où cela les a menés... Comme j'avais un contrat, je n'ai pu m'occuper de professionnels. Je me suis donc tourné vers des amateurs, des Brésiliens entre autres. Et puis Jan Raas est venu me voir».

— N'étiez-vous pas étonné de le voir débarquer à Vilvorde?

«J'étais surtout surpris qu'il veuille quitter Post. Au début, j'ai même essayé de le faire rester chez Peter, car je m'entends bien avec Post depuis toujours, mais Raas avait des raisons de partir et il emmenait cinq autres coureurs avec lui. Quelques jours après, Raas est revenu chez moi avec Priem, j'avais eu le temps de réfléchir, je m'en voulais encore pour Post, mais j'ai tout de même accepté l'offre. Jan est un gars qui me plaît, un type pas facile, certes, mais franc. Bon, mais nous devions encore chercher un sponsor et ce fut bien plus difficile que nous ne l'imaginions. Et Jan a souffert, car pendant quatre mois il s'est davantage occupé d'affaires (il s'était porté garant pour ses coureurs) que de sa condition en course. Sans cela, il aurait pu gagner le Super-prestige. Mais aujourd'hui je suis optimiste, j'ai une bonne équipe, avec des hommes de métier, consciencieux (ils sont si rares!) et j'ai bien l'intention de leur montrer aussi ce qu'est un directeur sportif. Bien plus qu'un entraîneur, comme le prétend Hinault.
Lorsqu'il refuse le terme «directeur technique» au profit d'entraîneur, c'est pour infliger «une piqûre» à Guimard, c'est clair. Ce qui se passe avec Hinault est typique pour un coureur qui prend de l'âge. Il s'oppose aux gens qui l'ont aidé pendant des années, parce qu'il croit en savoir plus et pour prouver qu'il peut faire mieux qu'eux, il se lance dans la rénovation, la nouveauté. On voit cela dans les autres sports aussi. Parce que tous ces messieurs veulent devenir des «patrons», c'est tout. C'est pourquoi je déplore que tant de directeurs sportifs se plient aux désirs et aux caprices de leurs coureurs. Moi, quand je dis à gauche, c'est à gauche. Parce que c'est moi qui décide! Je l'ai dit à mes coureurs, l'année passée: si je vous quitte, vous perdrez la quatrième roue de la charrette. Beaucoup pensent que le directeur sportif est la cinquième roue, mais non, c'est bien la quatrième. Nos coureurs n'ont pas encore compris que c'est la crise. Ils veulent toujours rouler dans de belles Mercedes et faire du grand genre. Il faut espérer qu'ils prennent conscience de leurs propres responsabilités dans le fléchissement du cyclisme. Quand on me dit en Hollande que notre cyclisme est si mièvre, je suis honteux. Mais ce n'est pas à moi, à 72 ans, d'éprouver cette gêne, mais à eux, les coursiers.
Le problème, c'est que nous n'avons plus beaucoup de bons coureurs, en Belgique. Ceux que nous appelions jadis des coureurs de deuxième zone remportaient de grandes épreuves, parfois. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Parce que ces «deuxièmes choix» se prennent ou sont considérés désormais à tort comme des Messieurs!»

— Que pensez-vous pouvoir encore apporter à Raas?

«Sincèrement, on ne peut plus apporter grand chose à un athlète de 30 ans. Jan sait qu'il pourra jouer un rôle important dans l'équipe dans l'optique des jeunes. De jeunes talents tels que Vanderpoel vont tirer profit de la classe et de l'expérience de Jan. Quand il ne se sentira pas à cent pour cent, il ne fera pas travailler les autres pour lui, mais les laissera jouer leur propre chance. Cela aussi on ne le voit pas en Belgique. Ici, un leader peut se laisser protéger du vent des kilomètres durant, alors qu'il sait pertinemment bien qu'il n'aura aucune chance dans la finale.» ■



Driessens avec Adri Vanderpoel et le directeur-adjoint Giesberts (extrême droite). «La saison n'a pas encore commencé et mes coureurs m'ont déjà valu plus de satisfactions que jadis tout au long d'une année...

Guillaume Driessens en discussion avec Jan Raas, l'homme autour de qui tout va tourner en 1984. «Les autres coureurs vont profiter de l'expérience et de la clairvoyance de Jan», dit Driessens

Texte: Roger DE MAERTELAERE
Photes: Philippe CROCHET

EURO '84 - "LA CAISSE NOIRE" : DES COQS INQUIETS, BERNARD LACOMBE SEREIN

Trop heureux d'assurer l'organisation de la phase finale de la Coupe d'Europe des Nations pour équipes nationales, nos voisins sont subitement devenus inquiets. Lorsqu'il avait enlevé le «morceau» des instances suprêmes de l'UEFA, Fernand Sastre jubilait intérieurement. L'Euro '84 allait être l'apothéose d'une carrière bien remplie pour l'ancien fonctionnaire au Ministère des Finances. Le président de la FFF, il faut en convenir, s'est dépensé sans compter dans un contexte particulièrement difficile. Par essence, notre voisin a l'épiderme fragile et, en outre, il est le roi de la contestation. Faire œuvre utile y est plus malaisé qu'ailleurs car la patience n'est guère une vertu cardinale dans l'hexagone. On vous demande des résultats immédiats et si tel n'est pas le cas on vous jette aux chiens. Après les championnats d'Europe, Fernand Sastre retournera d'où il est venu, c'est à dire au Ministère des Finances dont il fut détaché voilà quelques années pour tenter de sortir le football de l'ornière dans laquelle il s'était enlisé.

Même s'il ne veut pas en convenir, Fernand Sastre est abattu aujourd'hui. La raison en est fort simple: la grande fête du football français risque d'être gâchée.
Or, tout semblait concourir à un fracassant succès. Les vagues d'enthousiasme suscitées par l'admirable Mundial des tricolores n'étaient pas encore dissipées. La conquête du Ballon d'Or européen par un Platini plus éblouissant que jamais. La mise à terme de l'opération grands stades destinée à offrir à la France des arènes dignes de ce nom. Tout cela devait concourir à un triomphe du football hexagonal. Tout... sauf quelques grains de sable insidieusement venus s'insérer dans une mécanique qui subitement se met à grincer. Rien ne permet, dans l'état actuel des choses, d'affirmer que le nouveau stade de Nantes sera prêt à temps. Et les Diables Rouges devront peut-être affronter les «Coqs» sur une pelouse insuffisamment préparée. Ou bien, il faudra changer de lieu et remettre le cap sur le Parc des Princes, ce qui, soit dit en passant, serait loin de constituer une aubaine pour nos représentants! Et puis, il y a les retombées de la «Caisse noire» de Saint-Etienne. Il y aura maintenant bientôt deux ans que cette affaire est dans les mains de la Justice et, le moins qu'on puisse dire, c'est que nos voisins se seraient bien passés de cette publicité gratuite. Une publicité qui a suscité l'ire de Michel Hidalgo lequel récemment n'a pas mâché ses mots: **«Je comprends très mal les objectifs du Juge Desmure puisque les joueurs ont déjà, depuis l'année dernière, acquitté d'importants redressements fiscaux. On voudrait tuer le football qu'on ne s'y prendrait pas autrement!»**

CREDIBILITE

Publicité ou pas, le juge d'instruction commis à cette affaire avance lentement, à petits pas, décidé à faire toute la lumière sur les pratiques que Roger Rocher, aujourd'hui incarcéré depuis le 30 novembre, avait mis en exergue sous sa présidence.
Dans la comptabilité occulte existe un «trou» d'une cinquantaine de millions de francs belges. Alors, on reprend tout à zéro, retour à la case départ. On convoque tous les fameux bénéficiaires des sommes occultes et on les prie de vider leur sac... Les inculpations volent haut mais rien ne dit que lorsque l'instruction sera clôturée, des non-lieux ne seront pas prononcés!
Dans l'intervalle, cela ne sent pas bon et le football perd une partie de sa crédibilité. Personne ne se préoccupe de Rocher que l'on prétend gravement malade et dont les demandes de mise en liberté provisoire ont été rejetées jusqu'ici. Nous avons même cru comprendre que l'anathème avait été prononcé contre lui par les dirigeants de clubs français. Leur théorie est la suivante: c'est en trichant que Rocher a organisé la domination de Saint-Etienne sur le football français. Le cercle stéphanois a bâti son empire sur une équivoque: celui de l'argent «noir»! Les autres clubs affirment qu'il ne leur était pas possible de battre leur concurrent stéphanois sur le plan du recrutement parce que ce dernier possédait les arguments illicites qu'on connait désormais! Pauvre Rocher, après avoir été adulé, il est aujourd'hui littéralement vomi! Autre sujet de préoccupation pour le football français: sa gabegie en matière financière. On vient d'apprendre que le déficit des clubs aurait tout simplement doublé en l'espace d'un exercice. A la fin de la saison 81-82, le déficit s'élevait à 380 millions de francs belges; un an plus tard, il se portait à 630 millions de nos francs!
Le refus, la saison dernière, d'un plan de sagesse préconisé par la Fédération. Refus signifié par l'UNP (Union Nationale des joueurs Professionnels) ainsi que par l'état qui ne voulait pas accorder les dégrèvements fiscaux demandés par les «artistes» du ballon rond et que l'on accorde volontiers aux «artistes» (comédiens, chanteurs, acteurs etc...). Actuellement, la situation des clubs est absolument dramatique. Les états-majors font, toutes affaires cessantes, anti-chambre dans les mairies pour solliciter d'importantes «rallonges» aux deniers municipaux consentis aux clubs. Un club comme le FC Nantes, dont la gestion a toujours été citée en exemple, vient de se rendre compte que son déficit atteindra en fin de saison les quarante millions de FB!
Légèreté, imprévoyance, spirale des salaires conséquence du manque de fermeté de dirigeants qui ne savent pas dire non ou bien croient au Père Noël. Il y a de tout cela. Et les succès n'arrangeront rien. Si d'aventure la France devait remporter, comme elle en a les moyens d'ailleurs, le Championnat d'Europe, ce serait sur le plan financier une véritable catastrophe pour les clubs. En effet, les exigences des joueurs, déjà stratosphériques aujourd'hui, ne connaîtraient plus de bornes1




Lacombe, buteur émérite, peut regarder l'avenir avec le sourire. Malgré quelques petits ennuis stéphanois, il garde la cote en France. Ce qui n'est pas le cas de Jean-François Larios (à gauche), l'une des principales victimes de l'affaire des «caisses noires»...

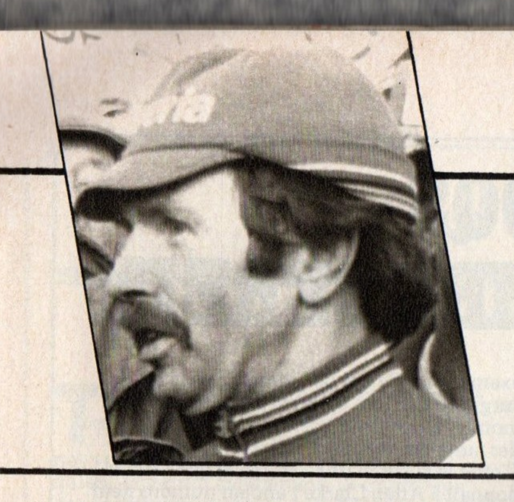


Michel Platini semble plaider... non coupable! Et Michel Hidalgo de prendre sa défense, ainsi que celle de tous les coqs ayant transité un jour par le Forez: «On voudrait tuer le football qu'on ne s'y prendrait pas autrement»

216 BUTS

Si son inculpation de recel de biens sociaux et d'abus de confiance laisse froid un certain Bernard Lacombe, dans le cadre de «l'affaire» stéphanoise, en revanche, «Nanard» se montre autrement enthousiaste sur son tableau de chasse qui en fait le premier goleador de France. En attendant de dépasser Hervé Revelli qu'il vient de rejoindre au sommet de la hiérarchie, Lacombe se découvre de nouvelles ambitions. En effet, la place d'avant-centre de l'équipe de France demeure toujours vacante. Personne, jusqu'à ce jour, n'a réussi à s'y imposer. Alors pourquoi ne serait-il pas permis de rêver à 32 ans? Lacombe a des arguments à faire valoir puisqu'il a l'oreille de Platini et de Giresse avec lesquels il s'entend comme larrons en foire. Le Lyonnais n'est pas un avant-centre tel que les canons classiques le définissent. C'est surtout un remiseur qui se déplace sur la largeur du terrain. Il met un sens collectif hors du commun au service d'une mobilité exemplaire. Ce qui ne l'empêche pas de surgir de derrière pour surprendre son beau monde. Lacombe un centre-avant «renifleur» des surfaces de réparation. Pourquoi pas? C'était le surnom (the «sniffer») que l'on donnait à Allan Clarke l'ancien numéro neuf de Leeds.
Bernard Lacombe n'a connu que trois clubs. L'Olympique Lyonnais pendant huit saisons où son entente avec Di Nallo et Chiesa fit des ravages. 123 goals en tout. Ensuite, une saison à Saint-Etienne (14 réalisations) et, actuellement, il en est à son cinquième exercice à Bordeaux où son tableau de chasse s'orne de 79 buts. Ce qui donne un total général de 216 gestes suprêmes, à égalité avec Hervé Revelli mais loin encore du total fabuleux de Delio Onnis 273 goals!
L'objectif de l'attaquant des Girondins est de réhabiliter en France une fonction qui ne fait pas l'unanimité dans le chef de ceux qui l'assument. Depuis Justo Fontaine, on fait la fine bouche et on s'empresse d'aller chercher ailleurs ce qu'on pourrait trouver chez soi avec un minimum de patience. Mais voilà, on vous le disait par ailleurs. La patience et le Français, cela ne fait pas bon ménage...

JEAN-PAUL COLONVAL



En Hollande, ce n'est un secret pour personne: Groenendaal et Stamsnijder ne s'entendent guère. Et si le second possède indiscutablement le plus beau capital talent, il n'en demeure pas moins que Groenendaal s'évertue régulièrement à le tutoyer, à «discuter» son autorité dans les labourés. Dernièrement, le 29 janvier, il fut sur le point d'enfin prendre le meilleur sur son adversaire de toujours. Hélas, Dame Fortune en décida tout autrement...

REIN GROENENDAAL:

"S'IL GELE A OSS, J'AURAIS MA CHANCE POUR LE TITRE MONDIAL..."

— Je me suis embourbé au dernier tour du championnat de Hollande, raconte Groenendaal. J'avais 1 min 30 de retard sur Hennie Stamsnijder, et autant d'avance sur le troisième, Adri Van der Poel. Sur le dépôt d'immondices de Oss, mon pied s'est enfoncé profondément dans la boue. En voulant remonter en selle, je me suis tordu la cheville. Je ne pouvais plus prendre appui sur ma jambe. En lieu et place de la médaille d'argent, j'eus droit au brancard. Effectivement, le nom de Rein Groenendaal ne figure pas au palmarès du championnat de Hollande.

— Cet échassier de Hennie Stamsnijder était inabordable, reconnaît Rein.

L'atmosphère n'a jamais été au beau fixe entre Stamsnijder et le plafonneur de St. Michiels Gestel. Groenendaal est intarissable à ce sujet:

— Il y a peu, des journalistes de la télévision hollandaise se rendirent à Zillebeke avec l'intention de consacrer un reportage aux deux «ennemis» du cyclo-cross néerlandais: Stamsnijder et Groenendaal! On ne peut dire que nous nous entendons comme larrons en foire, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit de refuser la rencontre. Stamsnijder est plus têtu. Il refusa un jour de s'asseoir à la même table que moi. Depuis lors, notre rivalité est plus vivante que jamais. Il n'y a pas vraiment d'atomes crochus entre nous.

NEUTRE

Rein Groenendaal suivra d'un œil neutre le duel que se livreront Roland Liboton et Hennie Stamsnijder lors des prochains championnats du monde à Oss.

— Dans la boue d'Asper, Liboton témoigna d'autant d'assurance que «Stam» à Oss. J'ai pu voir à la télévision qu'en Flandre également, il fallait courir sur une bonne partie du circuit. Mais il y avait moyen d'alterner. L'habileté sur un vélo avait également droit de cité. Ce fut la grande différence avec Oss. Après avoir quitté la piste cyclable, la course à pied régnait en maître. Durant trois-quarts du circuit. Ce parcours convenait parfaitement à Hennie Stamsnijder. Avec ses 66 kilos pour 1 m 83, le restaurateur de Enter se déplaçait plus facilement dans la boue que n'importe quel adversaire. Sur ce point, il jouit d'un avantage certain sur Roland Liboton, avant tout parce qu'il n'y a pas de cassure de rythme après s'être extrait du bourbier.

— Liboton n'endossera donc pas son quatrième maillot arc-en-ciel?

— Je n'irai pas aussi loin. Mais je sais que Stamsnijder ne sera pas loin du champion du monde. Du moins si, comme lors du championnat de Hollande, il pleut aussi le 19 février.

Rein Groenendaal espère pourtant qu'il n'en sera pas ainsi.

— Malgré mon 1 m 65, je ne parviens pas à descendre sous les 65 kilos. C'est déjà en soi un handicap pour un cyclo-crossman. Mais lorsqu'il s'agit de courir dans la boue, ma dernière chance s'envole. Lors du championnat de Hollande, j'étais déjà très heureux de pouvoir me maintenir à 1 min 30 de Stamsnijder. Finalement, je me suis tout de même fait piéger par la boue.

— Doit-on en déduire que Rein Groenendaal espère qu'il gèlera le jour J?

— En ce qui me concerne, les vingt à trente mille spectateurs qui ceintureront le parcours à Oss peuvent grelotter dans leur manteau. Dans les glaces de Zillebeke, j'ai un jour tiré profit de ma formation de pilote de moto de vitesse, une spécialité très acrobatique. Les Liboton, De Vlaeminck, Ghyllebert et autres Zweifel durent tous baisser pavillon devant moi. Le «patinage sur deux roues» était un réel plaisir pour moi. Mes adversaires n'osaient trop s'aventurer sur cette surface.

— Vous avez été pris par le démon de la moto jusqu'à vos 23 ans?

— Aussi longtemps que j'étais jeune marié, cela ne posait aucun problème. J'avais tout loisir de préparer mon matériel. Mon pré servait à entreposer les motos et les accessoires. La venue d'«Amor» a complètement modifié la vie de Groenendaal. Il n'était évidemment pas concevable de laisser le nouveau-né se débrouiller seul. Dès lors, la moto dut être abandonnée. A partir de ce moment, je suis allé voir des cyclo-cross. Des voisins y prenaient part. Tu devrais essayer également, m'ont-ils dit. J'ai suivi leurs conseils. C'était en 1974. J'ai pris part aux compétitions juniors. Mais je me cassais toujours la figure. Durant les onze premières courses. En tant que motocycliste,je ne connaissais pas le danger. Dans les champs, c'était autre chose. Il m'arrivait de concéder deux ou trois tours de retard chez les amateurs. Je ne considérais le cyclo-cross que comme un hobby. En 1977, j'ai remporté mon premier prix. Le 21ème. Je me suis encore classé trois fois parmi les dix premiers. Après trois ans de tergiversations, ma carrière a enfin réellement débuté. J'ai remporté cinq victoires. Puis huit la saison suivante, dont une à Diegem. Je suis entré chez Superia par l'intermédiaire d'un marchand de bicyclettes hollandais. J'y ai signé mon premier contrat de professionnel. J'ai abandonné mon métier de plafonneur. Je me suis entraîné d'autant plus, et les résultats ont suivi. Depuis 1981-82, j'ai obtenu 36 premières places. Cette saison, j'en suis à dix. Je m'aligne toujours aux côtés des meilleurs.

— Votre deuxième place au Superprestige prouve-t-il que vous appartenez au gratin du cyclo-cross?

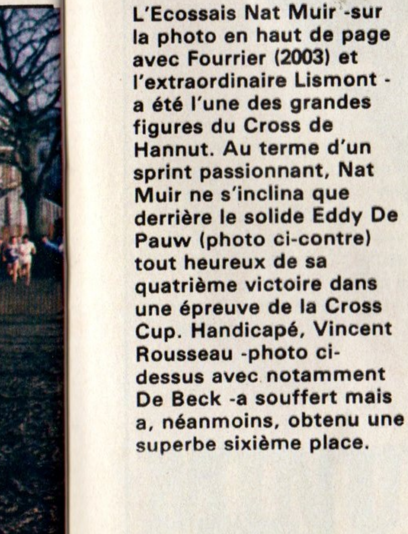
— On pourrait le croire. Mais c'est surtout la performance réalisée au championnat du monde qui détermine la valeur marchande d'un cyclo-crossman. Je crains qu'il ne pleuve à verse le 19 février. Alors, espérons pour Liboton et moi-même, que le baromètre descende sous zéro. Roland en tirerait profit également.

F.D.

■

Le départ du Cross de Hannut vient d'être donné et Eric De Beck impose la cadence. Ronny Agten (938) le suit mais Vincent Rousseau est également aux avant-postes.

LA CLASSE DE DEPAUW, LA VOLONTE DE ROUSSEAU

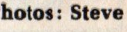
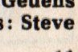


L'Ecossais Nat Muir -sur la photo en haut de page avec Fourrier (2003) et l'extraordinaire Lismont - a été l'une des grandes figures du Cross de Hannut. Au terme d'un sprint passionnant, Nat Muir ne s'inclina que derrière le solide Eddy De Pauw (photo ci-contre) tout heureux de sa quatrième victoire dans une épreuve de la Cross Cup. Handicapé, Vincent Rousseau -photo ci-dessus avec notamment De Beck -a souffert mais a, néanmoins, obtenu une superbe sixième place.



Les bruits les plus alarmistes avaient circulé, la semaine passée. à propos de Vincent Rousseau, le leader de la Cross Cup. On disait qu'il souffrait de troubles intestinaux, qu'il était alité avec 39.5 de fièvre et qu'il souffrait aussi d'un virus. Trois jours avant le départ du Cross de Hannut, il ne semblait pas y avoir de doute: la mort dans l'âme, Vincent Rousseau devrait bien déclarer forfait. Mais il faut croire que le crossman wallon a été soigné par un docteur-miracle, vendredi et samedi, car, dimanche, il s'est trouvé d'emblée aux avant-postes de la course. Il laissa le soin d'assurer le train au Limbourgeois Ronny Agten mais paraissait décidé à vendre chèrement sa peau lorsque la guigne le frappa pour la deuxième fois. Fourrier lui accrocha un spike et cet incident lui fit perdre une vingtaine de mètres. Il glissa à la quinzième place et n'allait plus jamais parvenir à revenir parmi les premiers. Mais il a, cependant, sauvé l'essentiel: en terminant sixième, il a encore empoché quarante points et il précède toujours Eddy De Pauw de dix points. Tout permet donc de penser que déjà vainqueur des trois cross précédants de la Cross Cup, Rousseau sera le vainqueur du Criftérium de Régularité.
Disons le franchement: il n'aura pas volé les 100.000 francs qui en sont la récompense !
N'hésitons pas à rendre hommage à la volonté de Vincent Rousseau qui a su réellement serrer les dents et a été, dimanche, un véritable modèle de caractère.
Mais rendons également hommage au vainqueur de dimanche: Eddy De Pauw qui, au sprint, battit l'Ecossais Nat Muir, lui-même. Voilà donc une victoire de réelle valeur.
Sur un parcours boueux, on attendait plutôt le spécialiste de la «gadoue» De Beck mais celui-ci a fait faux-bond sans autre forme de commentaire.
Eddy De Pauw n'a pas été épargné par la poisse, dans le passé. Va-t-il enfin réaliser sa véritable percée? L'athlète de la Sova entrecoupe désormais son entraînement de périodes de repos et sa préparation semble nettement meilleure.
De Pauw, par sa classe, et Rousseau par son opiniâtreté ont été les jeunes vedettes à Hannut. Mais que dire de ce vieux briscard de Karel Lismont? Plus la saison avance, meilleure semble sa condition. On vit le Limbourgeois à l'avant-plan dès le début de la course. Mais la boue n'est-elle pas son meilleur allié?
— J'aime patauger, dit Karel Lismont. Et je n'ai pas eu peur de prendre la tête au contraire de De Pauw, qui se contente de tout surveiller du coin de l'œil. Mais je ne lui en veux pas. Il est encore jeune et à tout le temps pour se distinguer. Rousseau et lui sont deux athlètes qui ne devraient vraiment éclater que dans quelques années. Ne leur demandez pas de dominer déjà tout le monde au prochain Championnat du Monde à New York. Les meilleurs crossmen sont capables de réaliser 27.20 ou 27.30 sur 10.000 mètres. De Pauw et Rousseau ont déjà fait une très belle course quand ils terminent en 28 minutes. Et n'oubliez pas que l'on ne trouve que les meilleurs à un Championnat du Monde. Mon ambition n'y dépassera pas une 40e ou 50e place !»
Mais Karel Lismont a d'autres ambitions quant au prochain Championnat de Belgique:
«Le parcours n'y est pas lourd. Ce qui est un désavantage pour moi. Mais je parcours à nouveau 150 kms par semaine, en guise d'entraînement. A Hannut, je n'espérais qu'une septième ou une huitième place et je suis monté sur le podium! Ce sera également mon objectif au Championnat de Belgique où De Pauw et Rousseau seront mes principaux adversaires. Mais n'oublions pas non plus Hagelsteens. Je crains moins Léon Schots qui n'a plus prouvé tellement depuis quelque temps!»

Bob Geuens
Photos: Steve

LE GRAND TOUR par Robert Janssens (5)

DIX MINUTES POUR UNE GORGEE

Il est bien évident qu'il ne suffit pas de s'installer confortablement sur une bicyclette pour devenir un bon coureur du Tour de France. Bien d'autres éléments entrent en considération, dont deux surtout peuvent être considérés comme la clé du succès dans la plus importante épreuve cycliste de l'année: l'entraînement et l'alimentation. Si l'on arrête le premier dès qu'a été donné le départ du prologue, le second garde toute son importance durant toute la durée de la compétition. L'alimentation des sportifs de haut niveau a déjà fait l'objet d'études innombrables. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, certains produits (sous forme de pilule ou de liquide) ont également fait leur apparition sur le marché. Les firmes qui les fabriquent prétendent en faire des aliments de substitution pour les traditionnels pain, viande et légumes.

Des études ont déterminé qu'un coureur dont le poids de corps avoisinne les 75 kgs brûle, à une vitesse de 45 kms, 1750 kilocalories à l'heure. C'est énorme, si l'on considère que le corps humain ne consomme habituellement trois mille de ces calories par jour.

Durant et après la course, le cycliste doit donc reconstituer les réserves consommées. Avant de nous étendre sur ce problème, il convient de souligner que la manière de courir influence grandement l'importance de la consommation de ces calories. Celui qui peut se protéger du vent, qui se met à l'abri au milieu du peloton, peut réaliser jusqu'à 30% d'économie.

Il est évident que le fait de produire des efforts ouvre l'appétit. Il n'y a qu'à observer les coureurs à table, le soir après l'épreuve, pour constater que, là également, il ne s'agit que de gens comme les autres. L'histoire du Tour de France regorge d'anecdotes au sujet de participants qui ne se satisfont pas de la portion habituelle. Sans parler de M. Winand qui, au temps des pionniers en 1906, profitait de chaque contrôle de ravitaillement pour récolter tout ce qui lui tombait sous la main. Il repartait, chargé comme un mulet, avec des provisions pour toute la durée de l'étape. Je le répète: à cette époque surtout, des concurrents ne participaient pas au Tour de France pour la seule gloire sportive. Certains, comme ledit Winand, prenaient un malin plaisir à se nourrir durant un mois aux frais de la collectivité.



Tous les moyens sont bons pour assouvir la soif des coureurs. Les fontaines sont prises d'assaut, sous l'œil indifférent d'un villageois lisant tranquillement son journal (en haut). Ou la bière, limonade et eau gazeuse récoltée par un « valet » qui se chargera ensuite d'effectuer la distribution entre ses équipiers dans le peloton (ci-contre)

En mai, le livre «Le Grand Tour», de Robert Janssens, sera disponible aux Editions Helios (Kapellen). Dans cet ouvrage, publié en neérlandais, l'auteur ne nous conte pas l'histoire de la plus grande compétition cycliste du monde. Il en développe certains aspects. Sport 80 vous présente, en avant-première, plusieurs extraits de ce livre.

DOUZE COTELETTES!

Bien plus typique est le cas de François Faber, l'un des héros de l'histoire du Tour de france, réputé non seulement pour la valeur de ses performances, mais également pour son appétit insatiable. On a dit de lui qu'il ne prenait jamais le départ d'une étape sans avoir pris le soin d'emporter avec lui douze côtelettes. Mon excellent ami Roger Bastide écrivit de lui dans son langage imagé:

«Tout d'abord, il faut savoir que ce géant dépassait d'une bonne demi-tête Francis Pélissier (1,82m.), pour n'en citer qu'un. Si l'aiguille de la balance indiquait parfois 90 kilos pour Faber, son poids de forme se situait aux environs des 80 kilos. En ce qui concerne ces douze côtelettes, il faut établir une distinction entre le gastronome, confortablement intallé à une table, et le coureur durant la pratique de son sport. Le coureur se nourrit pendant l'effort, et au moment où il se débarrasse des restes de sa côtelette en course il, n'en aura mangé qu'une bonne moitié. En outre, il faut tenir compte de la longueur de l'étape qui, lorsqu'elle atteint 300 kms, peut durer dix heures. Dans ces conditions, les douze côtelettes ne me semblent pas exagérées».

Il est possible que Bastide ait lui aussi l'appétit vorace, car il n'est tout de même pas donné à tout le monde d'avaler ainsi la moitié de douze côtelettes.

Dans une épreuve comme le Tour de France, il arrive que la fatigue empêche le coureur de manger, alors que son estomac exige le renouvellement des réserves consommées. Dans un cas pareil, le sportif peut toujours avoir recours aux aliments artificiels et vitamines si chaudement recommandés par les fabricants. Les spécialistes sont pourtant d'avis que ces produits ne peuvent jamais remplacer entièrement la nourriture habituelle. Ecoutons à ce sujet le docteur Harm Kuipers, spécialiste hollandais en médecine sportive:

«Lorsque vous voyez ce qu'un sportif consomme parfois en dehors de son alimentation habituelle, vous ne pouvez pas en croire vos yeux. Certains avalent quantité de pilules, tablettes et autres capsules, et que sais-je encore. La plupart ne se rendent pas compe que la consommation non prescrite de ces produits peut être plus nocive que bénéfique».

PIGEON A LA STRYCHNINE

IL y a de nombreuses années, un firme a lancé sur le marché des produits de substitution à la nourriture habituelle. Pour commercialiser l'affaire, elle avait décidé de sponsoriser l'importante compétition d'avant-saison, Paris-Nice, et le contrat stipulait que les coureurs seraient nourris à base de ce produit-miracle. Ce remède fit cependant long feu, et les petits pains, tartes au riz et glucose ne tardèrent pas à refaire leur apparition dans les musettes. L'idée de remplacer la nourriture habituelle par des produits artificiels est aussi vieille que le sport. A l'époque des pionniers, les coureurs mangeaient régulièrement du pigeon, car ils étaient persuadés que sa viande contenait de la strychnine, considérée alors comme l'un des meilleurs produits dopants. Aujourd'hui encore, la majorité des sportifs d'élite suivent des cures de vitamine et omettent ainsi l'une des règles les plus élémentaires, ainsi que nous l'explique à nouveau le Docteur Kuipers:

Suite page 44

Suite de la page 43

«Ne vous y trompez pas! Vous pouvez vous alimenter insuffisamment, mais vous ne devez pas consommer un surplus de vitamines. Votre corps les rejettera, et c'est alors de l'argent inutilement dépensé. Mieux même, si vous ingurgitez trop de vitamines A et D, cela peut nuire à votre santé, sans vous permettre pour autant de rouler plus vite en course».
Hormis leur intérêt profond pour les vitamines et autres moyens modernes de préparation, les habitudes alimentaires des coureurs demeurent très classiques, et le traditionnel bifteck avec riz est encore régulièrement cité au menu. Pourtant, toujours selon le docteur Kuipers, il s'agit d'une grave erreur :
«Beaucoup pensent encore que la viande rouge donne des forces. Rien n'est plus faux. Le bifteck recèle de nombreuses particules de graisse invisible. Durant l'effort, votre estomac et vos intestins sont mis à rude contribution et cela coûte un surplus d'énergie. J'aurais donc tendance à conseiller de ne pas manger de bifteck peu avant le début d'une épreuve».
Il n'est bien sûr pas simple de se nourrir de manière idéale durant un Tour de France. Le seul fait que les coureurs soient en plein effort à l'heure de midi et doivent souvent apaiser leur faim au coeur de l'action est une preuve suffisante des problèmes d'alimentation que peuvent rencontrer les cyclistes. Les spécialistes conseillent aux coureurs d'adopter dès leur période d'entraînements les habitudes alimentaires auxquelles ils se conformeront en course. Mais tous ne suivent pas ce conseil à la lettre. On sait, par exemple, que Roger De Vlaeminck a interrompu sa séance de préparation pour avaler une douzaine de tartes le long de la route. D'autres ne sont ou n'étaient pas aussi négligents, et le célèbre Eugène Christophe coupa même sa légendaire moustache en 1912 pour ne pas être gêné en buvant.

REPAS COMPRIS

Lorsque l'on sait à quel point certaines personnes s'attachent à des détails, on peut comprendre la panique qui s'empara de l'entourage de Herman Vanspringel lors de l'un des premiers Tours de France que disputa le Campinois. Dans l'étape qui amenait les coureurs à Marseille, Herman mordit à pleine dent dans une pomme... gâtée par les vers. Avec une grimace de dégoût, il jeta le fruit dans la prairie bordant la route et avoua un peu plus tard qu'il avait également... jeté son dentier. De nos jours, un Tour de France n'est plus considéré comme une promenade touristique au cours de laquelle il est permis de rebrousser chemin pour récupérer des objets perdus. C'est donc «la bouche vide» qu'Herman termina l'étape et le soir, dans le grand port français, il se mit en quête d'un dentiste disposé à travailler la nuit pour le remettre en état. Car si, durant l'épreuve, un coureur peut toujours s'alimenter à base de nourriture liquide — qui est d'ailleurs de plus en plus utilisée afin de moins faire travailler l'estomac en plein effort — il a encore toujours besoin d'une nourriture solide avant et après l'étape.
L'importance du ravitaillement n'a pas échappé à la direction du Tour de France, qui en a fixé les modalités dans une convention



Le contenu de la musette d'un coureur au Tour '53 : un bidon de café ou de thé, un bidon d'eau ou de bière, une tarte au riz, six morceaux de sucre, un tranche de viande de veau froide, huit abricots confits, deux pêches, deux bananes, deux tartes aux fruits, un sandwich à la confiture



L'art d'assouvir sa soif sans perdre de temps. Arthur Van de Vijver récolte ce qu'il peut d'eau alors qu'on lui jette le contenu d'un seau. Derrière lui, son équipier Verplancke s'apprête à faire de même

Une image du Tour '66. Guillaume Driessens regarde ce que contient la musette de ses coureurs

"AU SECOURS, J'AI PERDU MON DENTIER !"

entre les organisateurs et les directeurs sportifs. Cette convention stipule que :
— Le paiement des droits d'inscription comprend un repas du soir pour les coureurs, les directeurs sportifs, les mécaniciens et les soigneurs, avec la possibilité de légères modifications dans les limites du budget établi par les organisateurs.
— Le repas du matin n'est pas prévu, à la demande spéciale des intéressés. On sert donc un déjeuner normal (compris dans le prix) qui peut être suivi d'un repas complet, pour lequel une somme de quelque 70 FF est mise à la disposition de chaque coureur.

DU BIFTECK BOF !

Il faut noter à ce sujet que durant une épreuve exigeante comme le Tour de France, les participants se nourrissent quotidiennement de viande et de légumes deux heures avant le départ, et n'hésitent pas pour ce faire à se lever dès l'aube. Lorsque le départ se donne à huit heures, ils se mettent à table dès six heures pour un bifteck avec riz. Il faut avoir l'estomac bien rempli pour mener une vie de coureur...
La même convention stipule encore que les organisateurs n'interviennent plus dans le ravitaillement en cours de route. Ils fournissent les fruits, les boissons et le sucre, mais les directeurs sportifs doivent veiller à la distribution.
Il est également intéressant de noter qu'après consultations entre hôteliers et directeurs sportifs, les menus journaliers sont établis et envoyés aux principaux intéressés. Les directeurs sportifs peuvent, au plus tard une semaine avant l'arrivée des coureurs, écrire aux restaurateurs afin d'y apporter d'éventuelles modifications. C'est parfois bien utile dans certaines circonstances. Michel Pollentier entra dans le petit monde des professionnels précédé d'une solide réputation de végétarien, puisant principalement ses forces dans le chocolat. Finalement, il apparut que Pollentier était un grand amateur de veau, mais préférait éviter la viande rouge. Son directeur sportif fut donc chargé d'une mission supplémentaire consistant à avertir tous les restaurateurs de laisser le morceau de bifteck de son coureur au frigo. Mais comme l'oubli est humain, j'eus personnellement l'occasion de constater que, même dans une organisation minutieusement mise au point comme le Tour de France, il arrivait de devoir avoir recours à une improvisation bien sympathique.

Lorsque les coureurs durent pour la première fois accomplir un long déplacement en train entre la ville d'arrivée et la prochaine ville-départ, il me fut donné de les accompagner aux fins d'un reportage. Ce fut tout un événement. Dans ce train de luxe étaient prévus des compartiments spéciaux pour les mécaniciens et les soigneurs afin qu'ils puissent déjà mettre la dernière main aux vélos et aux jambes des coureurs. Tous les participants et accompagnateurs purent immédiatement s'installer à une table bien garnie où leur fut servi, deux heures avant le départ, un solide repas classique. On nota soudain, au milieu de l'ambiance joyeuse dans laquelle se déroula le voyage, un brin de consternation. Pour une fois, on avait oublié de notifier les habitudes végétariennes de Michel Pollentier. Après avoir refusé le bifteck qui lui était proposé et craint un moment de devoir prendre le départ de l'étape l'estomac creux, il vit le maître de wagon s'amener impertubablement avec un plat susceptible de satisfaire ses goûts particuliers. Fort de son expérience, l'homme avait tout prévu.
Afin d'en savoir plus sur les habitudes alimentairees des coureurs du Tour de France, il me semble intéressant de vous présenter ici quelques-uns des menus pré-établis proposés aux diverses formations.
Deux heures avant le départ de l'étape figure invariablement au programme :
— **jambon**
— **deux œufs**
— **bifteck (grillé ou haché)**
— **riz et pâtes**
— **yoghourt**
— **salade de fruits**
eau minérale
thé ou café
Le repas du soir consiste en des mets bien plus fins, comme il apparaît dans ce qui suit :



Eugène Christophe, deuxième du Tour 1912, se fit couper son impressionnante et spectaculaire moustache afin de se sentir plus à l'aise pour manger et boire à bicyclette

Dimanche à Valenciennes
— potage aux légumes (sans pain)
— crudités (carottes betteraves, céléri, tomates et thon) avec huil d'olive et citron
— omelette au jambon
— gigot d'agneau
— épinards frais, pomme de terre bouillies, pâtes
— salade (huile d'olive et citron)
— fromage non fermenté - yoghourt
— pudding
eau minérale non gazeuse
1/4 de boutille de win de qualit ou bière
Mardi au Havre
— potage aux légumes (sans pain)
— crudités (artichauts, tomates, céléri et thon) avec huile d'olive et citron
— langue
— grillades de bœuf
— légumes frais, pommes de terre rissolées, pâtes
— salade (avec huile d'olive et citron)
— fromage à pâte molle - yoghourt
— fruits
eau minérale non gazeuse
1/4 de bouteille de vin de qualité ou bière
Samedi à Bordeaux
— potage aux légumes (sans pain)
— crudités (poireaux, carottes, betteraves et thon) avec huile d'olive et citron
— omelette au jambon
— 1/4de poulet rôti
— pommes de terre rissolées - pâtes
— salade avec huile d'olive et citron
— fromage non fermenté — yoghourt
— tarte aux fruits
eau minérale
1/4 de bouteille de vin de qualité ou bière
Mardi à Fleurance
— potage aux légumes (sans pain)
— crudités (poireaux, tomates, carottes et thon)
— turbot grillé
— 1/2 coquelet rôti
— pommes de terre rissolées, pâtes
— salade (avec huile d'olive et citron)
— fromage non fermenté — Yoghourt.
— pommes au four ou poires cuites
eau minérale non gazeuse
1/4 de bouteille de vin de qualité ou bière
Jeudi à Aurillac
— potage aux légumes (sans pain)
— crudités (céleri, tomates, thon, pommes de terre à l'huile et œufs durs)
— jambon cru et cuit
— sautés de veau
— haricots-princesses, pâtes
— salade avec huile d'olive et citron
— fromage à pâte molle et citron
— tarte
eau minérale non gazeuse
1/4 de bouteille de vin de qualité ou bière
Mercredi à Morzine
— potage aux légumes (sans pain)

Suite page 46

Suite de la page 45

— crudités (tomates, pommes de terre à l'huile, carottes, céléri et thon) - avec huile d'olive et citron
— truite avec pommes de tere bouillie
— grillades de bœuf (150 grammes)
— assortiment de légumes
— salade avec huile d'olive et citron
— fruits
eau minérale non gazeuse
1/4 de bouteille de vin de qualité ou bière.

Durant l'édition 1983 du Tour de France, le plat des coureurs principal fut constitué deux fois de poulet, cinq fois de sautés de veau, quatre fois de grillades de bœuf, cinq fois de gigot d'agneau cinq fois de bifteck et deux fois d'un demi-coquelet. Tout cela fut servi au moment le plus propice pour les cyclistes, lorsqu'ils sortent de la douche et revêtent l'élégante tenue que leur a offerte le sponsor.

UN COUREUR EN PIQUE-NIQUE

La légende raconte qu'au cours de la préhistoire du cyclisme, les coureurs s'arrêtaient en cours de route afin d'avaler leur repas de midi. Et cela, malgré la sanction à laquelle s'exposaient les coupables. Les moyens de contrôle étaient cependant difficiles, et dans la période d'après-guerre, on ne retrouve trace que d'un seul coureur ayant préféré un déjeuner sur l'herbe au contenu de sa musette. Edouard Fachleitner se fit en effet piéger lors de la troisième étape de Tour 1947. Assis au bord d'un chemin sinueux des Ardennes, un petit pain dans une main et une gourde dans l'autre. Les journalistes de l'époque s'emparèrent immédiatement de l'événement. Fachleitner ne pouvait plus supporter la tension nerveuse propre à la compétition et avait décidé de s'accorder un moment de détente. Ce fut d'ailleurs un «moment» prolongé, car selon certaines sources, ce repas en pleine nature dura pas moins de 32 minutes, ce qui signifie que sans cet arrêt improvisé, ce Français d'origine autrichienne aurait remporté le Tour de France en lieu et place de Jean Robic.

Heureusement pour Fachleitner, des témoins de son exploit inattendu se chargèrent de rétablir la vérité. L'étape du jour était longue de 314 kms entre Bruxelles et Luxembourg. Vingt-quatre heures plus tôt, René Vietto avait réalisé la sensation de l'année en battant les Belges sur leur propre terrain, c'est-à-dire dans notre capitale et sur nos routes. Il régnait une chaleur caniculaire et, sur les crêtes ardennaises, le peloton dut encore compter avec le mauvais état des routes, en grande partie endommagées ou détruites par la guerre.

AU MENU : PINTADE AVEC DOSSARD

L'Italien Ronconi, un «battant», ne tint cure de ces conditions pénibles et lança une offensive en règle. Le peloton éclata. Pour la majorité des participants, le principal objectif était la chasse à l'eau, plutôt que la poursuite du fuyard. Le soir, les récits les plus farfelus circulaient dans la caravane. Certains avaient vu les coureurs se jeter subitement dans la Meuse. D'autres furent témoins du geste de dépit du Français Kléber Piot qui, à bout de nerfs, écrasa purement et simplement son vélo. Et pendant ce temps, Fachleitner aurait tranquillement déjeuné à l'ombre d'un arbre ? Ah non ! Lui, comme les autres, fut victime d'une effrayante crise nerveuse. Vaincu par la chaleur et la fatigue, il s'assit sur l'herbe, n'ayant plus la force que de manger un peu afin d'au moins essayer de reconstituer les réserves perdues. Il fallut un certain temps avant que Fachleitner reprenne ses esprits. L'homme qui était à ses côtés eut même le réflexe de le chronométrer. Il put donc affirmer que le prétendu pic-nic dura, non pas une demi-heure, mais bien douze minutes. Fachleitner se remit péniblement en selle pour rejoindre Luxembourg avec 26 minutes de retard sur Ronconi. Et pour prouver encore, si besoin en était, à quel point cette étape était inhumaine, je puis encore vous révéler ceci : Ferdi Kubler, vainqueur de la première étape, franchit la ligne d'arrivée avec... 1 heure 40 minutes de retard. Ce jour n'était donc pas particulièrement propice pour festoyer le long de la route.

On a bien tenté de donner une autre explication à la dépression de Fachleitner. L'homme aurait abusé de la petite bouteille contenant des remèdes miracles, mais cette hypothèse fut infirmée par l'intéressé lui-même.

«Car, dit-il, je laisse le doping aux autres. Chez nous, à Manosque, il y a un endroit merveilleux, avec des bancs et des platanes. Les pensionnés s'y donnent rendez-vous chaque après-midi, afin d'y fumer la pipe et tenir un brin de causette. J'espère pouvoir les imiter un jour, mais ce n'est pas pour demain, et si je consomme des produits dopants, ce jour ne viendra jamais.»

AU CAFE

Les stimulants ne sont pas la seule cause des dépressions que peut subir un coureur. De nombreux cyclistes s'effondrent lorsque, au plus fort de la lutte, ils ne parviennent pas à se ravitailler pour l'une ou l'autre raison. Théo Mathy, dans son livre **«Les serviteurs du cyclisme belge»**, nous apprend quelles conséquences dramatiques peut avoir l'absence d'un morceau de pain ou d'une gorgée d'eau.

Durant le Tour 1921, nos compatriotes Léon Scieur et Léon Heusghem se livraient une lutte au couteau pour le maillot jaune. Si le premier nommé l'emporta, il le dut en grande partie au mauvais approvisionnement de Heusghem lors de la cinquième étape entre Les Sables d'Olonne et Bayonne. Il devait à tout prix apaiser sa soif et s'arrêta à la première taverne rencontrée pour y chercher un peu de bière ou de vin. Il avait cependant perdu un détail de vue. Le café en question se trouvait juste devant un passage à niveau qui, bien entendu, se ferma dès que Heusghem se fut désaltéré. Celui-ci dut donc entreprendre une folle poursuite pour refaire son retard. Dans ces conditions, diverses pensées hantent l'esprit du coureur. Il est entièrement concentré sur la course, calcule le nombre de minutes qu'il pourrait perdre ou rattraper, pense aux efforts qu'il devra accomplir et aux contrecoups qu'il pourrait subir les jours suivants. Il pense à tout... sauf à manger.

C'est ce qui se produisit avec Heusghem. Il refit son handicap en vue de Bayonne et, alors qu'il allait enfin pouvoir songer à se mettre quelque chose sous la dent, il creva à deux reprises. Avec un estomac vide, des poumons manquant d'air et des muscles endoloris, il tomba dans une profonde crise morale et, aujourd'hui encore, il se demande comment il a bien pu atteindre la ligne d'arrivée. Son calvaire terminé, la première idée qui lui vint à l'esprit fut d'abandonner. Il se remit cependant en selle et monta sur la deuxième marche du podium à Paris.

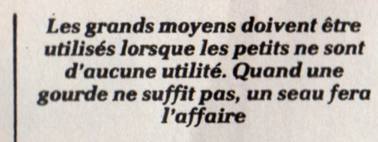
Le ravitaillement en cours de route donne souvent lieu à des manœuvres tactiques. Il arrive fréquemment qu'un coureur, ou même une équipe entière, s'approvisionne en quantité suffisante dès le départ en plaçant la nourriture dans leurs poches, laissant les soigneurs le long de la route agiter vainement les musettes. Au moment où les rivaux s'approvisionnent, eux, aux points de ravitaillement, ils lancent une offensive en règle, seul ou en groupe, qui fait souvent coup double. Profitant de l'effet de surprise (entre les coureurs est établi une sorte de gentlemen agreement accordant, sur le coup de midi, suffisamment de temps pour au moins vider les musettes), ils parviennent souvent à prendre une avance considérable. Comme chacun s'emploie alors immédiatement à neutraliser l'offensive, tout le monde n'a pas l'occasion de se rassasier et celui qui ne le fait pas ne tardera pas à voir trente-six chandelles, ainsi que pourrait en témoigner Léon Heusghem.

La manœuvre du ravitaillement fut utilisée dès le premier Tour de France. Lors de l'étage initiale entre Paris et Lyon, Maurice Garin et son ami Pegie refusèrent la collation de midi et s'assurèrent immédiatement une confortable avance. Ce qui permit notamment à Garin de rejoindre Paris, après six étapes, 2 heures 49 minutes plus tôt que son principal rival, Pothier. Maurice Garin, né en Italie, était dans sa prime jeunesse ramoneur de cheminées. Il vint au cyclisme sur le tard et remporta le premier Tour de France à l'âge de 32 ans. Il était petit de taille, mais semblait doté de facultés de résistance hors du commun. S'il est permis de refuser la nourriture présentée, il est interdit de s'approvisionner à l'endroit de son choix. Certains points de ravitaillement sont prévus, et celui qui accepterait une friandise en dehors de ces points s'expose à une lourde sanction.



Tous les services impliqués dans le Tour de France s'occupent de leur propre alimentation. Ici, notre gendarmerie nationale en 1954, alors qu'elle assurait le passage des coureurs dans deux étapes belges : Amsterdam-Anvers et Anvers-Lille





Les grands moyens doivent être utilisés lorsque les petits ne sont d'aucune utilité. Quand une gourde ne suffit pas, un seau fera l'affaire

UNE GORGEE DE DIX MINUTES

En 1936, Mme Félicien Vervaecke avait accompli le voyage — ô combien périlleux à l'époque — des Pyrénées afin d'y applaudir son grimpeur de mari. Avec un cœur rempli de pitié et une gourde pleine de boisson fraîche à la main, elle vit approcher son Félicien. Dans un réflexe dicté par l'amour, elle lui tendit la bouteille. Vervaecke s'empressa de la saisir au passage. Malheureusement, les commissaires demeurèrent de marbre devant le côté attendrissant de la scène. Ils prirent note de l'infraction et infligèrent au Belge une pénalisation de dix minutes.

Cela vaut également pour tous les accompagnateurs, dont on prétend un peu trop facilement qu'ils s'offrent un mois de vacances durant le Tour de France. C'était peut-être vrai pour certains au temps où les étapes ralliaient les principales villes de l'Hexagone et où il y avait moyen de se loger sur place. Aujourd'hui, avec les longs déplacement entre les étapes et les hôtels situés à 50 ou 100 kms de la ligne d'arrivée, avec des journées de travail débutant à huit heures et ne se terminant qu'à la tombée de la nuit, l'évasion n'est plus possible. On n'a plus guère le temps que de récupérer des efforts fournis. Les suiveurs doivent généralement se contenter d'un morceau de pain et d'une gorgée à la bouteille pour le repas de midi. Dans certaines étapes, il est possible de prendre une avance suffisante pour se permettre de goûter aux plaisirs de la table, mais cette collation avalée en quatrième vitesse ne se déroule pas toujours dans les meilleures conditions. Vous pénétrez dans toutes sortes de restaurants. Certains sont bien évidemment destinés aux touristes tranquilles ayant tout le temps d'apprécier et de déguster les mets qui leur sont proposés. Si bien que la première demi-heure suffit à peine pour se faire servir l'entrée, et que les coureurs sont alors trop proches pour vous permettre de goûter les plats suivants. En général, les restaurants ayant pour clients des routiers ou des voyageurs de commerce proposent un seul menu copieux. Toute la gamme, du potage au dessert, vous est servie en un minimum de temps et vous pouvez alors reprendre la route, l'estomac bien rempli. En outre, lors du passage du Tour de France, le personnel hôtelier n'accorde pas toujours toute son attention au menu et aux clients. Il arrive fréquemment que l'on vous serve quasiment de la viande crue, car le chef de cuisine entend, lui aussi, jouir du spectacle. Ou alors, vos aliments sont brûlés, car le cuisinier a abandonné son four pour aller jeter un coup d'œil sur la caravane publicitaire. A l'heure de l'addition tout le personnel se trouve le long de la route et vous rencontrez parfois les pires difficultés à pouvoir acquitter votre dû.

La soirée, en revanche, est bien plus agréable. Assis aux grandes tables, vous savourez alors le seul moment de détente de la journée. Mais même ce plaisir-là fut longtemps refusé aux reporters des journaux organisateurs « L'Equipe » et « Le Parisien Libéré », qui devaient tous se satisfaire du menu établi par Félix Lévitan. Au cours de l'un des Tours de France, celui-ci n'était apparemment pas des plus variés. Après s'être vu servir pour la huitième fois le même plat principal, l'humoriste Antoine Blondin travaillant au service de « L'Equipe » se leva et dit :

« M. Lévitan, si je dois manger de cette pintade durant tout le Tour de France, vous feriez mieux de lui donner un dossard ! »

Heureusement, les choses ont bien changé depuis et les journalistes de « L'Equipe » et du « Parisien Libéré » se sont vus, eux aussi, accorder le droit de jouir des plaisirs de la table.

FREDDY MAERTENS

"JE NE PEUX TOUT DE MEME PAS CLOTURER MA CARRIERE SUR DES DEFAITES !"

Oublié, Freddy Maertens? Non, demandez donc au facteur de Westende. Tous les jours, il lui amène quatre à cinq lettres de supporters et d'admirateurs. A l'époque de Noël et du Nouvel-An, ce furent à nouveau des dizaines de cartes de vœux.
Sans doute la «grande année» 1976 est-elle bien présente dans l'esprit de beaucoup d'amateurs de vélo. Une année qui vit le monde cycliste aux pieds de Freddy. 55 victoires au cours de la même saison et non des moindres: champion du monde, champion de Belgique, le Super-Prestige, les 4-Jours de Dunkerque, Zürich, la Gold Race, Gand-Wevelgem, le Grand Prix des Nations, le Trophée Baracchi avec Pollentier, huit étapes et des jours durant le port du maillot jaune; puis définitivement du vert, au Tour de France. 1977 et 1978 furent encore de très belles saisons pour le roi du sprint flandrien, avec la Vuelta, Paris-Nice, le maillot vert du Tour et le Super-Prestige comme fleurons.
Puis vinrent les jours sombres, tristes. Avec en sourdine les ragots concernant ses ennuis privés et financiers.
L'été 1981, il eut une réponse de champion: il apparut à l'improviste dans le Tour, y gagna cinq étapes, plus le maillot vert et quelques semaines plus tard, à Prague, il reprenait le titre de champion du monde! Hélas, cet honneur suprême n'allait encore engendrer que misères. Des démissions, des procès, des complications financières, des reproches amers. Suivirent trente mois où Freddy ne remporta plus qu'une seule course, à Hannut.
Mais le voilà qui reprend le collier. Avec confiance et avec ambition. Maertens se dit prêt à viser à nouveau le ciel étoilé.

Pour qui connaît tous les ennuis traversés ces dernières années par Freddy Maertens, pour qui a retenu toutes les difficultés qu'il rencontra, ce n'est pas sans appréhension que l'on se rend à sa villa de Westende. Sera-t-elle aux trois-quarts vide? Son épouse Carine porte-t-elle dans les yeux toute la tristesse d'un ménage où la roue de la fortune a tourné? On est quasiment certain de trouver devant la maison une banale voiture d'occasion et on a même cru ceux qui vous disaient que la villa était à vendre! On avait raconté, dans les cafés bien sûr, que Carine, battue comme plâtre, avait déjà quitté à trois reprises son mari, qu'il avait passé des semaines et même des mois dans un hôpital psychiatrique et, last but not least, qu'il était pourchassé par la justice et les contributions.
Bref, même Emile Zola n'aurait pas imaginé plus noir tableau. La réalité est fort heureusement toute autre. Freddy Maertens trépigne d'impatience au seuil de la présente saison. Il voudrait déjà courir. Depuis début décembre, il est quotidiennement à vélo, court dans les dunes, s'adonne au power-training, surveille son alimentation et ses boissons. Il a trouvé un compagnon tout désigné en son frère Marc. Et Michel Pollentier s'échine également avec lui à l'entraînement. Freddy est revenu. Libéré de ses problèmes financiers et sportifs. Toujours follement amoureux de sa jolie femme Carine, très attentionnée envers lui. Il a l'ambition nécessaire pour un sportif qui aborde une année très importante de sa vie.



Freddy et Carine Maertens: un couple bien plus uni que certains ne pourraient le croire. A Lombardsijde, c'est en toute sérénité qu'ils ont jeté de concert, en notre présence, un regard vers demain, vers le futur...

MEME LE TOUR M'INTERESSE

Devant l'entrée de la villa, sur le petit sentier, on peut encore voir l'arc-en-ciel peint par ses supporters, après sa surprenante victoire de Prague, l'été 1981. Un chien menaçant veille. Celui qui se présente ici sans sonner, sans l'accord du maître de céans, se fera déchirer... Une BMW pimpante et une Mazda couleur métallisée, ainsi qu'une jolie jeep, prouvent que Freddy et Carine sont toujours bien dans leurs meubles.
L'accueil est chaleureux. Freddy provoque lui-même l'entretien, au cœur du sujet, car les circonlocutions sont inutiles, il le sait:
«Je vous attendais depuis longtemps, car je souhaitais m'expliquer. Croyez-moi, le plus dur est passé, maintenant. Cela ne pouvait aller plus mal, donc cela ne peut qu'aller mieux! **Pour la première fois depuis des années, je peux à nouveau me consacrer entièrement au cyclisme.** Il y a longtemps que je ne m'étais plus senti un véritable coureur, comme aujourd'hui. Je n'ai jamais douté de mes possibilités, car je savais que cela irait mieux un jour. Je ne suis pas «usé», loin de là! En Amérique, on m'a examiné de la tête aux pieds: je suis en parfaite santé. Cela m'a été confirmé récemment au cours d'un nouvel examen. Je ne broie pas des idées noires non plus. Tout m'intéresse à nouveau: les courses d'avant-saison, les classiques, oui, même le Tour! J'espère que mon équipe (AVP-Viditel-De Vries) sera en effet autorisée à partir

Suite page 50

au Tour. Trois fois, j'ai enlevé le maillot vert. Cette fois, je viserais toute simplement une victoire d'étape.»

JE SAIS CE QUE JE DIS

Des heures durant, devant le feu ouvert, Freddy nous parlera de sa confiance en ses possibilités. En long et en large, il nous relate comment et par qui il a sombré dans l'enfer. Certains directeurs sportifs qui l'exploitèrent, des coéquipiers qui profitèrent de sa sueur, des hommes d'affaires en qui il n'aurait pas dû avoir confiance, des journalistes qui abusèrent de sa bonne foi. Les anecdotes pleuvent, tandis que de nombreuses photos et peintures relatant sa carrière semblent écouter aussi en silence, dans le vaste living. Parmi elles, une photo avec le Pape Jean-Paul II.

«Oui, un bon souvenir. Après mon titre, à Prague, j'ai été reçu par le Pape. Nous avons parlé en français et en italien, et j'avais même appris quelques mots de polonais. J'ai un oncle qui habite en Pologne...» Carine nous verse café et cognac et nous dégustons de délicieuses boules de l'Yser et de Berlin. Freddy s'enhardit au fil du temps et ne cache aucun détail sur sa vie. On retrouve le Maertens des années 70 : à cœur ouvert, sans retenue, parlant très vite, parfois de manière humoristique. Il a ajouté une dimension, cependant : la philosophie, l'expérience de la vie.

«Je sais de quoi je parle», dit-il. «Plus jamais, la belle époque ne reviendra. **Je vais avoir 32 ans. Plus moyen d'être le roi des victoires. Mais GAGNER, je vous jure que ce sera possible.**»

En 81, j'ai cloué le bec aux critiques en redevenant champion du monde. Non, je ne le serai plus, mais je gagnerai encore des courses, sûr !

Freddy Maertens est lancé : «Non, pas d'accord, notre équipe n'est pas faible.



Et voici le maillot que Freddy Maertens portera au cours du prochain exercice. Il entend justifier la confiance que ses nouveaux patrons néerlandais ont placée en lui. «J'espère que nous prendrons part à la Grande Boucle, dit-il. Je tâcherai d'y enlever une étape»

Cela se passera bien. Ces garçons ont réalisé des trucs, l'an passé. Avec Aad Van den Hoeck, l'équipe est en bonnes mains. Oui, j'aurais pu signer chez Splendor, mais je voulais à tout prix avoir mon frère à mes côtés. Je le répète, dans un bon jour, je ne raterai pas l'occasion de remporter une belle épreuve. Je sens cela à l'entraînement. Je retrouve cette sensation perdue. Il y a des années que je n'ai pu me concentrer et me relaxer aussi bien. J'avais trop de choses en tête, auparavant. L'an passé, notamment. Je n'avais même pas l'envie de m'entraîner. Aujourd'hui, je ne peux plus m'arrêter. Oh ! je sais, dans les journaux, on dit que je dois comparaître fin février devant le juge pour une affaire de produits dopants. La vérité, c'est qu'ils firent ici, il y a des années, une perquisition et qu'ils ne trouvèrent rien. Je dois comparaître en justice comme témoin et non comme accusé. Cela ne me gênera donc pas dans ma préparation...»

"JE NE BROIE PLUS D'IDEES NOIRES..."

Pour la tantième fois, on demande Freddy au téléphone. Son frère Marc, sévèrement puni (suspension) la saison dernière pour fraude présumée de doping, lourdement sanctionné aussi financièrement, dit :

«J'étais innocent. Devant la loi, j'aurais obtenu gain de cause, mais la Ligue ne m'aurait plus donné de licence. C'est pourquoi j'ai payé : 160.000 francs d'amende. Attention, je n'ai même pas un contrat pour payer autant. Mon supporters-club a payé la moitié et un bon copain a versé l'autre moitié.

Ainsi, je peux à nouveau courir auprès de Freddy».

SOUVENT EXPLOITE

Freddy Maertens fait un inventaire des innombrables situations où il eut l'impression d'être exploité. Mais il est peu probable que cela se reproduise. Les années difficiles l'ont rendu nettement plus indépendant :

«Il n'y a plus un directeur sportif qui franchira la porte de ma maison pour me commander. Je m'occuperai personnellement de mes «public-relations». D'ailleurs, ce n'est pas vrai que mes propos furent jadis outranciers, que je n'avais pas le droit de faire état de la malhonnêteté de certaines personnes. Je trouve que j'ai toujours été honnête. Je ne suis pas un combinard; je ne crée pas des situations pour en retirer un avantage. Je continue à répéter que l'on me doit tout un paquet d'argent : des millions et des millions, de la part de X, Y et Z... Les procès sont en cours. Mais c'est tout de même grave de devoir attendre des années avant d'obtenir un jugement ! Je ne retire pas un mot de ce que j'ai dit à propos de l'argent que l'on me doit. Pour moi, le vrai malheur a commencé le jour où j'ai été champion du monde, à Prague. La firme qui m'occupait m'a gravement lésé. Ce maillot ne m'a pas procuré un seul avantage. Au contraire ! Je devais même laisser Daniel Willems m'ôter le pain de la bouche ! Oui, je me suis mis plus d'une fois à son service, mais il n'a jamais réalisé une prestation. Pour plus d'une fois, je ne puis avoir le moindre respect pour Willems. Vous souvenez-vous de ce championnat de Belgique à Tertre ? J'étais champion du monde, j'avais des chances sérieuses de vaincre, sur ce parcours plat, j'étais entraîné. Personne dans l'équipe ne voulait m'aider. Personne ! J'ai participé là à une mascarade sans nom...»

"A 32 ANS, JE NE SERAI PLUS LE ROI DES VICTOIRES MAIS ON ME REVERRA EN VAINQUEUR !"



Freddy Maertens se démène aux côtés de Stephen Roche au cours de la dernière édition de l'Amstel Gold Race. Pour lui, la saison '83 est à oublier au plus vite. «Cette année, j'aurais pu signer chez Splendor, dit-il. Mais comme il n'y avait pas là de place pour mon frère Marc, je me suis tourné vers d'autres horizons»

On doit avouer que la disparition de Freddy Maertens a laissé un vide dans le cyclisme belge. Il n'a pas eu de successeur. Daniel Willems, Fons De Wolf, etc...: leur palmarès ne fait pas le poids à côté de celui de Maertens qui, rappelons-le, dut aussi ferrailler contre Eddy Merckx.

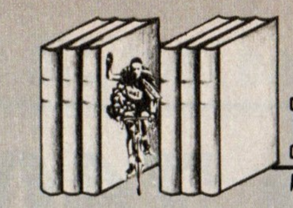
Freddy :

«J'ai tout autant la nostalie du passé que des aspirations pour l'avenir. Ma période Flandria fut superbe. Nous étions les précurseurs du système d'équipe à plusieurs leaders : Pollentier, Demeyer, moi-même. Peter Post a repris ce procédé. Il est mensonger de prétendre que ce trio disparut pour cause de dispute. Non, au contraire. C'est parce que tous trois, individuellement nous eûmes la chance de bien gagner notre vie, séparément. Mais cette amitié demeura. J'aimerais bien aussi courir à nouveau à l'époque de Merckx. Eddy était le plus grand coureur qui exista jamais. C'est à lui que je dois ma victoire à Ostuni, en 1976, au championnat du monde. Nous étions rivaux, mais nous sommes restés des amis jusqu'aujourd'hui encore...»

Freddy s'était promis de suivre un stage intensif dans les Ardennes, la semaine passée, avec son frère Marc. La neige et le mauvais temps ont empêché ce déplacement. Mais le voilà aux portes de l'entraînement dans le Sud, des premières épreuves espagnoles et azuréennes, puis du circuit Gand-Gand.

«J'aimerais bien courir encore quelques années, dit-il soudain. «La course, c'est la plus belle chose que je connaisse. J'aurais aimé courir quelques 6-Jours, cet hiver, ou participer à quelques meetings. Mais l'investissement est trop grand, lorsqu'on n'est pas invité. Sur la piste, on ne peut rouler convenablement que si l'on a accompli une bonne saison sur route. Et ce ne fut certes pas le cas pour moi. C'est pourquoi je veux gagner quelque chose, en 1984. Une épreuve aussi renommée et aussi belle que possible. Car je veux revenir, aussi bien sur la route que sur la piste. Montrer que je ne suis pas «fini». Montrer que je ne suis pas cette épave humaine dont certains se gaussent, dans les cafés. Je sais et un spécialiste comme le Professeur Paul Mijs me l'a confirmé autrefois, que je puis encore connaître de très bons jours et de bonnes semaines, tout au long d'une saison. Je vais en tirer profit au maximum. Je ne puis tout de même pas quitter comme cela le cyclisme. Je veux m'en aller en vainqueur, pas en perdant...»

G.V.



Archives et documentation: Georges Matthys Redaction: Fred Daman

EDOUARD JANSSENS, LE YETI DU TOUR DE BELGIQUE...

Sa voix a toujours le même ton. Edouard Janssens crie en même temps qu'il parle. Son approximation vous ragaillardit. L'ancien coureur réagit encore toujours comme on le faisait autrefois. Le problême des missiles le laisse froid. Et les magnats de l'acier se briseront bien les reins.

Tel est Edouard Janssens. Un grognon qu'on ne peut enterrer. Psychiquement et physiquement, il est resté le même, alors que la plupart de ses collègues ont perdu une bonne part de leurs capacités spirituelles et sportives. Cette force de la nature prit part à 7 Tours de France, 3 Giro, 5 Tours de Suisse, 2 Vueltas et une multitude d'autres épreuves de moins longue haleine.

— Il y en a une que je n'ai pas terminée. C'était en 1979. Je ne pouvais plus participer au Tour de France avec Flandria. A cette époque, j'avais 32 ans etje ne soignais plus ma condition physique. J'en ai subi les conséquences au Tour d'Allemagne. J'ai piqué du nez. Quinze jours plus tard, je prenais part au Critérium de Septembre à Brasschaat. Je me suis écrasé. Pour de bon. Six jours plus tôt, Edouard Janssens s'était encore mis en évidence dans une étape légendaire du Tour de Belgique.

En ce 12 avril, le peloton grelotait en quittant Dinant en direction des Ardennes. Une journée froide, humide, grise, avait eu raison des ardeurs belliqueuses. La neige qui tomba sur les sommets belges de la Baraque Fraiture et des environs acheva de «congeler» les cyclistes qui ne progressèrent qu'à une moyenne de 35 kms/h. La scène était totalement anachronique. Les forçats de la route entrèrent dans la légende.

C'est alors qu'un homme polaire sortit des glaces. Edouard Janssens estima que ces conditions hivernales ne devaient pas entraver le déroulement de la course. Tel le Jéti, il prit la tête peu après le départ de cette étape longue de 225 kms. Ses compagnons ne se donnèrent pas la peine d'aller le chercher. Après 75 kms, le citoyen de Londerzeel était détaché aux avant-postes. Il restait cent cinquante kilomètres à couvrir. Et Edouard Janssens ne faiblissait pas. A l'arrivée à Genk, il conserva cent vingt secondes des vingt-deux minutes d'avance qu'il avait un moment comptées.

— J'étais parfaitement à mon affaire dans de telles conditions, dit Edouard Janssens. Les variations de température n'avaient aucune influence sur moi. Je cours même mieux lorsque les gens ont leur cache-nez que lorsque les filles portent le monokini. Malgré tout, j'avais peur de gagner. C'était le cas chaque fois que je me présentais en vainqueur à la ligne d'arrivée, soit quelque vingt-cinq fois durant toute ma carrière, depuis les débutants jusqu'aux professionnels.

Comme coureur de métier, Edouard Janssens a remporté neuf victoires en onze ans. Malgré cela, ce cycliste du Brabant flamand était une figure très populaire des pelotons internationaux. Il pouvait s'enorgueillir d'une légion de supporters qui faisait pâlir d'envie la plupart des vedettes confirmées.

— Je pense que les gens me soutenaient parce qu'ils ne devaient jamais me chercher très loin dans les pelotons, fit remarquer Edouard. Je tentais toujours d'être dans le groupe de tête. C'était dans mon tempérament. Je luttais pour ma place aux premières loges. Mais la conclusion faisait défaut. Je perdais mes moyens lorsque la ligne d'arrivée était en vue. Mon travail était alors terminé.

Edouard Janssens en tête lors d'une ascension au Tour de Suisse '74. Il était l'un des plus précieux alliés d'Eddy Merckx, dans la montagne et aujourd'hui,il travaille toujours au service d'Eddy dans l'entreprise de cycles de celui-ci.

Walter Smet avait beaucoup d'influence chez Mercier à la fin des années 1960. En tant qu'amateur, Edouard Janssens avait terminé quatrième du Tour d'Autriche, dont il remporta le Grand Prix de la Montagne. Il fit aussi figure honorable au Tour de l'Avenir, où il se classa treizième, et troisième Belge derrière le judoka liégeois Michel Coulon (5ème) et Roger De Vlaeminck (10ème), et devant Henri Frenay (15ême) et... Lucien Van Impe (22ème). Les Belges remportèrent cinq des onze étapes, Roger De Vlaeminck fut lauréat du classement par points, Van Impe s'adjugea le titre de meilleur grimpeur, mais ils n'entrèrent jamais réellement en ligne de compte pour la victoire finale. Edouard Janssens avait pourtant mené à bonne fin son principal objectif. Il avait suffisamment prouvé sa valeur pour être admis chez les professionnels de Mercier et son directeur sportif Antonin Magne en compagnie des autres «lionceaux», le sprinter Eddy Peelman, Eddy Goossens et Staf Vermeulen.

— Il est infiniment dommage qu'Antonin Magne en était à sa dernière année comme directeur sportif, dit Edouard Janssens. La saison suivante,il fut remplacé par Louis Caput. Celui-ci liquida proprement les Belges. Malgré ma quarantième place au Tour sous la direction de Magne, je n'ai pas été autorisé à prendre part à la Grande Boucle l'année suivante avec mes camarades français. Dès ce moment, j'ai su à quoi m'en tenir avec Louis Caput.

Flandria se porta au secours d'Edouard Janssens, âgé à l'époque de 24 ans (il est né le 18 janvier 1947).

«C'est en 1971, sous la direction de Briek Schotte, que débuta réellement ma carrière professionnelle, prétend le Brabançon. Flandria m'a donné l'occasion de participer la même saison au Tour d'Espagne (58ième), au Tour de Suisse (7ième) et au Tour de France (75ième). Au Tour de Suisse, surtout, j'ai prouvé que j'étais parfaitement capable de me défendre en montagne. Cela m'a insufflé confiance.»

L'influence de Guillaume Driessens se faisait de plus en plus forte auprès des professionnels brabançons. «Lomme» surnomma Edouard Janssens «le moulin à paroles».

En 1972, celui-ci tourna le dos à Flandria pour poursuivre sa carrière chez Magniflex-Van Cauter. Au Tour de France, il fut nommé premier lieutenant de Joaquin Agostinho. Mais l'élève égala presque le maître. Le Portugais termina 8ième, Edouard Janssens 10ième. Pour le Brabançon. IL n'en fallait pas plus pour ameuter toute la région.

«Cet exploit dans le Tour orienta la suite de ma carrière, dit Edouard. Eddy Merckx apprécia ma performance à sa juste valeur. Des contacts furent établis pour me reprendre chez Molteni. C'était mon vœu le plus cher. Lorsque l'on court au service de Merckx, on a de bonnes chances de percevoir des revenus professionnels intéressants. Pour cette première année aux côtés d'Eddy, j'ai participé au Tour d'Espagne et au Giro. Deux coups dans le mille. L'année suivante, j'accompagnais le «conquérant» sur les routes d'Italie et de France. Eddy fit mouche à nouveau. Le champagne coula à flot dans les rangs de Molteni. J'eus encore droit à un petit extra. Eddy partit chercher l'or en Suisse. Mission accomplie. Mes cinq premiers grands tours avec Merckx furent autant de succès. Je ne fus pas aussi heureux en 1975. Comment aurait-il pu en être autrement? Eddy dut s'incliner au Tour de Suisse, devant De Vlaeminck, qui s'était rodé au Giro. Puis, Eddy abandonna la victoire à Bernard Thévenet au Tour de France. En ce qui me concerne, par contre, je réalisai alors ma meilleure saison. Je terminai 8ième du Tour de Suisse et 9ième de la Grande Boucle. J'étais lancé.»

L'equipier au travail

Au cours des années suivantes, Edouard Janssens accompagna Eddy Merckx de Molteni chez Fiat, puis chez C & A, en compagnie d'autres routiniers comme Jos Deschoenmaecker, Joseph Bruyère et Jos Huysmans. Ce dernier fut le directeur sportif d'Edouard à la fin de sa carrière.

«Lorsque Eddy Merckx arrêta la compétition en 1978, nous fûmes tous quatre engagés chez Flandria, se souvient Janssens. Nous devions nous mettre au service de Freddy Maertens. Mais ce dernier déçut. Il y avait des problèmes entre lui et Jos Huysmans. Si bien que ce fut Marc Demeyer, toujours présent dans le groupe de tête dans les classiques et auteur de 15 succès, qui tint la formation Flandria-Ca va seul sur ses épaules. En ce qui concerne Joseph Bruyère et moi, notre transfert ne fut pas une réussite. Nous n'avons plus rien fait de bon en cette dernière année. Ce ne fut pas le cas d'Eddy Merckx. Celui-ci continua à collectionner les succès, mais hors compétition. Sa fabrique de vélos fut une grande réussite. J'eus la possibilité de m'installer derrière l'établi. J'ai sauté sur l'occasion. Comme coureur, je me suis mis durant six ans au service d'Eddy Merckx. Aujourd'hui, j'en suis à ma cinquième année de collaboration à l'usine. Eddy Merckx aura donc joué un grand rôle dans ma carrière, tant sportive que professionnelle.

AUTANT DE TOURS, AUTANT DE RESULTATS

Edouard Janssens remporta sa première victoire chez les professionnels à Ohain; en 1970. Il gagna encore à Houtem-Vilvorde, Desselgem, Baasrode (1971), Ninove, Malderen et une étape du Tour de Belgique (1973), Strombeek et Leeuw Saint-Pierre (1975). Dans les grandes courses par étapes, il obtint les résultats suivants:

***Tour de France:** 9ième en 1975, 10ième en 1972, 17ième en 1977, 21ième en 1978, 22ième en 1974, 40ième en 1969, 75ième en 1971.*

***Tour de Suisse:** 7ième en 1971, 8ième en 1975, 13ième en 1972, 14ième en 1974, 17ième en 1977.*

***Giro:** 27ième en 1976, 32ième en 1973, 34ième en 1974.*

***Vuelta:** 26ième en 1976, 58ième en 1971.*

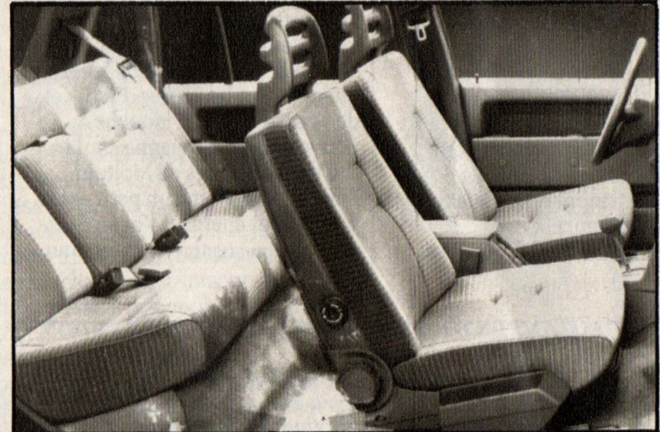
***Tour de Belgique:** 5ième en 1972 et 14ième en 1973.*
Encore 9ième au Tour de Nord de la France (1969) et 5ième au Tour de l'Aude.

Première mondiale à Anvers :

la VOLVO 740 GLE

NOUVEAUTE - NOUVEAUTE- NOUVEAUTE





Une première mondiale présentée en Belgique, ce n'est pas courant! C'est pourtant le privilège que nous réserva ce 2 février VOLVO CARS BELGIUM.
Décidé à s'attaquer au marché des familiales — dont l'utilisateur apprécie les qualités de confort, de sûreté et de coùt d'utilisation raisonnable —, VOLVO vient de compléter sa gamme avec le lancement de la 740 GLE.
Désirant offrir une voiture attrayante, VOLVO CARS CORPORATION propose son dernier modèle tant avec un moteur 4 cylindres à injection que muni que du 6 cylindres diesel.

Venant à point nommé, la 740 GLE comblera donc le vide entre la 240 (qui a fait ses preuves à suffisance) et la 760 (prestigieuse à souhait).
D'une ligne rappelant la 760 — on les confondrait à 10 mètres! —, la 740 GLE est équipée du moteur VOLVO B 23 E de 2,3 litres développant 131 CH DIN à 5.400 T/min., le couple étant de 190 Nm à 3600 T/min. Le 0 à 100 KM/h devrait être parcouru en 10 secondes, la vitesse de pointe se situant à 182 Km/h.
En ce qui concerne le moteur Diesel, il affiche une cylindrée de 2383 cm3 et fournit 82 CH DIN à 4.800 T/min., son couple maxi atteignant 140 NM à un régime de 2800 T/min.
La sécurité ayant toujours été un soucis constant pour VOLVO, il n'est pas étonnant que la 740 GLE bénéficie des dernier développements en la matière. Ainsi la position du réservoir de carburant (situé bien en avant du pont arrière) et la ceinture de sécurité fixée au siège même.
Affichées aux prix TVAC de 689.500 F (pour la version essence) et 710.000 F (pour la diesel), le nouvelles 740 GLE seront disponibles en Belgique dès... demain!
Et une fois n'est pas coutume: les premiers ne seront pas les derniers!

Bob MONARD

INFORMATION TECHNIQUE

MOTEUR	Volvo 740 GLE B 23 E	Volvo 740 GLE Diesel D 24
Configuration	4 cyl. en ligne, 2,3 l.	6 cyl. en ligne, 2,4 l.
Cylindrée, cm³	2.316	2383
Alésage/Course, mm	96/80	76,5 x 80,4
Puissance maxi, kW DIN à tr/sec. (ch DIN à tr/min.)	96/90 (13 1/5400)	60/80 82/4800)
Couple maxi., Nm DIN à tr/sec. (kpm DIN à tr/min.)	190/60 (19,4/3600)	140/47 (14,3/2800)
Rapport volumétrique - indice d'octane	10,0: 1/98	23,0: 1 diesel
Alimentation	Injection Cl	Diesel
TRANSMISSION		
Manuelle	4 vitesses + surmultipliée	5 vitesses
Automatique	4 vit. avec la surmultipliée sur la 4ᴱ	
Demultiplication du pont arrière	3,73:1/3,54:1	3,730:1/3,91/1
SYSTEME ELECTRIQUE		
Batterie	12 v/55 Ah	12 v/90 Ah
Alternateur	70 A	55 A
Allumage	sans rupteurs, transistorisé	
RESERVOIR CARBURANT		
Position sûre à côté de l'essieu arrière.		
Volume en litres	60	60
DIRECTION		
A cremaillère. Colonne de direction fractionnée, du type sécurité. Rapport	16,9:1	16,9:1
Tours de volant, de butée à butée	3,5	3,5
Diamètre de braquage en mètres	9,9	9,9
ROUES		
Pneus à carcasse radiale lantes	185/70x14" 5,5x14"	185/70 x 14" 5,5 x 14"
SUSPENSION		
Avant	Jambes élastiques	Jambes élastiques
Arrière	Suspension à voie constante	Suspension à voie const.
FREINS		
Avant Arrière, assistés	disques ventilés/disques	disques ventilés/disques

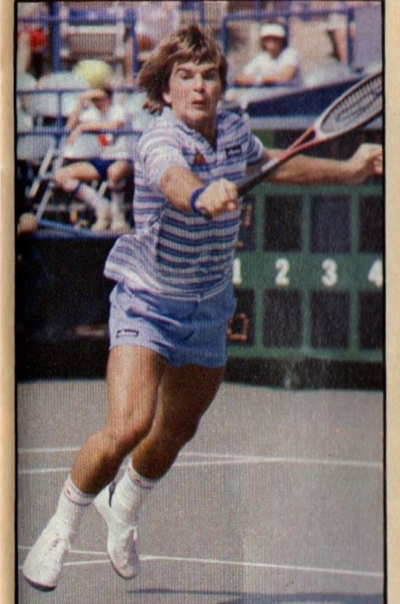
PERFORMANCES

MOTEUR	70-90 km/h.	70-100 km/h.	70-110 km/h.	0-100 km/h.	Max. vit.
	4.9	7.6	10.6	10.0	182
ESSENCE	3.3	5.1	7.8	11.0	174
	7.4	11.5	16.5	17.5	155
DIESEL!	6.1	10.6	16.4	20.0	148

CONSOMMATION DE CARBURANT

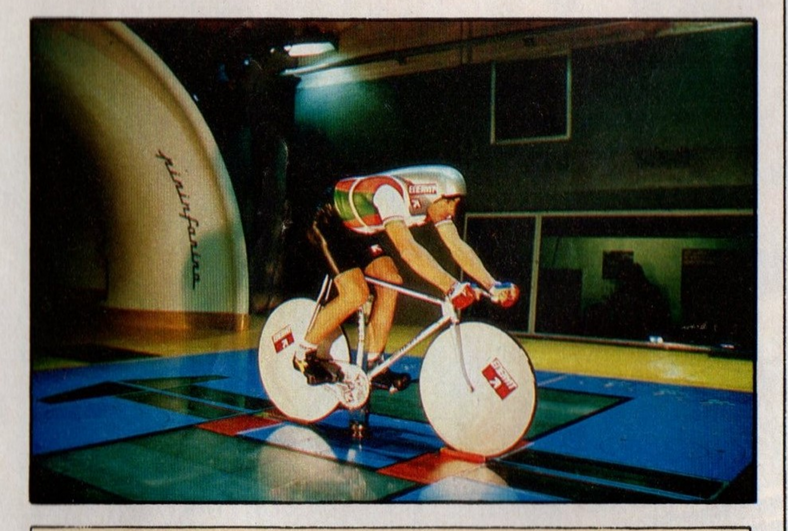
MOTEUR	Urbain	90 km/h.	120 km/h.
	13.6	7.2	9.8
ESSENCE	13.3	7.2	9.5
	9.2	6.2	8.7
DIESEL	9.1	5.7	7.9

JOHAN KRIEK FAIT PENITENCE



Capable du meilleur comme du pire. Telle est la réputation que Johan Kriek, le bouillant tennisman naturalisé Américain aujourd'hui, s'est forgée, au fil des ans, sur le circuit. Le meilleur, ce sont un jeu de jambes exceptionnel, une vitesse de bras phénonénale et notamment, un retour de service tonitruant qui l'ont, par exemple, fait tenir Borg en personne au bout de sa raquette à Flushing Meadow. Le pire, c'est une irascibilité certaine dont ce garçon natif de Pongola, en Afrique du Sud, ne parvient pas à se départir et qui lui a déjà joué maints tours pendables sous forme de matches allégrement « balancés ». Durant les conférences de presse, Johan Kriek reste, généralement, fidèle à l'image qu'il offre sur les courts. Combien de fois, alors, ne l'a-t-on pas entendu se plaindre de la mauvaise qualité des balles, d'une programmation de rencontres déficiente et que sais-je encore. Aussi, l'assemblée de plumitifs présents lors de l'US Pro Indoor, premier grand rendez-vous tennistique de l'année, disputé à Philadelphie, ne fut-elle pas peu surprise récemment en entendant pour une fois Kriek s'emporter contre lui-même après sa défaite en huitièmes de finale face à son compatriote Brad Gilbert.
« Je suis velléitaire et chicaneur et je ne suis, hélas, pas près de changer », dit Kriek à cet effet. Et l'intéressé d'ajouter :
« c'est une totale perte de temps et d'argent pour le public de me voir jouer ainsi. Je ferais mieux de rester chez moi quelques mois, le temps que mon classement tombe largement au-dessous de cent. Peut-être alors trouverai-je quelque chose qui me stimule et donnerai-je enfin tout ce que j'ai dans les tripes »...

A mesure que les semaines passent, on a pu se faire une petite idée de tout ce qui a précédé le nouveau record de l'heure établi à Mexico par Francesco Moser. Nous nous étions déjà penchés (voir Sport 80 n° 4, p. 46) sur la préparation médicale du Transalpin.
A présent, nous avons également obtenu plusieurs données concernant les mesures techniques qui ont favorisé l'établissement de cette performance.
C'est ainsi que, durant des semaines, la position de Moser sur son vélo révolutionnaire fut étudiée et améliorée au centre d'expérimentations du constructeur automobile Pininfarina, à Turin.
L'objectif primaire était d'en arriver au meilleur coefficient de pénétration dans l'air. Moser dut, ainsi, rouler durant bon nombre d'heures contre un vent artificiel, ceci afin de ne pas être pris au dépourvu au cas où Eole se manifesterait à Mexico.
Tout, vraiment, fut passé au crible. Le vélo fut non seulement conçu en fonction d'une



MOSER : ON A SONGE A TOUT

moindre résistance à l'air (coût : 2,4 millions) pendant les tests, Moser portait aussi un casque profilé en vue de tendre à un aérodynamisme idéal.
La casque ne fut toutefois pas admis pour la tentative contre le record « tout moyen diminuant la résistance lors de la progression doit être banni ». Pour ce qui concerne les roues, les commissaires de l'UCI n'ont pas voulu se prononcer.

L'affaire devra être tranchée par la commission technique de l'UCI chargée de se prononcer sur l'homologation du record.

TELEGRAMMES

• ***JUAN-CARLOS OBLITAS*** *a fait pencher la balance en faveur de... Seraing qui a «soufflé» au prestigieux Austria de Vienne une invitation à se rendre au Qatar. Les «Rouge et Noir» se mesureront deux fois à l'équipe nationale de cet émirat dans la semaine du 20 au 26 février. Hésitant entre les Belges et les Autrichiens, un grand argentier local finit par demander aux dirigeants sérésiens: «Dites-moi, cet... Oblitas, est-ce bien celui de la Coupe du Monde ?» Acquiescement sérésien et puis, on signa les contrats Notons que Seraing dont la réputation a déjà largement dépassé le cadre de nos petites frontières a également été invité au Koweit. Le «carton» fut poliment repoussé, car la championnat a ses raisons que la raison ne connaît point.*

• ***DIETER SCHATZSCHNEIDER*** *n'est plus en odeur de sainteté à Hambourg où Happel et tous les joueurs ne cessent de lui faire des reproches, tout le monde le sait. Le grand Dieter a dès lors décidé de ne pas faire de vieux os dans la cité portuaire hanséatique. Schatz a déjà de contacts très étroits avec Cologne où il devrait en principe remplacer Klaus Fischer durant le prochain exercice.*

• ***TONINHO CEREZO*** *ne respire plus la joie de vivre. A Rome, il s'ennuie et avoue souffrir du mal du pays. Notons qu'il vient de renoncer au mandat de conseiller communal de Belo-Horizonte. L'un de ses projets sur la création de crèches y est actuellement étudié. On ne peut être partout à la fois, a-t-il récemment déclaré. Mais... qu'est-ce que le Brésil me manque !»*

• ***PHILIPPE CHATRIER****, le président de la Fédération Internationale de Tennis a laissé sous-entendre récemment que le Conseil Professionnel serait sur le point de signer un bail portant sur trois ans et de l'ordre de quinze millions de dollars avec la société Nabisco, laquelle succéderait à Volvo en tant que sponsor du Grand Prix masculin. L'actuel contrat avec le constructeur automobile suédois viendra à terme au mois de janvier 1985, après le déroulement de l'épreuve du Masters.*



NISSAN CHERRY 1.7 DIESEL

par FRANS VERMEYLEN

UNE JAPONAISE QUI NE MANQUE PAS DE SAVEUR !

Au pays du Soleil-Levant, Nissan a toujours été un pionnier en matière de voitures-diesel. La première Cedric équipée d'un tel type de moteur avait, rappelons-le, vu le jour en 1964. Dès l'année 1970, la 220 C-diesel conquit l'Europe, bientôt suivie par la 280 C-diesel — un six cylindres — en 1980 de même que les Bluebird 2.0 et Laurel 2.8 en 1981. Avec sa Cherry 1.7 diesel, Nissan dispose à présent d'un large éventail de possibilités sur un marché en pleine expansion.

QUATRIEME GENERATION

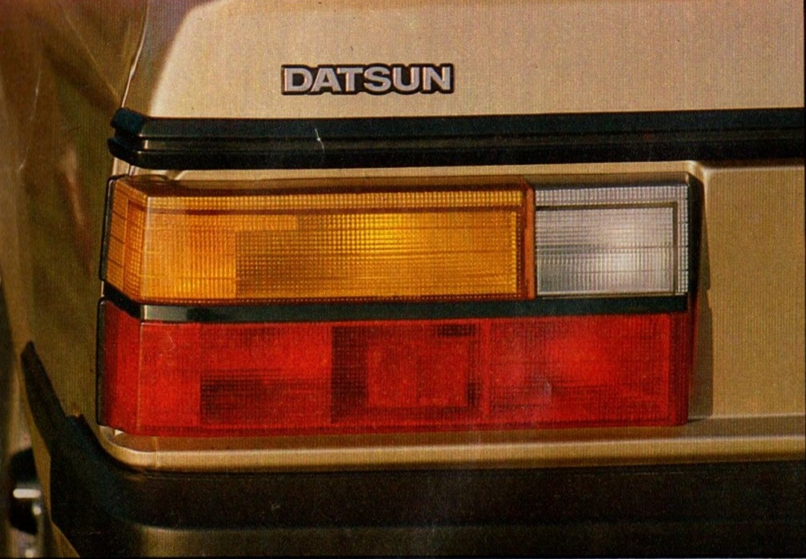
En 1970, la Datsun Cherry fut la première traction avant à être propagée en Europe. Durant trois générations, le carrosserie de cette voiture ne subit pas vraiment de modifications. Puis, les techniciens japonais procédèrent à quelques changements. Certes, ceux-ci n'étaient pas visibles à l'œil nu car ils concernaient essentiellement le traitement des tôles. La carrosserie fut, en effet, renforcée grâce à l'emploi d'acier HSLA (High Strenght Light Alloy) en certains endroits stratégiques et ce, en vue de prévenir un vieillissement précoce. Les parties creuses, proies favorites de la rouille, ont ainsi été réduites à leur plus simple expression. Les plaques métalliques les plus « exposées » furent quant à elles enduites d'une couche de protection contre la corrosion. Les cavités autour des feux avant et arrière furent traitées d'une manière analogue. Le design général, en revanche, est resté pour ainsi dire le même. Seul le capot avant a été affiné et la voiture est à présent dotée de spoilers intégrés et d'un becquet. De profil aérodynamique, la Cherry diesel a été conçue pour la vitesse comme l'atteste par exemple son CX qui est de 0,38 à peine.

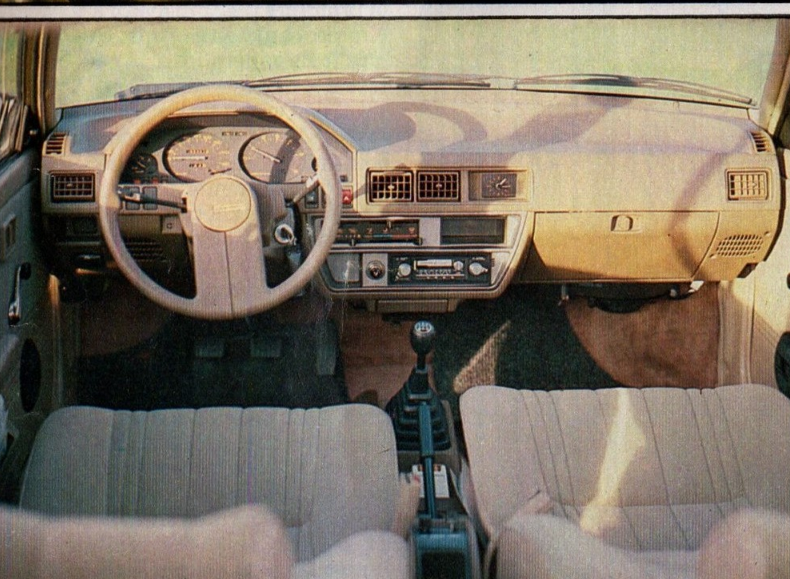
NOUVEAU MOTEUR

Dans le domaine des modifications techniques, Nissan n'est toutefois par demeuré en reste et c'est ainsi que la Cherry 1.7 Diesel a été pourvue d'un

Suite page 59









FICHE TECHNIQUE

MOTEUR
conception: refroidissement à eau, quatre cylindres en ligne à l'avant placé transversalement
cylindrée: 1691 cm³
alésage × course: 80 × 83,6 cm
taux de compression: 22,2:1
puissance: 54 cv (40 kW)
couple maximum: 10,2 mkg (100 Nm)
puissance fiscale: 9 CV
alimentation: pompe rotative à injection
pompe à carburant: mécanique
bloc moteur: acier
choke: automatique
répartition: un arbre à cames en tête, entraîné par courroie.

TRANSMISSION
traction avant
boîte de vitesse: 5 rapports synchronisés:
(1) 3,333:1 (4) 0,9:1
(2) 1,95:1 (5) 0,73:1
(3) 1,29:1 (A) 3,42:1

DIRECTION
crémaillère 19: 1
colonne télescopique, serrure antivol

SUSPENSION
avant: indépendante, type Mc Pherson
arrière: indépendante, ressorts hélicoïdaux, bras triangulés longitudinaux
amortisseurs: avant et arrière, hydraulique à double action

FREINS
avant: disques, auto-réglables
arrière: tambours, auto-réglables, limiteur de pression NDP
à main: mécanique, sur roues arrières
de service: hydraulique à double circuit diagonal et double maître-cylindre assisté

DIMENSIONS
longueur: 3,96 m
largeur: 1,62 m
hauteur: 1,38 m
empattement: 2,42 m
voie avant: 1,40 m
voie arrière: 1,38 m
diamètre de braquage max.: 10,6 m. entre murs
volume du coffre: minimum 250 litres; maximum 970 litres

CAPACITES
réservoir: 50 litres
liquide de refroidissement: 7 litres
huile moteur: 4,1 litres

PERFORMANCES
vitesse de pointe: 154 km/h
de 0 à 100: 16 sec
1 km départ arrêté: 37 sec

ECARTS COMPTEUR

	compteur réel	km/h
1ère vitesse	45	43,5
2ème vitesse	80	77
3ème vitesse	120	115
4ème vitesse	162	154
5ème vitesse	158	151

CONSOMMATION
à 90 km/h: 4,7 l
à 120 km/h: 6,5 l
ville: 6,9 l
moyenne: 7,8 l.

nouveau moteur. Le « Nissan DC 17 », placé transversalement et couplé en ligne avec la transmission a été spécialement étudié pour la traction avant. Les méthodes les plus à la page furent ainsi utilisées pour réaliser un ensemble aussi compact que possible avec peu de vibrations pour un maximum d'énergie. Le poids total du bloc moteur n'est donc que de cent trente-cinq kilos à peine. La source d'énergie comprend un bloc cylindre avec arbre à cames en tête. Celui-ci est entraîné par une courroie crantée commandant directement les soupapes. Les chambres à combustion, d'un rapport volumétrique de 22,2:1 sont précédées en réalité d'antichambres insérées directement dans le bloc cylindre. Alimenté par une pompe rotative d'injection Diesel Kiki (Bosch VE), le moteur CD 17 développe un couple de 100Nm (10,2 mkg) à 2800 tours/minute et une puissance de 40 k2 (54CV) à 4800 t/min. Ceci permet à la Cherry 1.7 Diesel d'atteindre une vitesse de pointe de 150 km/h. L'aiguille du compteur monte de 0 à 100 en seize secondes tandis que le premier kilomètre est couvert en trente-sept secondes. Aussi étrange qu'il n'y paraisse, la Nissan Cherry 1.7 Diesel atteint les 154 km/h. au compteur en quatrième vitesse. La cinquième — que l'on retrouve aussi bien chez la version 3-portes DX la plus économique (301.250 francs, tva incluse) que chez les modèles plus luxueux (GL - 3 et 5 portes) permet de rouler à l'économie : seulement 3950 t/min à 151 km/h. Faut-il s'étonner, dès lors, si la consommation est avantageuse : à peine 4,7 litres à une vitesse constante de 90 km/h, 6,5 litres à 120 km/h et 6,9 litres en conduite urbaine. Quant aux rapports, ils sont de l'ordre de 45 km/h en première, 80 km/h en seconde, 120 km/h en troisième, 154 km/h. en quatrième et 151 km/h en cinquième vitesse.

OMBRE AU TABLEAU

Etant donné que le moteur diesel pèse soixante-cinq kilos de plus que son pendant à essence, il fallut évidemment reconsidérer le problème de la suspension. C'est surtout le système McPherson, dirigé à l'arrière par des bras triangulés, qui fut renforcé et ce, au détriment, hélas, d'une certaine souplesse. Et c'est pourquoi les aspérités de la route sont à présent davantage ressenties que jadis.
La répartition du poids, pas vraiment harmonieuse, implique une vigilance de tous les instants, spécialement dans les courbes. La carrosserie a, en effet, une propension à pencher vers l'avant lorsque les tournants sont pris à grande vitesse. Ceci dit, le constructeur japonais a sûrement endigué les risques possibles de la meilleure manière qui soit par un élargissement de l'empattement et par l'allongement de la voie. La géométrie de l'ensemble a été revue mais malgré le déport négatif du plan vertical des roues avant, le surplus de poids joue parfois un tour pendable. En dépit du fait que le volant a été agrandi, manœuvrer est toujours chose laborieuse. Ce qui est positif, en revanche, c'est le rayon de braquage : 4,6 m à peine, un record dans le genre sous lequel se cache le génie technique d'un accouplement homocinétique. Quant au nouveau système de freins à disque avec griffes flottantes, il est garant de réactions plus rapides et, de ce fait, d'une sécurité accrue.

INTERIEUR

Tous les modèles Cherry sont équipés de sièges anatomiques réglables assurant un support lombaire adéquat. Les sièges arrières peuvent être rabattus, de sorte que le volume du coffre passe alors de 250 à 970 litres (265 et 1.020 litres pour la version DX). Grâce à un empattement plus large, les passagers disposent de plus de place pour leurs jambes à l'arrière. Les portières ont également été conçues de manière à faciliter l'accès dans l'habitacle ainsi que la sortie du véhicule.

La ventilation intérieure est facilitée par quatre grandes bouches, à quatre positions, à la fois efficaces et silencieuses et qui permettent un dégivrage voire un désembuage optimal des vitres latérales.

Le pare-brise panoramique de la Nissan Cherry 1.7 Diesel surplombe un tableau de bord de forme ovale très réussie et conçu de manière à assurer un espace maximum. On peut le contrôler d'un seul coup d'œil et tous les instruments requis s'y trouvent. La Cherry offre assurément une grande quantité de surprises agréables. En vue d'assurer une sécurité maximale, la colonne de direction est de type télescopique et le volant réglable en hauteur. Mis à part les traditionnels compteur kilométrique et indicateur du niveau d'essence et de la température, la panoplie des instruments comprend aussi un compte-tours et une dizaine de témoins lumineux. On ne déplorera qu'une seule petite chose : un éclairage intérieur jurant quelque peu avec le design, ce qui peut paraître étrange dans un univers plutôt bien « pensé » par les techniciens japonais. C'est ainsi que ces derniers ont même songé à une manette qui, selon qu'on la pousse ou tire permet l'ouverture du coffre ou du réservoir à essence.

CONCLUSION

Avec sa Cherry 1.7 D, Nissan a démenti cette idée toute faite selon laquelle un diesel n'est, sur la route, qu'une tortue. Il n'y a qu'au point mort ou à faibles tours que le bruit caractéristique du diesel est perceptible mais qu'on se dise bien qu'au démarrage, le préchauffement n'excède jamais 3,5 secondes. A peine lancée, la petite Nissan-diesel a de bonnes accélérations. Sans doute de trop longs rapports ne favorisent-ils pas encore de vrais « jumps ». Il n'empêche que la petite cerise (cherry) japonaise ne manque pas de piment !

Ce qui ne gâte rien, la Cherry n'est point gourmande car elle se satisfait d'une moyenne de 7,8 litres aux cent kilomètres. Avec 50 litres dans le réservoir, nous n'avons en tout cas eu aucune peine à franchir les six cents kilomètres.

Quelques petits détails restent toutefois à régler pour atteindre encore à une dimension supérieurs. Manœuvrer demeure chose laborieuse et la suspension n'efface pas de façon subtile les aspérités de la route. La ventilation intérieure laisse aussi quelque peu à désirer.

Quoi qu'il en soit, la Nissan 1.7 DX diesel reste particulièrement attirante avec son pris de 301.250 fr., TVA incluse

VERSIONS ET PRIS (TVA INCLUSE)

Nissan Cherry 1.7 Diesel - 3 portes - DX - 5 vitesses : 301.250 FB.
Nissan Cherry 1.7 Diesel - 3 portes - GL - 5 vitesses : 327.500 FB.
Nissan Cherry 1.7 Diesel - 5 portes - GL - 5 vitesses : 340.000 FB.

■



La Lancia-Stratos du duo italien Capone-Cresto semblait être la voiture idéale pour le parcours des «Boucles». Après que le Britannique Pond eut semblé, dans un premier temps, devoir dominer les débâts, les Italiens ont pris progressivement le meilleur et ont remporté 12 des 22 épreuves.

Raymond Arets aux Boucles de Spa...

LA GIFLE DE CAPONE ET DE POND AUX MEILLEURS RALLYEMEN BELGES

CAPONE, LE PETIT DERNIER

Carlo Capone, vous connaissez?
Oui, sûrement. Mais depuis ce week-end seulement. Quand on gagne les Boucles de Spa, on monte à la une de l'actualité. Et, il faut le souligner, on y reste.
D'accord, de toute façon, Capone était pointé parmi les favoris logiques. Mais par les spécialistes seulement. Pour le gros public, il s'agissait simplement d'un jeune pilote italien, mais qui ne devait pas être n'importe qui puisque Lancia lui avait confié une bonne auto.
Alors, cette Lancia qui portait le n° 4 et qui, esthétiquement, était la plus belle et la plus impressionnante voiture de l'épreuve, alors, cette merveilleuse bagnole venait-elle en ligne droite de l'usine de Turin?

En principe, non. Mais on chuchotait en coulisse que c'était déjà Cesare Forio, lui-même, qui l'avait préparée. Et qu'il avait envoyé quelques-uns de ses meilleurs mécanos depuis le lundi précédant les Boucles sur les hauteurs de Balmoral pour tout autre chose qu'une cure d'air ardennaise.
Il semble donc que si la fringante monture de Capone avait été officiellement engagée à Spa, non pas par l'usine mais bien par l'écurie des tre Gaileli, elle n'en était pas moins couvée par les techniciens les plus valables de chez Lancia, désireux d'ajouter un nom à la lignée des jeunes loups chargés de perpétuer la tradition prestigieuse de la maison.
L'an dernier, Lancia, champion du monde des rallyes, avait finalement remporté le championnat d'Europe grâce à Biazon qui, dès le Monte-Carlo '84, a monté d'un cran pour aller rejoindre Bettega parmi les «supers». Du coup, il lui fallait un remplaçant sur le plan de la lutte pour le titre européen. Ce fut donc ce Capone qui n'avait encore guère quitté l'Italie, si ce n'est pour quelques incursions aux rallyes grecs. S'il n'avait terminé que quatrième à son championnat national, c'est tout simplement parce qu'il n'avait obtenu une Lancia qu'à la moitié de la saison. Tout de suite, il avait prouvé qu'il faudrait dorénavant compter avec lui.

En '83 au niveau européen, on lui a offert un navigateur expérimenté, Sergio Cresto.

SUCCES POPULAIRE

Capone, qui n'était jamais venu en Belgique, a le physique de l'emploi. Décontracté, a l'aise dans le «milieu», petit et râblé avec un air un peu play-boy, il a eu l'élémentaire prudence d'étudier la situation et ses adversaires dans les trois premières Boucles de l'épreuve ardennaise, laquelle, soit dit en passant, remporta encore, malgré un temps résolument pluvieux et exécrable, un succès populaire absolument considérable. A la fin de la première nuit, le futur vainqueur était aux trousses immédiates de Tony Pond, un habitué de Spa, vainqueur en '77 et dont la Nissan paraissait être la machine idéale pour ce genre d'exercice périlleux consistant à éviter les innombrables pièges des petites routes méchamment abîmées par la brusque offensive de l'hiver ponctué par un dégel tout aussi rapide.
Les deux hommes se battaient pour quelques infimes secondes dans les spéciales. A ce moment-là, on aurait pu croire que Pond était le plus fort sur la terre et que Capone ne pouvait le dominer que sur les chemins asphaltés. Ce n'était en fait qu'une question technique. Les mécanos de chez Lancia changèrent progressivement quelques détails pour donner à la voiture une adhérence tout terrain plus valable. Dès lors, Capone obtint le feu vert pour foncer dans n'importe quelles circonstances.

Dès la Clémentine, première spéciale de la première des Quatre Boucles de samedi, l'Italien allait s'installer en tête. Avec très exactement... une seconde d'avance, et en pulvérisant de huit secondes le record établi par Marc Duez sur la fameuse Audi Quattro en '83.
«Le nouveau leader allait alors, inlassablement, creuser l'écart. Le dernier espoir de Pond était le brouillard qui, pour lui... n'existe pas. Mais hélas pour le Britannique, il n'existait pour personne, et rien ni personne ne put entraver la chevauchée spectaculaire du petit Carlo, efficacement secondé par une assistance faisant l'objet de l'admiration générale.
Il remporta ainsi une victoire logique, archi méritée, et marquée du sceau du panache qui fait bien augurer de la suite de sa carrière internationale.
Quoi qu'il en soit, ce «doublé étranger», Capone-Pond a mis en lumière, si l'on peut s'exprimer ainsi, les difficultés que les rallyemen belges, les plus en vue et les mieux préparés, rencontreront toujours quand ils se heurteront à des pilotes de réelle qualité.

Patrick Snyers, sur sa Porsche 911 de Gaban, termine à près de dix minutes. Tandis que Robert Droogmans, sur sa Porsche (tout aussi 911) RAS, ne parvint pas à terminer. Quant à Guy Colsoul, il encaissa tout de même plus de douze minutes.
Ces considérations sans bavures mettent tristement l'accent sur le niveau réel de nos rallyemen. Il y a encore des limites qu'ils ne peuvent pas dépasser. Ni humainement, ni techniquement. Seul Marc Duez aurait pu sauver, éventuellement, la mise.

Heureusement, sa nouvelle Rover Vitesse (il est devenu pilote d'usine)... n'était pas encore prête. Il fera sa rentrée en mars, au Circuit des Ardennes.

Il est encore trop tôt pour être certain que le talentueux et sympathique pilote du Mont Rigi est d'ores et déjà, capable de conduire sa Landrover vers des sommets... pas nécessairement ardennais.



Robert Droogmans et Ronny Joosten n'étaient pas encore habitués à la Porsche. Le contraste avec leur ancienne Ford Escort était trop grand. Le duo dut abandonner la dernière nuit.



HENRI GOESSENS, INCONTESTABLE CHAMPION NAMUROIS...

Henri Goessens, de Temploux, a été proclamé champion de la province de Namur 1983. Il est aussi premier au classement général du championnat, organisé par le journal «Vers l'Avenir» et auquel participent tous les champions wallons. Goessens, qui joue avec son père — un des meilleurs connaisseurs de la province — a toujours été parmi les cinq premiers du championnat de «Vers l'Avenir» depuis 1977. Il l'a d'ailleurs déjà gagné en 1978. Il a aussi été champion de la province en '77 et '78. Goessens père et fils disposent d'une cinquantaine de veufs, yearlings y compris, qui doivent défendre leurs couleurs, aussi bien en vitesse que dans le grand fond.

Voici quelques résultats 1983:
24/4 Soissons (158 km.) 434 pigeons: 1, 2, 3, 5, 7, 9, 10, 11, 23, 31, 32, 48, 55 et 62 de 18 engagés.

7/5 Tourry (325 km.) 369 pigeons: 8, 9, 25, 45, 54, 57, 74, 80 et 85 de 18 engagés.

21/5 Vierzon (411 km.) 162 pigeons: 1, 6, 13, 29, 40 et 41.

4/6 Brive national 12.483 pigeons: 7, 42, 639 et 665 de 4 engagés.

Le premier constaté à Brive était le fameux «St. Vincent», qui a remporté en '82 le premier prix national de St. Vincent de 604 yearlings et qui fut classé 15me au classement des vieux.
Des pigeons infatigables! Et toujours le même sang, depuis la création de la colonie en 1968!

Louis WUYTS

SPORT 80 VOUS OFFRE QUINZE PIGEONNEAUX DE LA PLUS HAUTE LIGNEE...

Notre loterie de pigeonneaux a, une fois de plus, connu un très grand succès. Grâce à la générosité des plus grands champions de notre pays «Sport 80» a pu, cette année, offrir trente pigeonneaux de la plus haute origine.
Encore merci aux donateurs et beaucoup de chance pour les gagnants! L'huissier de justice Pierrets a désigné, cette semaine, les gagnants de notre deuxième série, pour laquelle il fallait nous renvoyer les bons de 15 à 29.
Il n'y avait que quatorze pigeonneaux, car le tandem Lemaire-Limbourg a remporté deux victoires nationales, de La Souterraine, dans la catégorie des vieux pigeons et dans celle des pigeonneaux.

Alors, nous avons rempli, nous même, le quinzième bon et le gagnant, Monsieur Delaunoy, de Binche, recevra, au mois de mai, deux pigeonneaux de notre propre colonie, un du «Valence», as-pigeon '83 du Luxembourg Centre et l'autre de notre «Marseille, un champion des joutes de fond.

Louis WUYTS

Voici la liste des gagnants, qui recevront leur bon pour le pigeonneau gagné, par la poste et qui devront, ensuite, se mettre en rapport avec le donateur:

André Vandecastele, Kortemarkstraat 230, 8100 Torhout a gagné le bon, offert par Marc Dekeyser, de Schorisse, vainqueur national de Brive, pigeons de deux ans.

Jacques Papegnies, rue J. Jaurès 104, 7300 Quaregnon a gagné le bon, offert par Hector Bernard Petit, de Rhode St. Génèse, vainqueur national de Bourges, vieux pigeons.

Ludo Verrijcken, Langestraat 87, 3141 Houtvenne a gagné le bon, offert par Roger Hoste et fils, de Ruiselede, vainqueur national de Bourges, pigeonneaux.

Jules Vandensavel, rue Puits au Moulin 146, 4355 Haneffe a gagné le bon, offert par Daniel Van Ceulebroeck, de Balegem, vainqueur national de Argenton, yearlings.

Maurice Vandewauw, Ritserstraat 68, 3651 Dilsen a gagné le bon, offert par François Collard, de Marbais la Tour, vainqueur national de Argenton, vieux pigeons.

François Kest, 10 rue Haute, 5902 Jauchelette a gagné le bon, offert par le tandem Cortebeeck-Corten, de Zichem, vainqueur national de La Souterraine II, pigeonneaux.

Eddy De poorter, Nieuwpoortsesteenweg 915, 8400 Ostende a gagné le bon, offert par Marcel Verstraeten, de Herent, vainqueur national de Bourges, yearlings.

Maurice Van der Cruysen, Sint-Pietershofstraat 3, 9120 Destelbergen a gagné le bon, offert par le tandem Lemaire-Limbourg, de Anderlecht, vainqueur national de La Souterraine I, vieux pigeons et pigeonneaux.

H. Charlet, rue de Lannoy 22, 7740 Pecq a gagné le bon, offert par Jef Van Laer, de Bertem, vainqueur national de La Souterraine II, yearlings.

J. Deruyck, Zwartenbroekstraat 77, 1680 Lennik a gagné le bon, offert par P. Vergels, de Heks-Vechmael, vainqueur national de La Souterraine II, vieux pigeons.

J. Radoux, rue de la Mine 33, 4351 Hodeige a gagné le bon, offert par le tandem De Ceuninck-Van Houcke, de Nieuport, champion général de Belgique 1983.

F. Bolle, Heuvelstraat 80, 2620 Hemiksem a gagné le bon, offert par Albert Van Oost, de Deinze, champion de Belgique 1983, pigeonneaux.

E. Van de Putte, Hillarestraat 182, 9100 Lokeren a gagné le bon, offert par Noël Peiren, de Zedelgem, champion de Belgique 1983 pour les concours de fond.

W. Verelst, Mijlstraat 44, 2570 Duffel a gagné le bon, offert par Fr. et P. Van Gils, de Ravels, vainqueur national de La Souterraine I, yearlings.

E. Delaunoy, rue de Binche 45, 7320 Hornu a gagné le bon, offert par le tandem Scaillet-Wuyts, de Lessive.



Aucun club wallon parmi l'élite de notre volley, des assistances mitigées...

JEAN-PIERRE BROUHON: "SEULES DES FUSIONS PERMETTRONT DE SORTIR DE CETTE LETHARGIE"

Le document en couleurs que nous reproduisons sur la page ci-contre a été réalisé dans le Pajottenland lors d'un derby de volley-ball opposant la formation de Lennik au Tower Ternat. A cette occasion, pas moins de douze cents spectateurs payants se pressaient dans les travées, témoignant à suffisance de la belle santé populaire de cette discipline dans le Brabant flamand. Il n'y a cependant pas qu'aux alentours de la capitale que le volley se trouve bien en cour auprès du public. En vérité, ce sport jouit présentement d'une authentique ferveur dans toute la partie néerlandophone de notre pays, un phénomène auquel la percée en force, ces dernières années, d'entités sportives telles que Zonhoven, Maasmechelen, Lanaken, Maaseik et Ibis Courtrai, pour ne citer que ces quelques noms n'est sûrement pas étrangère. Dans le sud, hélas, on n'a pas les mêmes raisons de pâvoiser. Aucun club wallon, effectivement, ne peuple le haut du panier et si Forest, Chièvres et Embourg militent au sein de l'antichambre de l'élite, ces cercles ne peuvent jamais compter que sur le soutien inconditionnel d'un quarteron de fidèles. Le volley-ball francophone paraît bien moribond aujourd'hui et il est permis de se demander s'il sortira un jour de cette ornière dans laquelle il s'est enlisée. Interrogé à ce propos, Jean-Pierre Brouhon (photo ci-dessus), ancien joueur de l'ASUB et de nos jours, Chargé des relations extérieures parmi l'Association Interrégionale Francophone, précise: « Il nous faut trouver au plus vite une formule pour reconstituer des centres forts tels ceux qui existaient au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à Bruxelles voire dans le Hainaut. Une équipe était alors représentative, d'une région et une nombreuse assemblée se ralliait à sa bannière. Ce n'est qu'à ce prix que le volley pourra connaître un nouvel essor en Francophonie... »

«Si la Wallonie n'est guère, aujourd'hui, terre de prédilection du volley-ball, cette situation était cependant foncièrement différente lors de l'éclosion de ce sport, voici quelque quarante ans poursuit Jean-Pierre Brouhon. «A cette époque, en effet, le volley se développa tant à Bruxelles, dans les couches francophones de la population que dans le Hainaut où les «Amis des Sports» de Haine-Saint-Pierre avaient une réputation solidement établie. Longtemps, ces derniers tombèrent sous le joug du RISC d'Ixelles, couronné Champion de Belgique à sept reprises. La rivalité de ces deux clubs, aiguisée par les passions de leurs sympathisants, allait servir la cause du développement du volley dont les méandres eurent tôt fait d'atteindre la province d'Anvers. Tour à tour, Spartacus et le Brabo allaient se succéder au faîte de la hiérarchie, la domination du dernier cité s'étendant sur pas moins de onze années, de 1957 à 1968. La cercle de la Métropole comptait en son sein, un grand dirigeant, Monsieur Goddaert, doté de moyens financiers supérieurs à la moyenne et dont l'entregent amena maints sponsors à investir dans son équipe. **Goddaert avait compris que l'avenir du volley-ball passait par le recrutement de parrains et son exemple ne manqua d'ailleurs pas d'être suivi dans le Limbourg ainsi que dans les Flandres** où cette discipline devait s'implanter au beau milieu des sixties. Il est symptomatique de constater que, du côté wallon et bruxellois, on n'a pas suivi la même évolution. Un club comme Anderlecht, par exemple, qui fut sacré Champion national en 1970, ne rechercha pas les appuis extérieurs susceptibles d'assurer sa continuité et ce fut sans doute la cause de sa chute inexorable. Le RISC, La Louvière et Jette empruntèrent en réalité un chemin identique eux qui ne furent pas précisément de bons démarcheurs. Toutefois, il n'y a pas que le seul aspect extra-sportif pour expliquer le recul du volley-ball dans la partie méridionale de la Belgique. Si tant de clubs ont vu le jour et se sont développés en Flandres, c'est, essentiellement à la faveur de tous ces établissements scolaires où, dès leur plus jeune âge, une foultitude de gamins purent être initiés au volley-ball. L'Université Catholique de Louvain forma, à cette époque, des professeurs d'éducation physique de qualité qui se doublaient tous d'excellents moniteurs de volley-ball aptes à veiller, de la meilleure manière qui soit, à l'écolage de leurs pupilles. Vu sous l'angle strict de la formation des jeunes, les francophones commencèrent, dès ce moment, à accuser un retard sensible. Il est vrai que maintes écoles, en Wallonie, ne bénéficiaient pas toujours d'une salle de sports et que moult établissements n'atteignaient pas, loin s'en faut, les critères de population d'élèves requis pour disposer d'un professeur de gymnastique à temps plein. **En termes de monitorat et d'infrastructures, je n'hésite d'ailleurs pas à dire, que nous accusons toujours un retard d'une quinzaine d'années par rapport à la région néerlandophone.** L'accès aisé aux salles qui y furent construites a, indubitablement, favorisé l'esplosion du volley, notamment parmi les jeunesses chrétiennes, alors que du côté wallon, il fallut compter sur des efforts épars.



Grâce à l'action de Jacques Bernimont (second rang, premier à gauche) Chièvres gravit un à un les échelons de la notoriété. En Wallonie, le problème demeure cependant le recrutement des jeunes.

Beaucoup de clubs néerlandophones œuvrant aux premiers échelons de notre volley ne sont que le prolongement de teams dont les bases furent jetées dans des collèges ou athénées.

En Francophonie, il n'est, en réalité, à cet échelon, que les seuls Chièvres et Seraing qui peuvent s'aligner sur cet exemple. Dans la cité du fer, Francis Albert, enseignant à l'Institut technique local fut, en effet, l'âme d'un team qui gravit une à une les marches de la notoriété pour s'incruster finalement en division I. Dans le même registre, Jacques Bernimont, professeur d'éducation physique à Chièvres fut le détonateur de l'expansion extraordinaire de ce club. Il y a peu d'espoirs, toutefois, que de telles initiatives se dévelloppent tant et plus en Wallonie. Le problème numéro un y demeure, en effet, le recrutement. **Les jeunes francophones, c'est un secret public, ne sont pas des «mordus» du volley-ball. Sur quatre joueurs belges, il est assez significatif de révéler que la proportion est de trois néerlandophones pour un seul élément d'expression française.** Comment expliquer cet état de choses? Combien de fois n'ai-je pas ouï dire que le Wallon, de par son esprit individualiste, s'accommodait difficilement des contraintes d'un sport collectif par excellence. S'il est vrai que le volley est la discipline altruiste exigeant le plus de solidarité de la part dé ses membres, je ne crois cependant pas que la nature même de ceux qui 'sy adonnent puisse être mise en cause. Lorsqu'il y a un intérêt en jeu, le Wallon est capable de se discipliner comme tout le monde. Il le prouve d'ailleurs en football ou, pour citer un exemple qui se rapproche du volley — puisque également pratiqué en salle — en hand ball.



L'ASUB fut, ces dernières années, le porte-drapeau du volley bruxellois. Le club ne put toutefois se maintenir parmi l'élite...

Le véritable problème, c'est que pour attirer des jeunes, il faut une locomotive et qu'elle est cruellement absente dans le volley wallon d'aujourd'hui. Les jeunes n'ont pas de grande équipe ou de joueurs de renom auxquels ils peuvent s'identifier. S'ils optent pour la pratique d'une activité indoor, ils seront plus volontiers portés vers le basket, bien implanté au sommet avec ses Standard, Mariembourg et autre Verviers. Le public également n'a cure d'une formation végétant en provinciale. Il ne suivra jamais qu'une équipe marchant le tonnerre ou menée par un élément de talent. Ce fut notamment le cas de l'ASUB au temps des Nicolau, Barbuta Paskiewicz ou Iwaniak.

Fusion

En fait, tant qu'on n'aura pas une formation de renom au plus haut niveau, les jeunes ne se sentiront pas attirés par le volley et le public ne mordra jamais à l'hamecon. Pourtant, Dieu sait s'il existe un intérêt certain pour cette discipline. Ainsi, lors de la tournée des volleyeuses chinoises et cubaines dans notre pays, pas moins de deux mille personnes répondirent-elles présent à Bruxelles et à Liège. Il n'est pas inutile de rappeler non plus que la finale de la Coupe d'Europe, en 1971 attira quatre mille personnes à Forest. **Le volley wallon a un avenir, c'est certain mais à cette fin, un rassemblement des forces s'avère nécessaire.** Tant qu'on en restera à la situation telle qu'elle prévaut actuellement, on stagnera. L'idéal serait de faire sauter la «barrière club» pour que les petites entités regroupées dans une même région, ne soient plus concernées que par un projet commun. **A mon sens, seules des fusions — qu'elles aient lieu dans les provinces de Brabant, Hainaut ou Liège sont à même de sortir le volley wallon de sa léthargie** et, pendant, d'attirer ces sponsors et public sans lesquels une évolution au plus haut niveau semble bien aléatoire...

Bruno GOVERS



Lennik-Ternat, le derby du Pajottenland. Une salle des sports prise d'assaut par plus de douze cents personnes. Une image aussi que l'on ne voit peur ainsi dire jamais en Wallonie. «Pourtant, il y a un public-volley dans le sud du pays «déclare Jean-Pierre Brouhon. «Mais pour qu'il se déplace, le spectacle doit être de qualité».

wallon parmi l'élite de notre volley, des
mitigées...

N-PIERRE BROUHON: ES DES FUSIONS METTRONT ETTE LETHARGIE"

si Forest, Chièvres et Embourg militent au sein de re de l'élite, ces cercles ne peuvent jamais compter utien inconditionnel d'un quarteron de fidèles. Le rancophone paraît bien moribond aujourd'hui et il e se demander s'il sortira un jour de cette ornière e il s'est enlisée. Interrogé à ce propos, Jean-Pierre oto ci-dessus), ancien joueur de l'ASUB et de nos é des relations extérieures parmi l'Association le Francophone, précise: «Il nous faut trouver au e formule pour reconstituer des centres forts tels taient au lendemain de la Seconde Guerre Bruxelles voire dans le Hainaut. Une équipe était entative, d'une région et une nombreuse assemblée a bannière. Ce n'est qu'à ce prix que le volley aître un nouvel essor en Francophonie...»

maintes écoles, en e bénéficiaient pas une salle de sports et établissements n'at- pas, loin s'en faut, de population d'é- construites a, indubitablement, favorisé l'esplosion du volley, notamment parmi les jeunesses chrétiennes, alors que du côté wallon, il fallut compter sur des efforts épars.

tion de Jacques Bernimont (second rang, premier à gauche) avit un à un les échelons de la notoriété. En Wallonie, le meure cependant le recrutement des jeunes.

s pour disposer seur de gymnasti- s plein. **En termes at et d'infrastructu- ite d'ailleurs pas à ous accusons tou- ard d'une quinzai- s par rapport à la landophone.** L'ac- salles qui y furent

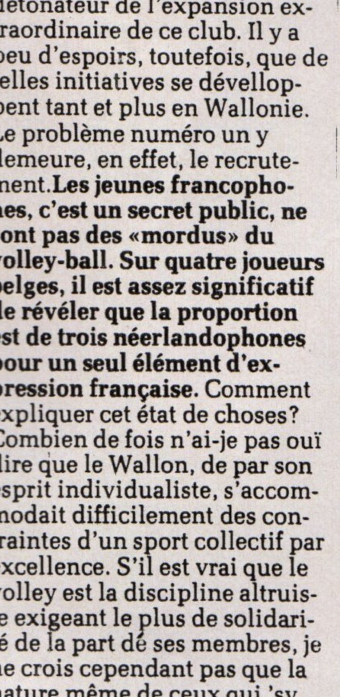
Beaucoup de clubs néerlandophones œuvrant aux premiers échelons de notre volley ne sont que le prolongement de teams dont les bases furent jetées dans des collèges ou athénées.

En Francophonie, il n'est, en réalité, à cet échelon, que les seuls Chièvres et Seraing qui peuvent s'aligner sur cet exemple. Dans la cité du fer, Francis Albert, enseignant à l'Institut technique local fut, en effet, l'âme d'un team qui gravit une à une les marches de la notoriété pour s'incruster

Lennik-Ternat, le derby du Pajottenland. Une salle des sports prise d'assaut par plus de douze cents personnes. Une image aussi que l'on ne voit peur ainsi dire jamais en Wallonie. «Pourtant, il y a un public-volley dans le sud du pays «déclare Jean-Pierre Brouhon. «Mais pour qu'il se déplace, le spectacle doit être de qualité».



L'ASUB fut, ces dernières années, le porte-drapeau du volley bruxellois. Le club ne put toutefois se maintenir parmi l'élite...



finalement en division I. Dans le même registre, Jacques Bernimont, professeur d'éducation physique à Chièvres fut le détonateur de l'expansion extraordinaire de ce club. Il y a peu d'espoirs, toutefois, que de telles initiatives se dévelloppent tant et plus en Wallonie. Le problème numéro un y demeure, en effet, le recrutement. **Les jeunes francophones, c'est un secret public, ne sont pas des «mordus» du volley-ball. Sur quatre joueurs belges, il est assez significatif de révéler que la proportion est de trois néerlandophones pour un seul élément d'expression française.** Comment expliquer cet état de choses? Combien de fois n'ai-je pas ouï dire que le Wallon, de par son esprit individualiste, s'accommodait difficilement des contraintes d'un sport collectif par excellence. S'il est vrai que le volley est la discipline altruiste exigeant le plus de solidarité de la part de ses membres, je ne crois cependant pas que la nature même de ceux qui 'sy adonnent puisse être mise en cause. Lorsqu'il y a un intérêt en jeu, le Wallon est capable de se discipliner comme tout le monde. Il le prouve d'ailleurs en football ou, pour citer un exemple qui se rapproche du volley — puisque également pratiqué en salle — en hand ball.

Le véritable problème, c'est que pour attirer des jeunes, il faut une locomotive et qu'elle est cruellement absente dans le volley wallon d'aujourd'hui. Les jeunes n'ont pas de grande équipe ou de joueurs de renom auxquels ils peuvent s'identifier. S'ils optent pour la pratique d'une activité indoor, ils seront plus volontiers portés vers le basket, bien implanté au sommet avec ses Standard, Mariembourg et autre Verviers. Le public également n'a cure d'une formation végétant en provinciale. Il ne suivra jamais qu'une équipe marchant le tonnerre ou menée par un élément de talent. Ce fut notamment le cas de l'ASUB au temps des Nicolau, Barbuta Paskiewicz ou Iwaniak.

Fusion

En fait, tant qu'on n'aura pas une formation de renom au plus haut niveau, les jeunes ne se sentiront pas attirés par le volley et le public ne mordra jamais à l'hameçon. Pourtant, Dieu sait s'il existe un intérêt certain pour cette discipline. Ainsi, lors de la tournée des volleyeuses chinoises et cubaines dans notre pays, pas moins de deux mille personnes répondirent-elles présent à Bruxelles et à Liège. Il n'est pas inutile de rappeler non plus que la finale de la Coupe d'Europe, en 1971 attira quatre mille personnes à Forest. **Le volley wallon a un avenir, c'est certain mais à cette fin, un rassemblement des forces s'avère nécessaire.** Tant qu'on en restera à la situation telle qu'elle prévaut actuellement, on stagnera. L'idéal serait de faire sauter la «barrière club» pour que les petites entités regroupées dans une même région, ne soient plus concernées que par un projet commun. **A mon sens, seules des fusions — qu'elles aient lieu dans les provinces de Brabant, Hainaut ou Liège sont à même de sortir le volley wallon de sa léthargie** et, pendant, d'attirer ces sponsors et public sans lesquels une évolution au plus haut niveau semble bien aléatoire...

Bruno GOVERS



Du matériel sportif

pour les écoles et les clubs sportifs.

Carine Verbauwen, recordwoman belge de natation, assure la direction d'une importante action favorisant la pratique du sport dans notre pays.

Le Programme Callebaut-Sport s'adresse, en effet, à toutes les écoles et clubs sportifs et par un processus simple, leur permet d'obtenir, gratuitement, le matériel sportif qui les intéresse particulièrement. Dès son lancement en 1982, cette heureuse initiative a remporté un succès considérable. Les jeunes et leurs moniteurs ont accueilli avec enthousiasme l'occasion qui leur était offerte d'accroître ainsi leurs possibilités sportives. Aujourd'hui, Carine Verbauwen donne un nouveau coup d'envoi au Programme Callebaut-Sport.

De nouveaux articles sélectionnés par les jeunes.

C'est en fonction de leur avis que le javelot, le hand-ball, le mini-football, le rugby et la trampoline complètent, cette année, la liste déjà longue des équipements gratuits proposés par le Programme Callebaut-Sport.

Basket-ball, volley-ball, football, badminton, tennis, hockey, ping-pong, patins à roulettes, athlétisme... le choix des disciplines est vaste. Et dans chacune d'elles, divers objets sont disponibles: ballons ou balles spécifiques, filets, raquettes, sticks adéquats, poids et disques à lancer, même le sifflet d'arbitre figure au tableau. Et tous ces articles sont signés par les plus grandes marques. Voilà de quoi intéresser tout le monde et donner aux jeunes le goût du sport et des facilités pour le pratiquer.

Pour participer, rien de plus facile!

Il suffit de collectionner les emballages de chocolat Callebaut portant la mention «Gratis-matériel sportif». Chaque tablette 3x4, crème confiseur 65g ou bâton noisette Callebaut vaut 1 point ou 1 franc. Plus vous rassemblez de points, plus l'équipement sportif gratuit sera important. Faites-le donc en groupe, tout en savourant la finesse du chocolat Callebaut. Les points peuvent également être remboursés en espèces à leur valeur faciale, soit 1 franc. De plus, il vous est possible d'acheter les articles sportifs au prix indiqué dans le catalogue. Vous trouverez dans celui-ci toutes les explications nécessaires.

SUNRISE

Catalogue Callebaut-Sport '83-'84 - Gratuit!

Demandez-le dès aujourd'hui. Tous les articles y sont présentés en couleurs et avec le nombre de points Callebaut qu'il faut pour les recevoir gratuitement.

Nom: ____________________

Rue: ____________________

____________ N°: _____ Bte: _____

Code post.: _________ Localité: ____________

Ecole ou Club sportif: ____________________

Découpez et renvoyez ce bon dûment complété à

Chocolaterie **Callebaut**

Aalstersestraat, 124 - 9380 LEBBEKE (Wieze)

A/2741